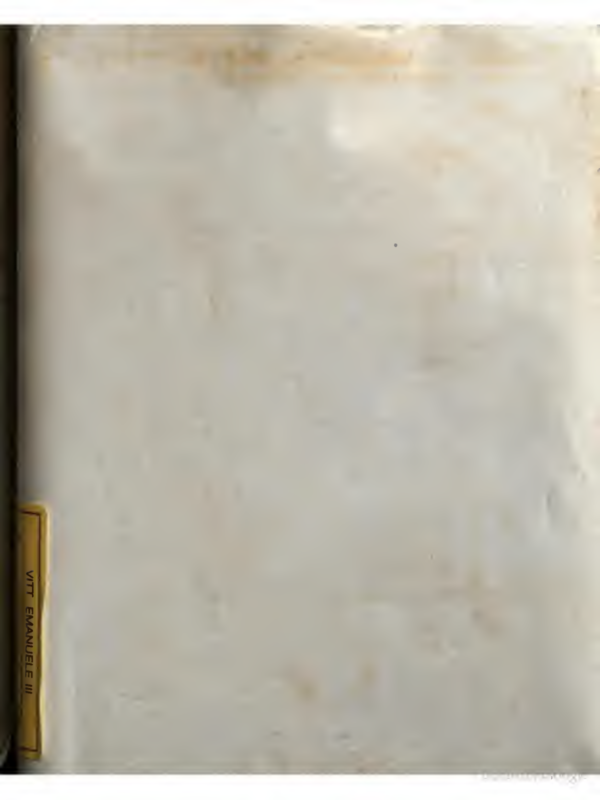
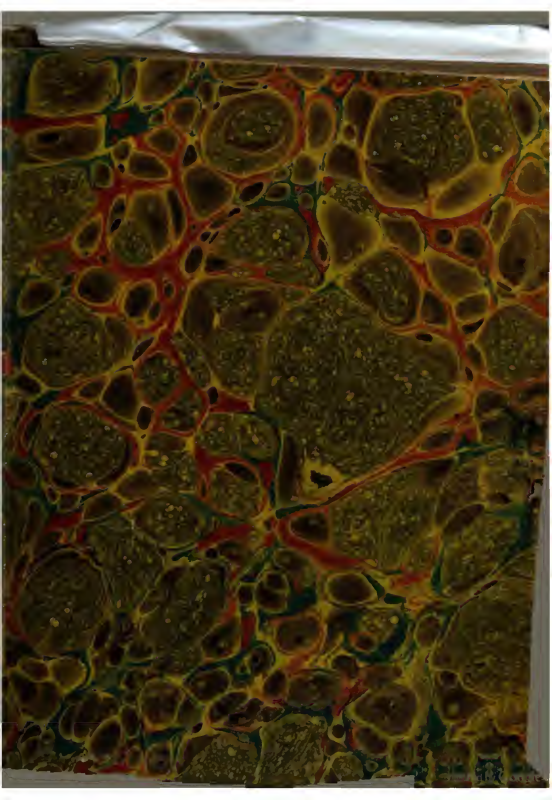
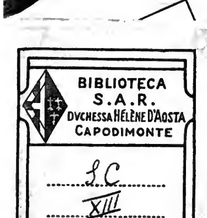

VITT EMANUELE III


BIBLIOTECA NAZIONALE
VITT. EMANUELE III
NAPOLI
VITT. EMANUELE III
BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI




BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE
S.C
XIII
59




a Paris

SIX HISTOIRES

DE JEUNES FILLES.

IMPRIMERIE DE DUCESSOIS,
quai des Augustins, 55.

SIX HISTOIRES

DE JEUNES FILLES

PAR

MADAME EUGÉNIE FOA.



PARIS.

LOUIS JANET, LIBRAIRE,

Rue Saint-Jacques, 59,

Au fond de la cour.





A MA SŒUR

Mademoiselle Léonie Rodriguès Gradis.

Je t'adresse ce livre, chère enfant ! il m'a été inspiré par ta douce candeur, tes belles qualités, ton heureux et bon caractère ! puisse-t-il charmer quelques-unes de tes heures de loisir, et, en te prouvant cette grande vérité, *l'union fait le bonheur des familles*, resserrer plus saintement le lien sacré qui nous unit.

Car, en nous créant, *sœurs*, Dieu ne nous impose-t-il pas cette loi : — *Aimez-vous !*

Puis, plus heureuse que moi, ma bonne petite Léonie, toi qui n'as pas encore quitté le toit paternel, et qui, le matin et le soir, vas chercher le baiser de notre mère, redis-lui mon nom quelquefois, je t'en prie !

EUGÉNIE.

Paris, le 16 novembre 1836.



PRÉFACE.

Une chose dont on devrait le plus s'occuper, et que l'on néglige le plus souvent, c'est le choix des lectures des jeunes filles, depuis l'âge de treize ans, jusqu'à leur mariage. — Il faut, disent quelques mères et quelques institutrices, que les demoiselles ne lisent que des choses sérieuses, instructives; elles ont raison, moins le *que*. A tout âge, l'esprit a besoin de se récréer, et où voulez vous qu'une jeune fille aille chercher ses lectures? ce n'est, à coup sûr, ni dans les romans, ni dans les journaux, ni dans les revues.

Il y a cinq ans, qu'un homme très-remarquable pensa combler ce vide en fondant le *Journal des Enfants*. — Je connais de grands et de graves personnages qui y sont abonnés, et cela n'a rien d'étonnant, car cette publication, toute modeste qu'elle paraît être, aura une grande influence sur la génération nouvelle; en effet, les enfants ne sont-ils pas, si j'ose m'exprimer ainsi, la matière

première des peuples, et leur avenir ne dépend-il pas de leur première éducation, comme aussi des premiers exemples dont on frappe leur jeune et impressionable imagination?

D'autres journaux sont encore spéciaux aux demoiselles. Mais ces publications sont encore loin de suffire à cette soif de lecture qui dévore le jeune âge.

Tout en marchant sur les traces de M. Bouilly, dont les contes charmants ont récréé mon enfance, j'ai l'ambition d'y joindre une utilité de plus. Amuser est mon but, instruire en doit être le résultat; pour cela, je crois qu'en composant quelques contes historiques, comme Walter Scott créait ses romans historiques, en n'altérant nullement la vérité, en conservant religieusement les dates, en mettant mes personnages en action, et en les faisant parler et agir suivant leurs caractères *connus*, je contenterai les parents, les jeunes personnes, et moi.

C'est ce que j'ai essayé de faire, mesdemoiselles, trop heureuse si mes contes historiques vous plaisent, et si vous voulez bien, pour prix de mon travail et de mes soins, les admettre quelquefois parmi les amusements de votre heureux âge.

Eugénie Foa, née Rodriguès.

MADEMOISELLE GAZOTTE.

Oui, tu meurs ! déjà ta depouille
De la terre subit les lois,
Et de la fange qui te souille
Déjà tu ne sens plus le poids ;
Sentir ce vil poids c'était vivre !
Et le moment qui te délivre,
Les hommes l'appellent mourir !
Tel un esclave libre à peine
Croit qu'on emporte avec sa chaîne
Ses bras qu'il ne sent plus souffrir!

Alphonse de Lamartine.

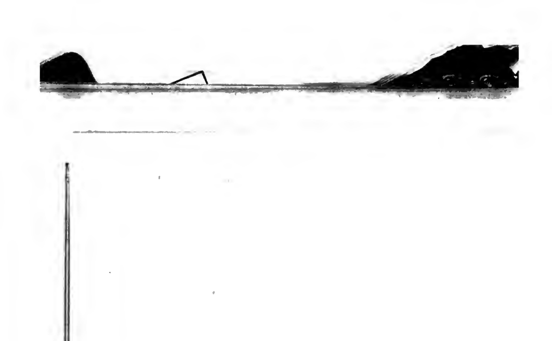

BIBLIOTECA NAZ
Fondo
Helena



Lassalle del et Lith. — Lith de Derebergue

Mlle Cazotte





I

ALERTE.

Il existait à Pierry en Champagne, en 1792, une charmante habitation mi-féodale, mi-rustique; la petite rivière de l'Eure l'arrosait. Dans ce réduit champêtre et d'une construction tout artistique, vivait, depuis quelques années, une famille de patriarches, la famille de M. Jacques Cazotte.

Le 18 août de cette même année, — on était à cette époque désastreuse, où, au nom d'un peuple, lui-même première victime, mille horreurs se commettaient journellement, — le jour tombait, lorsqu'un jeune paysan venant du côté de la ville, et marchant très-vite, s'arrêta devant une petite grille en bois peint en vert, le long de laquelle la clématite, l'aubépine et l'églantier grimpaient en mariant leurs fleurs délicates et embaumées.

Il regarda d'abord autour de lui, avec la précaution de quelqu'un qui craint d'être suivi; mais rien, sans doute, n'ayant alarmé sa prudence, — la route était déserte, qu'on n'entendait pas même les cris des chiens de basse-cour aboyant après les passants, — le jeune paysan se mit à siffler doucement l'air de la *Marseillaise*.

Aux premières notes, la porte du petit castel s'ouvrit; il en sortit une jeune fille, grande, brune, dont une robe de soie gris-clair dessi-

nait la taille svelte et élégante. Elle traversa rapidement le parterre qui séparait la maison du grand chemin, ouvrit la grille, et, s'élançant au-devant du jeune paysan, elle lui dit, de cet accent expressif de craintes et d'angoisses :

— Eh bien, Charlot ?

— Ça va mal, mademoiselle Elisabeth, ça va mal, dit Charlot ôtant son chapeau avec respect.

— Mon père ! mon Dieu ! fit la jeune fille, appuyant son corps flexible contre les rameaux des fleurs tout aussi flexibles.

— Voilà ce que c'est, mademoiselle, dit Charlot avec volubilité, — je suis allé ce matin à la ville comme à mon ordinaire, avec mes fromages et mes œufs frais... Pouvez-vous le croire... vous savez bien cette grande marchande qui se tient toujours à l'entrée du marché ?

— Oui ; achève, dit la jeune fille la respiration gênée.

— Eh ! bien , mademoiselle , cette grande vilaine femme-là.... non , vous ne le croiriez jamais , elle a eu l'audace de me dire que mes œufs n'étaient pas frais.

— N'est-ce que ça ? dit la demoiselle en souriant et respirant à la fois.

— Oh ! non , ça n'est pas tout, mademoiselle, ça n'est que le commencement , comme dit monsieur le curé.... le plus terrible , le voici... Il est arrivé à la ville un détachement de la gendarmerie nationale de Paris..... avec des ordres du.... attendez.... attendez.... des membres du , des membres....

— Du comité de surveillance , dit la jeune fille en pâlissant.

— C'est ça , mademoiselle Elisabeth, des membres du comité de surveillance , à telle fin d'arrêter tous les aristocrates de Pierry.... Et comme on dit comme ça, dans la ville ; que monsieur votre père en est un des plus fameux, ma

foi, voyez-vous, moi, j'ai pris mes jambes à mon cou, comme dit l'autre, et je suis venu tout d'abord vous avertir, en chantant l'air de la *Marseillaise,* puisque c'est la musique de la nation.

— Mais.... on n'a pas nommé.... mon père?

— C'est que précisément ça est, mademoiselle, car la vilaine grande marchande qui dit que mes œufs ne sont pas frais, m'a dit encore: — Charlot, qu'elle m'a dit, vous êtes voisin de M. Jacques Cazotte? — Qu'est-ce que ça vous fait? que je lui ai dit à mon tour. — C'est que c'est un brave homme, qu'elle m'a dit; et sa fille, une bien brave et bien honnête demoiselle, qu'elle m'a dit encore, et je ne voudrais pas qu'il lui arrivât malheur. — Ni moi non plus, que je lui ai dit. — Alors, qu'elle m'a dit, puisque vous avez occasion de les voir tous les jours, faites parvenir au père de se cacher; les agents du comité logent chez moi, ils

cherchent M. Jacques Cazotte, ancien commissaire ordonnateur dans les îles, et aujourd'hui commissaire général de la marine, pour l'arrêter.

Mademoiselle Cazotte ne répondit rien, le saisissement lui ôtait la voix. Charlot continua.

— Mademoiselle a eu la bonté de me dire, si j'apprenais quelque chose à la ville, de ne le dire qu'à elle; la chanson, c'était le signal, j'ai rempli ma commission; mademoiselle a-t-elle quelque chose à m'ordonner?

— Le cacher!... dit mademoiselle Cazotte se parlant à elle-même, jamais il ne voudra.... il faudrait trouver un prétexte pour l'éloigner... Mais d'ici à demain.... impossible.... Comment faire?... Mon Dieu, inspire-moi.

Puis, se tournant vers Charlot, elle ajouta:

— Merci Charlot, rentre chez toi, prépare la carriole, donne l'avoine à ton cheval, et tiens-toi prêt à partir demain avant l'aube du jour.

— Suffit, mademoiselle Elisabeth, dit le paysan en se retirant.

Elisabeth rentra au château ; le premier objet qu'elle aperçut fut son père ; une joie presque céleste donnait à ses beaux traits de vieillard, à son front chauve, à ses cheveux blancs quelque chose d'inspiré.

—Viens, ma fille,— lui dit-il en la baisant au front avec gaîté ; — viens, depuis un moment je te cherche. Que tu es belle comme cela, pâle sous tes beaux cheveux noirs ! Je suis un heureux mortel, il faut l'avouer ; assez de fortune pour vivre sans besoins, une femme bonne et douce, des fils faisant ma gloire, et une fille le modèle de toutes les vertus.... Non, je n'imagine pas ce que je pourrais envier : fortune, paix du cœur, repos intérieur, tranquillité des champs, et un ange, un ange toujours à mes côtés.... Mon Dieu, je n'ai plus qu'une chose à désirer, c'est de paraître devant toi.

Ces paroles firent un mal affreux à mademoiselle Cazotte; elle regarda son père et ne trouva pas un mot à lui dire; cette tranquillité, ce bien-être, cette famille dont il est fier d'être le chef, dans un instant, peut-être, tout cela va lui être ravi; à cet air serein et radieux qui règne sur ce front chauve, vont succéder les angoisses du désespoir; presque malgré elle, à cette idée, Elisabeth fondit en larmes.

— Qu'as-tu ? lui demanda son père dans la plus grande surprise; que t'est-il arrivé ?

— Rien, rien encore;.... mais, mon père, dans ces temps de trouble et d'horreurs, se réjouir, n'est-ce pas insulter à la misère publique ?

— Enfant, tout ce que Dieu fait est bien fait, dit le vieillard élevant avec inspiration ses beaux yeux bleus vers le ciel; ce qu'il permet est pour notre bonheur ! Murmurer prouve notre aveuglement. La terre qu'on déchire avec le soc de

la charrue n'en devient que plus fertile et plus belle. Mon Dieu! qui peut sonder tes secrets? et dire, ceci est pour le bien, ceci est pour le mal? toi seul le sais, mon Dieu! et tout ce que tu nous envoies n'est-il pas pour notre bien?

— Ainsi donc, lui dit Elisabeth attachant sur lui ses yeux noirs et veloutés, — si l'on vous disait qu'un malheur vous menace?

— Le malheur épure l'homme, comme le creuset épure l'or.

— Si on vous disait.... ajouta Elisabeth inquiète, qu'on va venir vous arrêter?

— Eh bien, ma fille, je n'ai jamais fait de mal dans ma vie, et je ne crains rien.

— Mais on nous séparera, mon père! cria-t-elle presque avec angoisse.

— Si Dieu nous envoie une si grande affliction, il nous donnera sans doute la force de la supporter, Elisabeth, dit le vieillard avec résignation.

—Et vous ne feriez rien.... rien.... pour vous soustraire à un sort aussi affreux?

— Peut-on fuir la présence de Dieu!

— Vous n'essaieriez pas seulement?

— La volonté de Dieu ne nous atteindrait-elle pas partout?

—Ah! mon père, la religion est une bien belle chose, puisqu'elle vous donne la force de supporter les événements, de les attendre sans crainte et de vous y soumettre; moi, je l'avoue, j'ai beau mettre mon espoir en Dieu, je ne puis surmonter les angoisses que j'éprouve.

— Pauvre enfant! lui dit son père en la baisant au front, tu es cause que je me suis séparé de ta mère, que je l'ai envoyée dans ma famille à Dijon....

— C'était pour lui éviter l'horreur de nous voir arrêter, mon père.

— Nous! j'espère bien qu'on ne te fera pas cet honneur-là, lui dit le vieillard, en lui souriant

doucement.... Mais laissons ce sujet, la nuit est belle ; veux-tu que nous allions faire une petite promenade jusqu'à Therry.

— Non, oh! non, s'écria Elisabeth avec un accent de terreur si grand, que M. Cazotte, la regardant avec tristesse, reprit d'un ton de paternelle bonté :

— Pauvre fille! mais si j'étais arrêté, tu ne souffrirais pas davantage ! mets donc ta confiance, ton espoir en Dieu. Elisabeth, regarde-moi.... eh bien ! quand le malheur viendra, nous serons toujours à temps de nous affliger, mais nous n'aurons pas souffert et de l'appréhension et du mal... Voyons, de la gaîté ; ouvre ton clavecin et chante-moi avec ta voix de rossignol ma romance favorite.

Comme pour indiquer la mesure, ou redonner un peu d'énergie à cette jeune fille, qui l'écoutait et le regardait sans bouger, le vieillard,

d'une voix cassée mais pleine d'expression, se mit à fredonner :

Toujours nous aimer.... landerirette,
Jamais ne changer.... landeriri.
O mai, ô mai, le joli mois de mai.

Comme il essayait une nouvelle roulade qu'il voulait adapter au refrain, la sonnette de la grille du jardin résonna vivement. Au même instant Marthe, la vieille cuisinière, et qui avait vu naître chaque enfant de cette famille, en leur prédisant à tous bonheur et prospérité, entra tout effarée dans le petit salon.

— Le chemin est plein d'hommes armés, monsieur ! articula-t-elle avec peine.

— N'ouvrez pas ! cria Elisabeth en se jetant au cou de son père.

— Ouvrez, Marthe, dit le vieillard sans s'émouvoir et repoussant doucement de la main sa fille éperdue.

II

L'ARRESTATION.

Dans un instant, le charmant petit salon de M. Cazotte, si paisible ordinairement, se trouva rempli d'une soldatesque effrénée; aux accents gais et calmes du maître de ces lieux, succédèrent des voix rudes et menaçantes.

— Monsieur Jacques Cazotte? dit un de ces hommes qui paraissait commander aux autres.

— C'est moi, messieurs, dit le vieillard s'avançant avec noblesse.

— Au nom de la loi, je vous arrête! répliqua celui qui avait porté la parole, en avançant la main pour saisir sa victime.

— Tiens, c'est toi, Pommier! dit M. Cazotte avec étonnement; n'as-tu pas servi au régiment du roi?

— Dans mon temps d'erreur, répondit Pommier avec insolence, maintenant je suis président du club révolutionnaire des soldats de la république, et c'est en son nom que je vous arrête, vous et votre fille.

— Ma fille?.... dit le vieillard sur la noble figure duquel passa une marque d'émotion, ma fille! et qu'a-t-elle fait, mon Dieu! pour l'arrêter?

— C'est ce qu'on vous apprendra quand vous serez arrivé à l'*hôtel du faubourg Saint-Germain*, répondirent plusieurs voix à la fois.

— Ma fille! répéta le vieillard, en regardant ces soldats demi-ivres, et sa fille si blanche et si pure.... Je suis prêt à vous suivre, messieurs, mais laissez ma fille à sa mère!

— Moi aussi je suis prête à vous suivre, messieurs, dit mademoiselle Cazotte, s'avançant avec dignité vers eux.... Vous avez sans doute une voiture, une charrette, mon père ne peut aller à pied à Paris.... il a soixante-treize ans.

M. Cazotte regarda sa fille avec étonnement. Ce n'était plus cette enfant craintive et pusillanime qu'effrayait le souffle du vent ou la feuille qui tombait de l'arbre en rasant les vitres, c'était une femme forte et courageuse; son visage était pâle, mais la plus noble modestie s'unissait, sur son front, à la dignité la plus imposante.

Leurs préparatifs de départ ne furent pas longs, on ne laissa rien emporter aux captifs.

Une voiture était à la porte; M. Cazotte et

sa fille s'assirent sur la banquette du fond, Pommier et deux autres gendarmes se mirent sur celle de devant. Quelques soldats montèrent encore sur le siége, d'autres se placèrent derrière. M. Cazotte, s'en apercevant, dit avec un sourire de pitié, à Pommier :

— Que de monde pour garder un vieillard débile et une faible jeune fille!

— C'est en cas de résistance ou d'attaque, répondit brusquement Pommier.

— Si Dieu voulait nous délivrer, tous tes hommes ne serviraient à rien, — répondit Cazotte avec une conviction froide et raisonnée, — et, s'il ne le voulait pas, aucune force armée ne saurait nous arracher de tes mains.

L'ébranlement de la voiture empêcha Pommier de répondre, ou, s'il le fit, ses paroles se perdirent dans le bruit des roues, sur le pavé du grand chemin.

Quand les voyageurs furent assez habitués à

ce bruit pour pouvoir causer et s'entendre, M. Cazotte se tourna vers sa fille.

— J'ignore ce que Dieu me destine, — dit-il en prenant la main d'Elisabeth, qu'il trouva froide et humide, bien que la jeune fille ne témoignât visiblement aucune angoisse, — mais comme il se pourrait qu'arrivé à Paris, on nous séparât, et que nous ne nous retrouvassions plus que devant celui qui juge les consciences et non les choses, je veux, si tu me survis, ma fille, comme je l'espère, que la vie de ton père te soit connue comme à moi.

Elisabeth ne répondit que par une légère convulsion de ses doigts, qu'étreignait la main du vieillard.

— Et puis ça nous distraira des ennuis de la route, ajouta-t-il gaîment.... J'ai soixante-treize ans, mon enfant, sais-tu?... Je suis né en 1720, à Dijon; mon père était greffier des états de Bourgogne, et j'ai fait mes études au collége

des jésuites de ma ville natale. Quand elles furent achevées, un de mes frères, grand vicaire de M. de Choiseul, évêque de Châlons-sur-Marne, m'appela à Paris, où j'y perfectionnai tant bien que mal mon éducation; puis j'entrai dans l'administration de la marine, et, en 1747, je fus promu au grade de commissaire, et passai contrôleur des îles du Vent, à la Martinique. C'est là que j'épousai ta mère Elisabeth Roignon, fille du principal juge de cette île. En 1759, les Anglais attaquèrent le fort Saint-Pierre; je réussis à rendre leur attaque inutile. Ma santé affaiblie me força, bientôt après, à demander un congé, et je revins en France... Je n'y trouvai plus mon frère, il était mort et m'avait institué son unique héritier. Cette circonstance et la nécessité de vous conserver une fortune, mes enfants, me mirent dans le cas de solliciter ma retraite; elle me fut accordée de la manière la plus honorable, avec le titre de commissaire général

de la marine. Alors, partageant mon temps entre Paris et cette campagne de Pierry, que m'a laissée mon frère, je pus contenter mon goût pour la poésie; je composai plusieurs ouvrages, plusieurs fables, l'air et les paroles de quelques chansons....

Et, comme si ce souvenir eût reporté le vieillard à ce temps de bonheur, où ses succès littéraires lui ouvraient toutes les portes, il oublia sa captivité, cette voiture qui l'entraînait en prison, à la mort peut-être! Il oublia les bourreaux qui l'entouraient; il ne vit que des amis autour de lui, et, s'adressant tantôt à sa fille, qui muette et pâle semblait concentrer toutes ses émotions dans son sein, tantôt à ces satellites, que sa gaîté et ses saillies amusaient, il continua.

— Imaginez que j'avais reçu de la nature une telle facilité à composer, qu'aucune difficulté ne m'arrêtait. Je me rappelle qu'un jour un de

mes beaux-frères, — tu sais lequel, Elisabeth, — me vantait ces opéras bouffons, ou ces comédies mêlées d'ariettes, qui, il y a quelques années, étaient dans leur nouveauté, et qu'il regardait comme autant de chefs-d'œuvre. — *Donnez-moi un mot*, lui dis-je, *et si, sur ce mot, je n'ai pas fait d'ici à demain une pièce de ce genre, vos éloges seront mérités.* — Nous étions alors à Pierry, mon beau-frère voit entrer dans la cour un paysan en sabots. — *Eh bien! sabot, mon frère,* me dit-il! *Voyons un peu comment vous vous en tirerez.* — Aussitôt, je fais sortir tout le monde de mon appartement, excepté toutefois Rameau, — vous savez messieurs, Rameau, le neveu du grand musicien; — et dans le cours de la soirée et de la nuit, jusqu'au lendemain, je composai, paroles, couplets et airs originaux, l'opéra des *Sabots*. Je l'envoyai à Paris; madame Bertin, une de mes amies, le fit jouer sur son théâtre; les comé-

diens italiens le goûtèrent si bien, qu'ils le demandèrent à madame Bertin. Celle-ci obtint mon consentement, et la pièce leur fut livrée, mais je n'y mis pas mon nom; elle fut représentée sous le nom de Duni et de Sedaine. — Ce n'est pas tout, messieurs; — Voltaire déshonorait son talent en publiant chant par chant, le poëme de la *Guerre de Genève*, on se les arrachait. Un soir, dans une société, on me fait voir les derniers chants publiés; une idée folle me passa par la tête: — Vous n'avez encore que ceux-ci, leur dis-je, vous êtes bien en retard, il y en a d'autres. Et aussitôt je revins chez moi, je brochai un septième chant, et je le rapportai le lendemain. Le plus drôle de l'histoire, c'est que j'avais si bien saisi la manière de Voltaire, que tout le monde en fut dupe et voulut en avoir des copies : ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que Voltaire lui-même s'y trouvait drapé, et qu'on regarda cela comme l'effet de la modes-

tie du grand homme. Cette espièglerie me fait encore rire de souvenir... Et le vieillard riait de si bon cœur, que les geôliers partagèrent son hilarité.

Cette joie, cette réminiscence d'un temps heureux qui n'était plus, tout cela causait un mal affreux à la pauvre fille. Elle regardait son père, ce Pommier [1], ces geôliers, cette voiture qui les renfermait déjà comme succursale d'une prison qui les attendait, et elle ne trouvait pas une parole à répondre à son père, qui l'interpellait souvent de la voix et du regard; elle ne trouvait pas même une larme à verser devant tant de sérénité; elle était calme, elle aussi, la pauvre enfant, mais de ce calme que donne le désespoir.

— Vous avez composé un grand nombre

[1] Le sieur Pommier fut fusillé plus tard, à l'armée de Moreau.

d'ouvrages, monsieur? lui demanda un des gendarmes assis à côté de Pommier, et qu'intéressait la tranquille gaîté du vieillard, ainsi que le silence expressif de la jeune fille.

—Beaucoup, non, monsieur, répondit Jacques Cazotte. Mes amis ayant tiré un jour de mon portefeuille le poëme d'*Olivier*, les succès qu'il obtint m'enhardirent, et je fis *le Diable amoureux*, un assez mauvais ouvrage; puis, à l'aide d'un moine arabe nommé *Dom Chavis*, je traduisis des contes arabes, dont la collection fait suite aux *Mille et une nuits*; j'ai fait aussi la *Patte du chat*, conte zinzinois; *les Mille et une fadaises*, *la Guerre de l'Opéra*, *Observations sur la lettre de Rousseau au sujet de la musique française*; *le Lord Impromptu*, plusieurs œuvres badines et morales, *le Fou de Bagdad*, *et Rachel ou la Belle Juive*.

— Vous oubliez une œuvre, monsieur, lui dit avec une intention marquée le gendarme

qui lui avait demandé la liste de ses ouvrages. Ce sont les lettres écrites à M. Ponteau, secrétaire de la liste civile, qu'on a saisies le 10 août, dans les bureaux de Laporte, et pour lesquelles mademoiselle vous a servi de secrétaire.

Elisabeth frémit, car dans ces lettres son père y témoignait hautement sa douleur sur le développement de la marche destructive de la révolution, et son esprit, qui s'agitait en tout sens, imaginait chaque jour quelques moyens pour arrêter le cours d'un fléau si funeste.

Quant à Cazotte, il répondit tranquillement.

— Je ne désavoue aucun de mes écrits.

Jacques Cazotte et sa fille furent d'abord conduits à Epernay, et de là à Paris.

— *A l'hôtel du faubourg Saint-Germain*, dit Pommier au postillon du dernier relais; et le postillon arrêta ses chevaux devant la prison de *l'Abbaye Saint-Germain.*

— Il faut espérer que ce ne sera pas long[1], dit le concierge, à la vue de ces deux nouveaux prisonniers qu'on lui amenait. Puis il leur fit signe de le suivre.

[1] C'était la phrase d'usage avec laquelle le concierge recevait chaque nouveau prisonnier.

III

LE GUICHET DE L'ABBAYE.

C'était un antre noir et sale, posé comme limite entre l'intérieur de la prison et la cour. Deux torches éclairaient une table, sur laquelle on voyait pêle-mêle des papiers, une écritoire, des pipes et quelques bouteilles; un homme, en habit gris, le sabre au côté, était appuyé

debout contre cette table ; c'était le président. Dix autres hommes, les uns assis, d'autres debout, les uns en habit, les autres en veste et en tablier, formaient l'affreux cortége du président. Plusieurs personnes dormaient étendues sur des bancs ; deux hommes en chemise teinte de sang, le sabre à la main, gardaient la porte du guichet ; un vieux guichetier avait sa main sur les verroux. En présence du président, et formant un contraste frappant avec ce tableau hideux et noir, était une grande et blanche jeune fille ; trois hommes armés de sabres la tenaient.

Une expression d'horreur profonde était peinte sur le visage pâle de cette jeune personne, et néanmoins une certaine audace siégeait sur son front, la dignité la plus noble et la plus touchante régnait dans son attitude.

Il se fit un silence profond quand le président lui eut dit : — Votre nom ? — Les hommes

même assoupis relevèrent leur tête, au son de la voix pure et douce qui répondit:

— Elisabeth Cazotte.

— Votre âge?

— Dix-neuf ans.

— Savez-vous quels sont les motifs de votre accusation?

— Je l'ignore, monsieur, répondit-elle; j'ai été enlevée de nuit avec mon père, et celui que vous avez chargé de cette exécution a refusé de nous les faire connaître.

Alors un des juges qui étaient assis autour de la table, examinant plusieurs papiers, se tourna vers mademoiselle Cazotte et lui dit:

— Votre père ne se nomme-t-il pas Jacques Cazotte?

— Oui, monsieur, dit Elisabeth.

— Reconnaissez-vous ces lettres? lui dit cet homme, mettant une lettre ouverte sous les yeux de la jeune fille.

Un frisson parcourut le corps de la pauvre enfant. Ces lettres.... c'étaient celles dont le gendarme avait parlé dans la voiture, et qui étaient adressées à Ponteau, secrétaire de la liste civile, et intime ami de Cazotte... Elisabeth comprit de suite qu'elle et son pére étaient perdus. Mais, prenant son parti sur-le-champ, elle répondit : — Ces lettres sont de moi.

Le frisson qui avait agité Elisabeth parut gagner les assistants. Elle était si calme et si belle; et, d'aprés un tel aveu, sa mort devenait si certaine!...

L'homme qui tenait le papier reprit: — Oui, mais vous les avez écrites sous la dictée de votre pére ?

Et comme la vérité faisait hésiter Elisabeth dans sa réponse, le président ajouta:

— Songez que le moindre mensonge vous perdrait, mademoiselle.

— Ces lettres sont de moi, répeta Elisabeth avec calme.

On en était là de l'interrogatoire, lorsqu'on ouvrit une des portes du guichet qui donnait sur l'escalier, et un homme parût escorté de trois autres. On le plaça dans un coin. Alors le président, ôtant son chapeau, dit : — Messieurs, mademoiselle n'a été ici qu'un instrument passif de son père, je ne vois rien qui doive la faire suspecter ; je lui rends la liberté, est-ce votre avis ?

— Oui, oui, oui, c'est juste, dirent tous les juges à la fois.

A peine cet arrêt fut-il prononcé, que les hommes qui entouraient Elisabeth s'éloignèrent ; des applaudissements se firent entendre ; et les cris de bravos, plusieurs fois répetés, résonnèrent de toutes parts.

Le président, imposant silence de la main,

ajouta en s'adressant aux trois hommes qui tenaient mademoiselle Cazotte.

— Allez apprendre au peuple le jugement que je viens de rendre. — Puis, voyant que mademoiselle Cazotte, émue et troublée, ne bougeait pas de sa place, il ajouta: — Vous êtes libre, mademoiselle.

— Et mon père! dit la jeune fille. En prononçant ce nom chéri, la voix d'Elisabeth avait perdu toute sa fermeté.

— On le jugera à son tour, mademoiselle; allez.

— Oh! messieurs, de grâce, — reprit-elle en joignant ses mains, libres depuis si peu de temps. — Ou rendez la liberté à mon père, ou reprenez la mienne.....

— Taisez-vous, jeune personne, vous vous perdez, lui dit un Marseillais qui se trouvait près d'Elisabeth.

— Notre jugement est prononcé, dit le président. A une autre.

Mais mademoiselle Cazotte, avec cette énergie qui naît d'un sentiment profond, et sans écouter la voix de son voisin, qui la suppliait en vain de se taire, répliqua :

— Monsieur le président, je demande à aller soigner mon père dans sa prison.

— Accordé, répondit celui-ci.

Elisabeth repassa le fatal guichet. Le même homme qui lui avait donné le conseil de se taire, la suivit.

— Pauvre enfant, lui dit-il, qu'avez-vous fait !

— Mon devoir, et mon bonheur, monsieur, répondit-elle.

— Vous vous perdez sans sauver votre père, ajouta cet homme, que le dévouement d'Elisabeth intéressait au delà de toute expression ; — mais il est encore temps, suivez-moi dehors, je vais vous présenter au peuple comme acquittée,

et vous serez sacrée pour lui ; venez, ne craignez rien.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit Elisabeth avec un accent de sensibilité profonde; mais, mon père! c'est bien plus que ma vie, monsieur, savez-vous cela ; ignorez-vous donc qu'il y a une douceur céleste à mourir avec ceux qu'on aime.

— Je vous croyais libre, mademoiselle, dit avec étonnement un autre homme venant à la rencontre de mademoiselle Cazotte.

— Et je le suis aussi, citoyen Lavaquerie, répondit la jeune fille en souriant, puisque j'ai la liberté que je désire, celle de voir mon père. Menez-moi près de lui, je vous prie.

— Mon dieu! quel dommage, fit seulement le concierge, la regardant avec intérêt; et, suivi d'Elisabeth, il s'achemina silencieux dans l'intérieur de la prison.

Les horribles journées de septembre s'approchaient.

IV

MASSACRES.

Le dimanche 2 septembre, de très-grand matin, une sorte d'agitation qui régnait autour des murs de l'Abbaye, parvenait de temps à autre dans l'intérieur. A ce bruit, présage de malhenr, plusieurs jeunes femmes se rassemblèrent, inquiètes et pâles, dans la chambre du concierge de la prison. L'une,

blonde et svelte, était cette intéressante et malheureuse princesse de Lamballe; l'autre, aussi jeune et non moins belle, mais plus courageuse, ou peut-être plus heureuse, était la princesse de Tarente; il y avait encore mademoiselle de Sombreuil, mademoiselle Cazotte, mademoiselle de Tourzel et madame Paysac de Fausse-Landry.

— Qu'est-ce, mon Dieu! se demandaient ces infortunées, et interrogeant de leurs regards la femme du concierge, aussi pâle et aussi inquiète qu'elles.

— Je l'ignore, mesdames, répondit celle-ci.

Au même instant parut le concierge; la consternation était peinte sur ses traits; sans répondre à aucune des questions, dont les prisonnières l'accablèrent, il appela sa femme, ses enfants, et s'en alla avec eux. Un moment après on apprit qu'il les avait fait sortir de la prison.

Cette précaution redoubla la terreur des prisonnières.

Le concierge ne reparut que vers deux heures, il leur apportait à dîner; ordinairement il ne les servait pas avant quatre heures, et cette circonstance, bien que puérile en elle-même, ne laissa pas que de donner plus de force à leur pressentiment; tout est un présage funeste quand on souffre. Puis, et par une bizarrerie qu'elles s'expliquèrent plus tard, les guichetiers qui les servaient emportèrent, après le repas, les couteaux et les fourchettes.

Elles étaient encore immobiles et glacées, ces pauvres jeunes femmes se regardant, et n'osant se communiquer leur crainte, lorsque des cris et des hurlements épouvantables vinrent ébranler les fortes murailles qui les retenaient prisonnières. Le peuple enfonce les portes de la prison! disait-on de tous côtés. Et bientôt ce qui n'était qu'une appréhension devint

une réalité. On avait fait croire à quelques crédules comme il y en a tant, que Paris était menacé par l'ennemi, et que ceux qui devaient livrer la ville étaient renfermés dans les prisons. Ces gens publièrent cette nouvelle, on sonna le tocsin, et le peuple se répandit en foule dans tout Paris.

C'était ce bruit que les prisonnières entendaient, il dura trois heures; celui qui succéda fut plus affreux encore; trois cents brigands avaient forcé les portes des prisons; ils égorgeaient les prisonniers.

J'épargne à vos jeunes oreilles, mesdemoiselles, des détails d'horreurs qui appartiennent à l'histoire. Toutefois, en ne me chargeant, pour cette fois, que de vous raconter l'épisode de mademoiselle Cazotte, je ne veux pas passer sous silence quelques scènes qui vous prouveront jusqu'à quel point l'amitié peut porter l'héroïsme.

Madame la princesse de Tarente, dame d'honneur de la reine, est demandée à la barre par ces hommes altérés de sang; elle paraît au milieu d'une cour jonchée de cadavres, d'hommes armés de piques, de lances, de massues; le sang découle de leurs vêtements, de leurs armes, il baigne la terre, il forme des ruisseaux de toutes parts. Ces hommes attaquent la reine, l'outragent. Avec une véhémence empruntée à son amitié pour cette reine infortunée, la princesse de Tarente prend sa défense, elle plaide sa cause; parler en faveur de la reine, c'était demander la mort; loin de là, on l'acquitte, mais on veut la renvoyer en prison. — La mort ou une complète liberté, dit-elle. Et elle est libre.

La princesse de Lamballe ne fut pas si heureuse, le manque de présence d'esprit la perdit. Elle allait être sauvée, déjà on ouvrait le guichet pour la renvoyer.—Criez vive la nation, lui dit-on. Avant qu'elle ait pu répondre, un monceau

de cadavres frappe sa vue, le sang des victimes qu'on égorge rejaillit sur elle, souille ses vêtements, sa chaussure, ses mains; et cette femme si élégante, si blanche, si délicate, ne peut retenir un geste d'effroi, une exclamation — Fi l'horreur! s'échappe malgré elle de sa bouche; elle est aussitot massacrée.

Mademoiselle de Tourzel dut sa liberté à l'énergique amitié de madame de La Trémouille: cette dame avait une de ses amies, madame de Sainte-Brice détenue à l'Abbaye; elle entend parler de massacres et court chez Manuel, procureur syndic de la commune. *S'il était possible*, *monsieur*, lui dit-elle, *de croire que vous vous refusassiez à m'accompagner pour faire élargir sur-le-champ ma plus tendre amie, je me brûlerais la cervelle devant vous.* Et aussitôt cette dame tire un pistolet de sa poche, et se met en devoir d'accomplir son dessin. Effrayé et en même temps touché par cette

preuve d'amitié si grande, Manuel cède à ses violentes sollicitations; il monte dans sa voiture avec madame de La Trémouille, se rend à l'Abbaye, et fait relâcher madame de Sainte-Brice. Après les plus tendres embrassements avec son amie, cette dernière se tourne vers Manuel, et lui déclare qu'elle ne sortira point de la prison qu'il n'ait mis le comble à sa générosité en rendant à la liberté mademoiselle de Tourzel. Celui-ci, pressé de nouveau, procura l'élargissement de cette jeune demoiselle.

Ainsi, de moment en moment, on venait arracher une victime à la chambre du concierge, lui rendre la liberté ou la conduire à la mort. Le peu qui se sauvait ne relevait point l'espoir des malheureux qui restaient. Mesdemoiselles de Sombreuil et Cazotte étaient surtout bien plus inquiètes que les autres prisonnières, car elles ne tremblaient pas pour elles, ces jeunes personnes, mais chacune frémissait pour son

père. Leurs angoisses n'avaient plus de bornes.

— Allons le trouver, se dirent-elles ensemble, mourons avec lui.

Et toutes deux supplièrent le concierge de les conduire près de leur père ; ému par leurs larmes et par leurs prières, il y consentit. Mademoiselle de Sombreuil rencontra son père sur l'escalier, et bien qu'on lui criât qu'il marchait à la mort, elle s'attacha à lui, et le suivit. Mademoiselle Cazotte trouva le sien dans la chapelle de l'Abbaye, entouré de plusieurs prisonniers; mais le spectacle qui s'offrit à ses yeux l'empêcha d'avancer.

De la fenêtre de cette chapelle, en se haussant un peu, on pouvait voir les massacres de la cour; on entendait les gémissements de ceux qu'on assommait, les coups de sabres qu'on leur assénait sur la tête, et les hurlements de la joie féroce des bourreaux; les infortunés prisonniers de la chapelle, plongés dans l'agonie de l'attente

d'une mort affreuse, se livraient à un désespoir qui tenait du délire.

Seul au milieu de tous ces hommes anéantis, Jacques Cazotte était calme et souriant :

— Insensés, leur disait-il, le moment de votre délivrance approche, de quoi vous plaignez-vous?... d'une souffrance passagère?... peut-on payer trop chèrement le bonheur de paraître devant Dieu. Au lieu de vous désoler, mes amis, employez mieux vos instants; dans un moment les doubles chaînes qui nous retiennent en prison et sur la terre vont se briser, et notre âme libre montera vers son créateur, prions-le de nous recevoir en grâce et en sainteté; que celui qui n'a rien à se reprocher, prie et espère;... que celui qui a la conscience troublée, prie et espère aussi, car Dieu est un Dieu de pardon et de miséricorde; qui a foi en lui est sauvé! ....
Et comme si Dieu eût écouté les paroles de Cazotte, et eût voulu envoyer à ces infortunés deux

anges, pour les aider à franchir ce triste passage de la vie temporelle à la vie éternelle, deux vieillards, en habits religieux, parurent soudain à la tribune de la chapelle.

L'un était l'abbé L'Enfant, membre d'une société célèbre, prédicateur de feu l'empereur Joseph II, et confesseur de Louis XVI. Il était âgé de soixante-dix ans.

L'autre était l'abbé Chapt-Rastignac, âgé aussi de soixante-dix ans, descendant d'une ancienne et illustre maison du Périgord, et auteur de plusieurs ouvrages estimés.

— Mes frères, dirent-ils, d'une voix triste et solennelle, notre dernière heure approche, recueillez-vous.

Par un mouvement électrique et spontané, les prisonniers oublièrent les dangers qui les menaçaient, se précipitèrent à genoux, joignirent les mains. Dans un angle de la chapelle, Elisabeth, qui n'avait pas encore osé se montrer,

se mit aussi à genoux, et les yeux levés au ciel, les mains jointes, elle ne demanda à Dieu que deux choses, la jeune fille! sauver son père ou mourir avec lui.

Un silence succéda à cette injonction pieuse, une cérémonie s'ensuivit.

Quel silence, et quelle cérémonie!

La mort planait sur toutes ces têtes, sur celles de ces jeunes hommes agenouillés, et demandant aux deux vieillards, pour eux encore vivants, les prières des morts, comme sur les têtes vénérables des deux vieillards qui les bénissaient, comme aussi sur le front de la jeune fille qui entrait à peine dans la vie! Cette dernière bénédiction, donnée par des gens qui allaient mourir, à des gens qui allaient mourir, était une chose affreuse et solennelle à la fois. Ce moment auguste qui rapprochait l'homme de la divinité, rendit le courage à tous ces hommes; tout raisonnement resta suspendu, hors celui de prier.

Le moins fervent, le plus incrédule priait et croyait.

Une demi-heure après, les deux prêtres avaient rendu leur âme à Dieu ; et le geôlier, qui voulait épargner à Elisabeth le supplice de voir arracher son père de ses bras, par les gens qui devaient le massacrer, la suppliait en vain de le suivre.

— Va, ma fille, et mets ton espoir en celui qui peut tout, lui disait le vieillard, déposant, à ce qu'il croyait, un dernier baiser sur le front de son enfant. — Va.

— Si un danger menace mon père, vous me ramènerez près de lui, dit mademoiselle Cazotte au geôlier, avant de quitter la chapelle.

Celui-ci fit un geste de pitié, que la jeune fille prit pour un acquiescement.

A peine revenue dans la chambre du geôlier, où elle ne trouva plus que madame Payssac de Fausse-Landry, nièce de l'abbé Chapt-Rasta-

gnac, et qui s'était constituée prisonnière pour soigner cet homme respectable, mademoiselle Cazotte entendit raconter que mademoiselle de Sombreuil, le modèle de toutes les vertus, avait par son énergie et son courage, sauvé la vie à son père. Elle se faisait redire les détails de cette scène touchante, lorsque soudain des cris retentissent sur l'escalier, et le nom de Jacques Cazotte est vociféré avec des menaces de mort.

— Mon père! mon père! s'écrie la jeune fille; et, malgré le concierge, qui essaie de la retenir en lui donnant le change, elle se débarrasse de ses mains, court, s'élance sur l'escalier: — Mon père! mon père! crie-t-elle toujours.

Bientôt les cris se perdirent dans les profondeurs des corridors.

V

L'HÉROÏSME DE L'AMOUR FILIAL.

On massacrait les prisonniers dans la cour de l'Abbaye. De moment en moment, une nouvelle victime était arrachée de sa chambre, conduite au fatal guichet ; là, des membres du conseil général, revêtus de l'écharpe tricolore, établis autour d'une table où étaient des bouteilles, des verres tachés de sang comme de vin, et le livre

d'écrou, s'instituaient les uns, les juges, les autres, les bourreaux. Chaque prisonnier successivement amené devant eux, recevait cette question : *Qui êtes-vous?* Et quand le malheureux y avait répondu en déclinant ses noms et sa profession; les juges inspectaient le registre, puis disaient ces mots: *A la Force;* et aussitôt l'infortuné, qui pensait ne changer que de prison, suivait les exécuteurs, qui s'emparaient de lui; mais à peine avait-il dépassé le guichet, qu'il n'était plus.

Le sang coulait depuis trente heures, lorsqu'à la porte de ce guichet parut un vieillard; sa chevelure blanche tombait sur un front, siége d'une gaîté douce et calme.

— A la force, criaient ceux qui le poussaient dans la cour.

— A Dieu! répondit le vieillard en élevant ses beaux yeux bleus vers le ciel.

Aussitôt des sabres, des massues se brandissent sur cette tête vénérable.

Alors un cri se fit entendre : non un cri de souffrance ou de peur, mais un cri d'angoisse, d'horreur, de prière, et une jeune fille surgit au milieu des assassins ; ses cheveux, détachés dans sa course, baignent son cou, ses épaules, et descendent le long de sa taille élégante et noble ; ses bras nus et blancs écartent les piques, les sabres ; elle marche dans le sang, ses pieds heurtent des cadavres, elle ne les voit pas ; elle ne voit que son père, que la tête de son père qui va tomber sous la hache des bourreaux, et elle s'élance. De ses deux bras elle entoure cette tête de vieillard, de sa poitrine elle fait un bouclier à la poitrine de son père, et, plus belle mille fois de son dévouement, de son désordre et de ses larmes, que de sa jeunesse et de sa beauté, elle se tourne vers les bourreaux, dont, à sa vue, les armes sont restées en suspens.

— Grâce! grâce! crie-t-elle; — vous n'arriverez à mon père qu'après m'avoir percé le cœur!

Et on dirait qu'une force magique, partie des grands yeux noirs de cette jeune fille, est venue paralyser le bras de ces assassins. Ils sont prêts à crier au miracle, sans songer que le pouvoir que cette enfant exerce momentanément sur eux n'est que le pouvoir de la vertu.

Ce moment de suspension ranima Elisabeth. Elle n'était venue que pour mourir avec son père; elle pensa alors à le sauver. Quittant son attitude menaçante, elle se laissa glisser à genoux devant ces hommes teints de sang. Un de de ses bras levé protégeait encore son père, l'autre se tendait suppliant vers les bourreaux.

— Oh! quelques-uns de vous ont encore leur père, ne m'ôtez pas le mien!... leur dit-elle; que vous a-t-il fait?... auquel de vous a-t-il causé la moindre peine? — parlez! — même involon-

tairement. Si cela est.... eh bien! me voici, tuez-moi... Mais, regardez les cheveux blancs de mon père... son grand âge... Oh! ce que Dieu a respecté si longtemps.... n'y touchez pas.... Que vous faut-il?... de l'or?... Mais, non... pardon... je vois que je vous insulte en vous proposant de l'or; pardon, pardon... mais ne tuez pas mon père... Voyez mes larmes, mon désespoir... Oh! vous avez aimé votre père, vous? et vous aussi?... et vous aussi... n'est-ce pas? ajoutait-elle, s'adressant successivement à l'un et à l'autre des spectateurs, prenant dans ses mains blanches et délicates les mains rudes et sales de ces hommes, y collant ses lèvres, sa bouche, les embrassant, les serrant, les quittant, se relevant, et retournant à son père qu'elle entourait encore en lui faisant un rempart de son corps, de ses bras, de sa tête à elle, elle répétait, éperdue: — Oh! ne tuez pas mon père! ne le tuez pas, et je vous bénirai;

et soir et matin je prierai Dieu pour vous.... Messieurs !... messieurs !... au nom de votre père, de votre mère, de votre bonne mère, qui, tout petits, vous a tenus dans ses bras; au nom de vos sœurs, car vous avez des sœurs... au nom de votre fille, si l'un de vous en a une, grâce ! grâce ! c'est une fille qui vous demande grâce pour son père. Oh ! écoutez-moi !...

Les accents de cette pauvre enfant, priant pour son père, étaient si purs et si déchirants, que le magnétisme seul de cette voix fit rentrer ces hommes en eux-mêmes. Etonnés de se sentir émus, ils se regardaient, ils regardaient leurs armes inoffensives, depuis un moment dans leurs mains, et semblaient avoir peine à croire à leur inaction.

Quant au noble vieillard, il souriait à son Elisabeth d'un sourire d'amour et de compassion. — Pauvre enfant! disait-il, un peu plus tôt, un peu plus tard!... Mais devant le déses-

poir d'Elisabeth il n'osait achever sa phrase, et attendait son sort avec la résignation des martyrs. Soudain, du milieu de la foule, un cri de *grâce!* se fait entendre; deux voix le répètent. —Non, il est impossible de rendre l'éclair céleste qui illumina le beau visage de M[lle] Cazotte; quelques Marseillais, que sa bonté et sa douceur avait gagnés dans sa prison, lui ouvrirent un passage parmi eux. Le peuple, aussi prompt à condamner qu'à absoudre, fit aussitôt retentir les airs des cris mille fois répétés de *grâce!* et de *vive la nation!* Puis, avant que le vieillard et sa fille aient eu le temps de se reconnaître, de démêler si les cris étaient des cris de mort ou de vie, ils se virent tous deux élevés en l'air, sur un brancard de bras humains, et conduits ainsi en triomphe jusqu'à la demeure qu'ils indiquèrent.

Quand ces hommes se furent retirés, et que Elisabeth vit, devant elle, son père libre et vivant, cette énergie, qui l'avait soutenue jus-

qu'alors, l'abandonna; elle fondit en larmes.

— Pauvre enfant! dit M. Cazotte, en lui prodiguant les plus tendres caresses, pauvre enfant, qui croit m'avoir sauvé la vie et qui prend un sursis pour une grâce entière!

Hélas! dix jours après le 12 septembre, on vint une seconde fois arracher M. Cazotte, des bras de sa fille désolée, qui s'attacha une seconde fois aux pas de son père, et le suivit jusque dans le cachot où, ne pouvant les séparer, on les enferma tous deux.

VI

LA BOUCLE DE CHEVEUX BLANCS.

Une faible lueur descendait du soupirail d'un cachot de l'Abbaye, sur deux têtes, l'une de vieillard, l'autre de jeune fille. Autant d'espérance et de foi se lisait sur le front ridé du vieillard, que d'abattement et d'illusion se faisait remarquer sur le front d'enfant de la jeune fille.

— Bonne Elisabeth! disait le vieillard, sou-

riant et essuyant de sa main débile les larmes qui baignaient les joues pâles de sa fille, — du courage !

— Ah ! du courage... je n'en ai plus, et ne suis étonnée que du vôtre, dit Elisabeth vaincue par ses sanglots.

— Je le crois bien ; c'est moi qui m'en vais, répondit M. Cazotte aussi naturellement que s'il n'eût été question que de passer d'un appartement dans un autre.

— Mon Dieu, mon Dieu ! fit Elisabeth.

— Pourquoi t'affliger, enfant ; tout va bien, à ton idée du moins, car à la mienne, la liberté, la seule, la vraie liberté, n'est qu'au ciel. — Mais ce n'est pas comme cela que tu l'entends, toi, n'est-ce pas, ajouta-t-il avec une bonhommie pleine de grâce ; eh bien ! n'en parlons plus... Les Marseillais qui ont facilité ma sortie du massacre t'ont dit que les juges étaient disposés en ma faveur... Ils ont vu Manuel,

Pétion, Robespierre... ils se sont adressés à eux au lieu de s'adresser à Dieu! Dieu! notre seul et unique refuge!... Les insensés!

— On vient! dit Elisabeth, se serrant avec effroi contre son père.

Les portes du cachot s'ouvrirent, le geôlier parut.

— Suivez-moi, dit-il à mademoiselle Cazotte, on vous demande.

— Ce sont nos libérateurs, sans doute, dit-elle en jetant un regard à son père, et elle s'élança sur les pas du geôlier, sans se douter le moins du monde, la pauvre enfant, qu'elle voyait son père peut-être pour la dernière fois.

Arrivée au premier étage, le geôlier la fit entrer dans une chambre où il la laissa seule, lui disant qu'il allait revenir avec ceux qui voulaient lui parler; mais la nuit arriva sans que le geôlier eût reparu.

Quelle nuit! depuis un mois, c'était la pre-

mière nuit qu'Elisabeth passait loin de son père.

Une personne qu'elle ne connaissait pas vint le lendemain lui porter sa nourriture pour toute la journée.

— Mon père ! cria-t-elle à ce nouveau guichetier.

La porte se referma sans que le guichetier eût répondu ; et Elisabeth se vit encore une fois seule !

Huit jours se passèrent ainsi. Huit jours ! sans qu'une seule voix répondît à sa voix, quand elle disait : — *Mon père !* Quelle horrible souffrance dut ressentir cette jeune fille ! et cependant l'espérance ne l'abandonnait pas et la soutenait encore ; la jeunesse croit si aisément ce qu'elle désire ! Le neuvième jour, le guichetier ne vint pas seul ; un homme l'accompagnait, c'était le Marseillais qui faisait des démarches pour sauver M. Cazotte. — Mon père ! lui cria Elisabeth, s'élançant à la rencontre de cet

homme comme à celle d'un ami, et lui prenant la main.

Un tressaillement se fit remarquer à la main qu'elle avait saisie; une larme roula silencieusement sur la figure du Marseillais, qui, sans regarder la jeune fille, lui dit seulement : — Venez !

Elisabeth le suivit; mais ne lui voyant pas prendre le chemin du cachot de son père, s'apercevant au contraire que son conducteur gagnait les cours extérieures, elle s'arrêta et dit oppressée : — Mon père !... mon père est donc libre !

Toujours sans la regarder, le Marseillais poussa un soupir. — Oui... dit-il enfin, après une pause.

A ce oui prononcé d'une façon si extraordinaire, Elisabeth ne fit pas un cri de joie, elle ne reprit pas sa marche; au contraire, un froid glacial circula dans ses veines et vint se fixer sur

son cœur ; il lui sembla que l'air lui manquait, ses jambes faiblissaient sous elle ; alors le jour des cours extérieures éclairait le visage de son conducteur, elle se hasarda à lever les yeux pour le regarder... L'air de cet homme était si sinistre, on lisait dans ses traits tant d'impatience de se voir hors de la prison, qu'Elisabeth, atteinte d'un secret effroi, refusa tout à fait d'avancer.

— Je veux voir mon père, dit-elle... Elle avait recueilli toutes ses forces pour articuler ces paroles.

— Venez donc, lui dit le Marseillais ;... et, l'entraînant brutalement, il l'obligea à dépasser la dernière grille de l'Abbaye.

Un carrosse était arrêté non loin de là ; un prêtre qui passait, vint au-devant du Marseillais.

— Tout est fini, dit-il ; et, sans remarquer la présence d'Elisabeth, sans faire attention aux

signes de silence que lui imposait le Marseillais, il porta la main à ses yeux, et continua :

— Quelle mort! bon Dieu!

— Qui, mort? s'écria Elisabeth agitée d'un funeste pressentiment, et saisissant demi-morte le bras de ce prêtre qu'elle n'avait jamais vu, et qui peut-être allait lui raconter la mort d'un homme qu'elle n'avait peut-être aussi jamais vu, elle répéta : — Qui, mort?

— Un saint et digne homme, mademoiselle, répondit le prêtre, regardant avec étonnement ce visage si blanc et si pâle de jeune fille, puis, se retournant vers le Marseillais, il ajouta :

— Sa confession était celle d'un ange ; loin de se plaindre de sa condamnation, il plaignait au contraire ceux qu'il laissait derrière lui. Vous me voyez tout édifié de sa mort; quelle foi! mon Dieu!... il fallait le voir comme moi, debout sur l'échafaud, dominant la multitude de sa taille noble et imposante, élevant vers le ciel ses

yeux si remplis d'expression ; puis, avant de livrer sa tête à l'exécuteur, cette tête de patriarche, si chauve et si blanche, il fallait lui entendre dire : — *Je meurs comme j'ai vécu, fidèle à Dieu et à mon roi !...* Il m'a laissé un papier et une boucle de ses cheveux pour remettre comme gage de tendresse à sa fille. Pourriez-vous me dire où est sa fille, monsieur ?

En achevant ces mots, l'ecclésiastique présenta au conducteur d'Elisabeth un billet ouvert et une boucle de cheveux blancs. Avant que le Marseillais ait pu prendre ces objets, Elisabeth s'en était saisie, le cri de son cœur lui avait tout révélé. Ce fut la voix pleine d'angoisses et de larmes qu'elle lut :

« Ma femme, mes enfants... ne me pleurez
» pas ; mais souvenez-vous surtout de ne jamais
» offenser Dieu ! »

Et la pauvre fille tomba évanouie entre les bras du prêtre, en criant : — Mon père !

LA

SORCIÈRE DES TROIS ISLETS

OU

JOSÉPHINE TASCHER DE LA PAGERIE.

5







Mme Collin delt — Lith. par Melle Lse Marigny

Joséphine.





I

LES TROIS AMIES.

Le soleil descendait à l'horizon, il disparaissait peu à peu derrière les hautes montagnes de Saint-Pierre à la Martinique, faisant ressortir leur forme brusque et gigantesque, qui se dressait en pyramides dans l'espace, les unes couvertes d'un riche manteau de fleurs; les autres couronnées de forêts d'orangers, d'ananas, de

grenadiers et de lauriers-roses. Les vapeurs du soir soulevaient dans la plaine la balsamique odeur de la magne et du bananier; une brise légère avait remplacé l'étouffante chaleur d'une journée du mois d'août. On était à l'année 1773, et les nègres, au son monotone et retentissant du tamtam, oubliaient, dans une danse animée et rapide, et leur esclavage et les fatigues d'un travail opiniâtre.

Toutefois, et bien que se livrant, avec cette indifférence ordinaire aux habitants de ces climats, à leur passe-temps favori, les nègres et les négresses tournaient parfois la tête, vers le chemin qui conduisait à l'habitation.— Belle et bonne créole, pas encore paraître, disaient-ils dans leur langage simple et naïf.

— Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé, disait un autre.

— Ou qu'elle n'ait pas rencontré sur sa route

la sorcière des trois Islets, ajoutait un troisième.

— L'élève de Belzébuth!

— La pythonisse irlandaise!

— La fameuse magicienne! répétait-on à l'envi et avec les signes de la plus grande frayeur; — que le bon Dieu protége jeune maîtresse à nous! répliquait-on en chœur.

Et néanmoins les danses continuaient toujours.

Bientôt sur le versant du coteau le plus voisin, deux jeunes filles, de dix à onze ans, parurent; elles étaient escortées de quelques négresses portant des parasols et des hamacs en cordes d'écorces d'arbres; — en cas de fatigue, ces hamacs s'attachent à deux arbres séparés, et les indolentes créoles s'étendent sur cette couche flexible auquel un esclave incline un doux balancement. — Une de ces jeunes filles,

après avoir parcouru des yeux le cercle des noirs danseurs, s'adressa à l'un d'eux.

— Savez-vous où est mademoiselle Joséphine de la Pagerie ?

— Elle n'est pas encore sortie de la grande case, lui répondit-on.

Et les deux jeunes filles, donnant ordre à leur cortége de rester avec les nègres de l'habitation Tascher de la Pagerie et de prendre part à la danse, se mirent à courir vers la maison.

— Voici *Manette*, dit la plus jeune à sa compagne, elle nous dira où peut être enfin sa sœur Joséphine.

— A coup sûr elle ne sera pas à la maison, lui répondit celle-ci, elle est plutôt aux trois Islets, ou à Saint-Pierre, ou sur les bords de la mer, ou sur la mer, plutôt que dans l'intérieur de la grande case, comme dit Mimi.

En apercevant deux étrangères, celle qu'on avait nommée Manette, fit quelques pas au-

devant d'elles, c'était Maria Tascher de la Pagerie, sœur aînée de Joséphine ; une pâleur maladive couvrait ses traits ; sa taille si flexible qu'elle se pliait en deux, se balançait en marchant comme le roseau que le souffle du vent agite ; Maria, âgée alors de quatorze ans, était fort jolie, bien qu'une marque qu'elle portait à l'une de ses joues la défigurât un peu.

— Soyez les bien-venues, mademoiselle du B...., et vous aussi mademoiselle S...., leur dit-elle d'une voix faible et languissante, vous cherchez Joséphine, n'est-ce pas ; vous la trouverez dans sa chambre... Excusez-moi de ne pas vous accompagner, la fatigue m'accable.

Disant ces mots, Maria se laissa tomber sur un banc de mousse placé contre la porte de la maison.

— Mon Dieu ! que vous êtes pâle, mademoiselle Manette, lui dit mademoiselle S..., avan-

çant obligeamment son bras pour la soutenir. Seriez-vous malade ?

— Pas précisément, répondit Manette, je sens seulement que je me meurs, mais je ne souffre pas autrement.

— Voulez-vous permettre que je reste auprès de vous, pendant que Coraly ira chercher Joséphine, lui demanda mademoiselle S....

Maria ne répondit d'abord que par une simple inclination de la tête; mais voyant Coraly entrer dans la maison, elle la rappela.

— Si vous rencontrez maman, ne lui dites pas que je souffre, je vous en prie; pauvre mère! cela l'inquiéterait.

Coraly avait dit oui, et était déjà loin que Manette n'avait pas achevé sa phrase.

Toujours courant, Coraly atteignit bien vite la chambre de Joséphine; mais le silence qui régnait à l'entour lui fit d'abord présumer que celle qu'elle cherchait ne pouvait s'y trouver,

car bruyante et animée qu'était toujours Joséphine, aussi loin que la portée de sa voix pouvait aller, on était sûr d'en entendre les éclats sonores et purs ; aussi quel fut l'étonnement de Coraly à la vue du spectacle qui s'offrit à elle, en entrant dans sa chambre !

Un berceau occupait un angle de cette chambre ; assise sur un grand fauteuil, à côté de ce berceau, une jolie enfant de dix à onze ans le balançait doucement d'une main ; l'autre main se porta à sa bouche avec un doigt levé en apercevant Coraly.

— Chut ! lui dit-elle, et elle lui montra un enfant dormant dans le berceau.

— Toi, berceuse ! — s'écria Coraly en riant... Mais, — ajouta-t-elle en s'approchant davantage, et en examinant avec attention la figure ronde et rouge de l'enfant, encadrée dans un bonnet de dentelle, en voyant ses yeux d'émail grands, ouverts et fixes ; — mais, Dieu me

pardonne, c'est ta poupée que tu endors ainsi?

— Que veux-tu, Coraly, dit Joséphine tristement, je suis en pénitence, et comme je ne puis ni courir ni sauter, ma foi, je joue à la poupée.

—En pénitence! et qu'as-tu fait, ma pauvre amie? dit Coraly en l'embrassant tendrement.

—Oh! pour cela, je l'ai bien mérité, répondit Joséphine avec une grande naïveté; mes maîtres ne peuvent pas venir à bout de moi; je ne veux rien apprendre : il n'y a pas de petite fille de mon âge plus ignorante que je ne le suis. Puis on me trouve volontaire, entêtée, moqueuse. Oh! j'ai bien des défauts, Coraly! et dire que je n'ai pas le courage de m'en corriger!...

—Eh! qui n'en a pas des défauts? est-ce que tu crois donc que je n'en ai pas, moi, Joséphine... Voyons, ne pleure donc pas comme ça, tu me fais de la peine.

— Non, ma chère Coraly, je ne veux pas me consoler... Si tu savais tout ce que maman m'a dit ; — elle, si bonne et si indulgente ordinairement. — J'ai été trop tendre pour vous, mademoiselle ; je ne vous ai contrariée en rien, je fais votre volonté, au lieu de ployer la vôtre à la mienne ; puisque je suis trop faible pour me faire obéir, et vous pas assez raisonnable pour obéir, sans qu'on vous y force, il faut nous punir toutes deux, nous séparer. Votre père et moi, avons décidé qu'on vous enverrait en France, chez votre tante Renaudin ; là, votre esprit acquerra tout le développement qu'il n'a pu recevoir dans ces climats. Au couvent, l'exemple de vos compagnes excitera votre émulation et piquera votre amour-propre ; tandis qu'ici, l'indolence des créoles entretient votre répugnance pour l'étude..... Et elle m'a quittée, ma chère Coraly... elle s'en est allée, sans vouloir m'écouter... Oh ! j'en mourrai... c'est sûr !

— Mon Dieu ! Joséphine, dit Coraly d'un air de mystère, c'est bien dommage que tu sois en pénitence, car Zénobie, qui est restée auprès de Manette, est venue avec moi pour te proposer une chose.

— Oh ! ma pénitence est finie : je n'en avais que pour une heure ; l'heure est écoulée depuis longtemps, — dit Joséphine en essuyant ses larmes, ainsi parle.

— Tu sais bien, *Euphémie David?*

— Qui, la vieille sorcière ?

— Oui, la sybille des Trois Islets ; elle a appartenu à Mme Renaudin, ta tante, qui lui a donné sa liberté ; en considération de quoi elle nous dira bien la bonne aventure.

— Quelle idée ! dit Joséphine ; mais je n'oserais jamais aller chez cette femme-là, moi.

— Nous serons trois, de quoi aurais-tu peur?

— Je ne sais pas, mais de tout, je crois.

— Oh ! Joséphine, c'est si amusant de se

faire dire la bonne aventure!... et puis, c'est toujours vrai ce qu'on vous dit.

— Ou ça ne l'est pas.

— Tiens, Joséphine, une preuve : Tu sais bien, le nègre Marco? eh bien, elle lui a prédit qu'il se marierait et qu'il aurait une femme blanche, et quinze enfants noirs.

— Et il est mort la semaine dernière, sans femme et sans enfants, dit Joséphine en riant.

— Mais s'il n'était pas mort, la prédiction d'Euphémie se serait accomplie. Ne sois donc pas incrédule comme ça, Joséphine.

— Oh! si je croyais qu'Euphémie eût le don de divination, je sais bien ce que je lui demanderais, dit Joséphine toute rêveuse.

— Quoi donc, ma chère amie?

— Si ma sœur guérira, Coraly. Mon Dieu, que j'ai du chagrin de la voir dépérir ainsi! Et maman qui l'aime tant; qui l'aime plus qu'elle ne m'aime, Coraly; et c'est naturel, Manette

est si bonne, si sage; elle est bien plus raisonnable que moi, sais-tu?

— Elle est aussi plus âgée.

— Oh! deux ans, qu'est-ce que c'est que deux ans!... Dans deux ans, si je ne m'y mets pas tout de bon, comme on dit, je ne serai pas plus avancée qu'aujourd'hui, je le sens.

— Euphémie te dira ça mieux que personne, Joséphine.

— Mais, pas mieux que moi, Coraly, puisque ça ne dépend que de ma volonté.

— Eh! bien, ne la consulte pas sur ta sagesse, Joséphine; heureusement qu'il y a d'autres choses plus intéressantes à savoir... si on aura une robe neuve à Pâques, si on vivra longtemps... si... Mais décide-toi, Joséphine, viens donc; veux-tu que j'aille demander la permission à ta mère?

— Va, mais ne lui parle pas d'Euphémie, elle dirait que ce sont des bêtises.

Coraly sortit et revint l'instant d'après.

— Ta mère consent à ce que nous allions promener toutes trois; Munk nous accompagnera avec Mimi et Popote. Allons, mets ton chapeau et suis-moi. Que de choses je vais demander à la sorcière !

— Moi, je ne lui en demanderai qu'une, dit Joséphine en nouant un chapeau de paille sur ses beaux cheveux noirs; — et elle ne concernera que ma pauvre Manette, si patiente et si souffrante !

Puis les deux jeunes filles, se prenant par le bras, s'élancèrent hors de la chambre en appelant Zénobie.

II

L'ANTRE DE LA SORCIÈRE.

Le soleil était couché depuis peu de temps, lorsque trois jeunes filles, dont la plus âgée paraissait avoir douze ans, s'avançaient se tenant par la main, dans une avenue bordée des deux côtés d'*amarillis gigantea*.

— Quelle jolie fleur ! dit l'une d'elles en s'arrêtant.

— Une fleur sans feuilles à l'arbuste, observa sa compagne; c'est singulier.

— C'est que nous ne sommes qu'au mois d'août, Zénobie, répondit Joséphine la plus grande de ces jeunes filles; la fleur paraît d'abord, les feuilles ne naissent qu'ensuite; tu les verras dans quelques jours; leur largeur est de dix-huit pouces, elles sont très-allongées et blanches vers l'extrémité de leur tige. Mais, examine le nombre prodigieux de ces fleurs, la variété harmonieuse de leur couleur. C'est la fleur que j'aime le mieux; je fais le vœu d'en avoir plusieurs gerbes devant l'endroit le plus apparent de mon habitation.

— Joséphine, n'est-ce pas au bout de cette avenue, la demeure de la sorcière? demanda Coraly.

— Du moins je le crois, répondit Joséphine. Pourvu que nous ne nous repentions pas d'être venues la consulter.

— Je ne sais, dit Zénobie, mais à mesure que j'approche, je sens s'affaiblir ma résolution de tenter le sort.

— Allons donc! du courage, dit Coraly.

Et bien que la jeune enfant voulût en donner à ses compagnes, il était facile de s'apercevoir qu'elle aussi ne paraissait pas fort rassurée; à mesure qu'elle avançait, les brillantes couleurs de son visage s'effaçaient graduellement.

— Qui sait ce qu'elle va nous dire! dit Joséphine ralentissant son pas. J'ai un battement de cœur affreux.

— Tu n'y es donc jamais allée, lui demandèrent ses deux compagnes.

— Jamais; j'aime bien mieux consulter mes petits cailloux que la sorcière.

— Tes petits cailloux! répétèrent Coraly et Zénobie avec étonnement.

— Oui, mesdemoiselles, dit Joséphine gravement, et je vous assure que cet oracle m'a

rarement trompée. Voilà comment l'on fait : d'abord on prend de petits cailloux...

— C'est assez rationnel, interrompirent les petites espiègles en riant.

— Puis ; — mais il ne faut pas rire, mesdemoiselles, — on se dit — par exemple : — aurai-je une belle robe à Pâques?.. ou le premier navire qui viendra de France m'apportera-t-il une belle poupée?.. ou bien encore, si vous avez un parent ou une amie malade, on peut se demander : guérira-t-il?.. Alors, on choisit un but, comme qui dirait un cocotier ou un bananier ; on se place loin de son but et on lance un caillou ; si le caillou touche, la chose réussit ; s'il ne touche pas, la chose ne réussit pas..... Il est vrai qu'alors on peut recommencer jusqu'à trois fois ; mais jamais quatre.....

— Si tu ne marches pas plus vite, Joséphine, la nuit nous surprendra que nous ne serons pas

encore arrivées chez la sorcière, observa Coraly.

— Ne vois-tu pas son palais? demanda Zénobie.

— Je ne vois qu'une cabane toute petite et toute simple, répondit Joséphine.

— Une cabane! certes ce n'est pas là la demeure de la sorcière, répliqua Zénobie.

— Sans nul doute! dit Coraly en haussant les épaules; elle doit pour le moins avoir un palais.

— Et donner ses audiences, ajouta Joséphine, dans une salle élevée, élevée comme la plus haute montagne de Saint-Pierre.

— Assise sous un dais éclatant d'or et de rubis, répliqua Coraly.

— Oh! je me la figure, mesdemoiselles, dit Joséphine, son ton doit être grave et sévère.

— Les ouragans doivent précéder son char, dit Coraly.

— D'énormes serpents doivent l'entourer, et

faire retentir l'air de leur effroyable sifflement, ajouta Joséphine.

— Un croissant de feu doit orner sa tête, dit encore Coraly.

— Finissez donc vos commentaires, mesdemoiselles, dit Zénobie, toute pâle; vous me faites une peur affreuse.

— Je le crois bien, nous nous en faisons autant à nous-mêmes, dit Coraly; vois Joséphine comme elle tremble.

— Oh! tu n'es pas plus rassurée que moi, dit Joséphine; et s'arrêtant soudain, elle ajouta : Mesdemoiselles, croyez-moi, n'allons pas plus loin.

— Fi donc! dit Coraly, avoir peur depuis une heure pour rien; non, du caractère et du courage: nous sommes sorties pour consulter la sorcière, reculer serait une honte pour nous, et puis, quand même, nous ne devons pas être bien loin de son palais; — Bonne femme, ajouta-t-elle en

s'adressant à une vieille négresse, accroupie sur une natte devant la porte d'une cabane couverte en chaume, et autour de laquelle les citronniers en fleurs et les lucioles odorantes répandaient leurs plus doux parfums, — pourriez-vous nous indiquer la demeure de la sorcière.

— Je ne connais pas de sorcière dans ces parages, répondit lentement la vieille négresse, en attachant son œil fauve et un peu louche sur les trois jolies jeunes filles arrêtées devant elle.

— Euphémie David, qui a appartenu à ma tante Renaudin, dit Joséphine avec douceur.

— C'est moi, dit la vieille.

Les trois jeunes filles se regardèrent étonnées; puis elles reportèrent aussitôt leurs regards sur cette femme ; voyez ce que peut la force de l'imagination; cette négresse leur parut plus vieille et plus cassée qu'au premier abord. Il leur semblait lire quelque chose de prophétique sur ce front

ridé couvert de laine grisonnante; la natte même sur laquelle la sorcière était assise, ne leur parut avoir ni la forme ni la couleur des autres nattes. Inquiètes, troublées, ces pauvres enfants baissaient les yeux, n'osant, les peureuses, les fixer plus longtemps sur cette femme, qu'elles pensaient devoir changer d'aspect de moment en moment, n'osant même les tourner vers les arbustes élégants et embaumés, à travers les fleurs desquels elles appréhendaient de voir errer des serpents à sonnettes, des panthères, des tigres et autres bêtes féroces; ce : *c'est moi!* qu'avait répondu la vieille, leur semblait n'avoir pas été prononcé par une voix naturelle, et bourdonnait à leurs oreilles d'une façon étrange et particulière. — Elles auraient voulu fuir, et une force surnaturelle les clouait à leur place; une terreur panique glaçait leurs sens : on aurait entendu le battement précipité de leur cœur.

III

PROPHÉTIE.

— Que craignez-vous, belles créoles? leur dit la vieille négresse, d'un ton triste et doux. Ne regrettez point de m'avoir honorée de votre présence ; regardez-moi : aucune vapeur dangereuse ne s'exhale de ma bouche; vous ne verrez ni flamme ni fumée environner cette enceinte, ni volcan vomir tout à coup autour de

moi des matières sulfureuses; je suis une pauvre et vieille femme, née en Irlande; ma mère, esclave comme moi, m'apprit le secret des lignes que la nature a formées dans nos mains; confiez-moi, sans crainte, vos petites mains, charmantes créoles; donnez-moi la gauche.

Et prenant elle-même la main qui se trouvait le plus à sa portée, et qui était celle de Mlle du B...., elle dit :

— Vous vous nommez Coraly; malgré votre extrême jeunesse, vous aidez votre mère dans les soins qu'exige le gouvernement de plusieurs habitations..... vous épouserez un homme de cette colonie; vous aurez une nombreuse famille, et vous passerez toute votre vie dans les lieux qui vous ont vue naître. Seulement, votre fortune ne se soutiendra pas.

(Comme j'en sais davantage qu'Euphémie, et cela par la seule raison que je ne parle que du passé, et jamais de l'avenir, je vous dirai, mes

jeunes amies, que Mlle du B..... épousa un homme de la Guadeloupe, M. de Saint-A***, n'eut qu'une fille, et vint habiter la France, où sa fortune s'est toujours maintenue bonne et heureuse..... Mais passons à la seconde prédiction).

Mlle S...., rassurée par les paroles adressées à Mlle du B....., s'avança à son tour.

— A moi, bonne Euphémie, lui dit-elle en lui tendant une petite main blanche et effilée.

— Vous, lui dit-elle, vous aurez et vous n'aurez pas : une grande catastrophe vous menace; mais passez les mers, et l'orage s'apaisera.....

— A vous maintenant, Joséphine Tascher de la Pagerie, ajouta la vieille en s'adressant à la troisième jeune fille.

— Ne pourriez-vous me dire une prophétie plus claire, dit Mlle S.... en souriant.

— Non, répondit Euphémie, les lignes de votre main se croisent tellement, que rien ne

s'y devine ; beaucoup d'événements vous attendent ; mais votre piété vous donnera la force de les surmonter... Vous vivrez jusqu'à cent ans !

(Je vais faire pour Mlle S.... comme pour sa compagne; son histoire est des plus intéressantes; elle quitta la Martinique l'année 1776, pour se rendre en France ; dans la traversée, le vaisseau fut assailli par des corsaires algériens ; au moment où ces corsaires tournaient leur proue vers les états barbaresques, le navire fut attaqué par des écumeurs tunisiens et pillé. Mlle S.... devint donc la proie de ces nouveaux vainqueurs. Elle fut conduite à Constantinople dans le sérail du Grand-Seigneur, où elle devint une de ses femmes, — vous savez, mesdemoiselles, que le sultan a plusieurs femmes. — Devenue Sultane, elle donna le jour à un fils, le sultan Mahmoud, qui règne aujourd'hui glorieusement en Turquie ; cette intéressante Américaine, bien loin de vivre aussi longtemps que

le lui avait prédit Euphémie, est morte en 1811, âgée de cinquante et un ans.)

— Maintenant à vous, Joséphine Tascher de la Pagerie, répéta la vieille négresse, en prenant la main gauche de la jeune créole et y plongeant avidement les yeux; mais, comme si elle y eût remarqué quelque chose d'extraordinaire, elle resta muette et sombre.

— Serai-je heureuse? demanda Joséphine avec impatience. Parlez vite, ma bonne femme, la nuit s'avance, et il ne faut pas qu'à l'habitation on remarque notre absence... Mais parlez donc, et surtout dites la vérité; je ne veux pas qu'on me la déguise.

— La vérité, répéta Euphémie, les yeux fixés sur une petite éminence qui se faisait remarquer au-dessous du pouce de la main gauche de Joséphine, je la dirai; mais ma franchise vous causera une grande surprise, belle créole..... Puis, d'un ton de voix creux et grêle, elle arti-

cula ces mots : — Vous êtes née le 24 juin 1763, le jour même où le traité qui rendait la Martinique à la France fut signé, heureux augure d'une brillante fortune ; un signe qui n'arrive que rarement et seulement pour les enfants prédestinés, a étonné tous ceux qui ont assisté à votre naissance : une petite coiffe entourait votre tête ; cette couronne transparente n'est que le prélude d'une couronne plus réelle..... Vous traverserez les mers....., et sur un autre hémisphère, vous épouserez un homme d'épée..... vous serez reine !

— Reine ! répéta Joséphine en éclatant de rire ; et de quel royaume, s'il vous plaît, bonne sybille ?

— J'en ai assez dit, répondit tristement la sorcière, en laissant aller la main de Joséphine : ne m'interrogez plus, enfant !

— Et moi, je veux savoir le reste, répliqua Joséphine, et je commence déjà mon rôle de

reine, en vous ordonnant, sujette, de répondre !

— J'obéis, lui dit la négresse sourdement. Après avoir monté au faîte des grandeurs..... vous en descendrez..... vous mourrez malheureuse !

— La fin n'est pas aussi gaie que le commencement, dit Joséphine, un peu émue malgré elle. — Néanmoins, bonne vieille, voici de quoi payer ta prédiction. — Elle jeta quelques pièces d'argent dans le tablier de la négresse. — Mais dis-moi encore quelque chose ; Manette est malade, Manette guérira-t-elle ?

— Elle sera bientôt délivrée de tous ses maux ! répondit la vieille, en comptant son argent et le nouant dans le coin d'un vieux mouchoir de poche.

— Merci, répondit Joséphine, interprétant favorablement cette réponse, — merci, — et, prenant ses deux compagnes par la main, toutes

les trois, avec cette versatilité d'humeur que la nature accorde à l'enfance, se mirent à courir vers l'endroit où elles avaient laissé leurs négresses.

C'était sur le bord de la mer.

— Est-ce que tu crois à tout ça? se demandaient-elles.

— Quelle drôle de supposition, que tu sois reine! dirent Coraly et Zénobie à Joséphine.

— C'est une chose que je vais vous dire à l'instant, répondit Joséphine, ramassant une poignée de petits coquillages; — tiens, à cette pirogue, ajouta-t-elle en le lançant de toute sa force.

Le coquillage tomba dans la mer à vingt pas de la pirogue.

—Ma couronne ne tient pas, mesdemoiselles, répliqua-t-elle en riant; puis, redevenue sérieuse tout à coup et se disposant à lancer un

second coquillage, elle dit : — Voyons si ma sœur est mieux. — A la pirogue.

Le coquillage décrivit un cercle dans l'air, alla frapper les bords du bateau, et s'enfonça dans l'eau à peu de distance.

— Ma sœur est plus mal ! ma sœur est plus mal ! cria l'intéressante créole, dont le visage expressif donnait tous les signes de la plus affreuse conviction. — Oh ! courons, courons; qui sait si je la reverrai ?

Et la jeune enfant ne ralentit sa course qu'à la vue de l'habitation ; le plus grand désordre régnait de tous les côtés ; les esclaves allaient et venaient en tumulte ; Joséphine s'arrêta saisie, et n'osait ni interroger ceux qu'elle rencontrait, ni aller plus loin. Bientôt M. Tascher de la Pagerie parut ; sa figure noble et belle était baignée de larmes.

— Maria ? lui dit vivement Joséphine.

— Ah ! je n'ai plus que toi d'enfant ! s'écria

M. de la Pagerie, serrant avec désespoir sa fille sur son sein.

— Ma sœur est morte! cria Joséphine, et ses yeux se fermant, elle tomba sans connaissance dans les bras de son père.

IV

L'EMBARQUEMENT.

Deux années après, deux femmes étaient assises sur le bord de la mer; plusieurs noirs et négresses se voyaient accroupis à une distance respectueuse. La première de ces femmes était jeune encore; la seconde échappait à peine l'enfance : toutefois, sa taille, richement formée, lui donnait au premier abord l'appa-

rence d'une grande et forte jeune fille, ce que, ses traits fins et gracieux, sa petite main mignonne et ses pieds d'enfant venaient démentir, et attester son extrême jeunesse; des cheveux noirs et bouclés tombaient en profusion sur ses épaules; une robe de mousseline blanche, serrée à la taille par un ruban noir, n'entravait ni ses mouvements, ni sa course. Une grande poupée, parfaitement habillée à la française, reposait comme un enfant sur ses genoux.

Après avoir regardé pendant quelque temps sa poupée, non comme on regarde un jouet, mais comme on considère une personne chérie, la jeune enfant murmura à voix basse :

— Comme tu ressembles à Manette, ma belle poupée! voilà son front; voilà sa bouche; voilà ses yeux.....; mais non, car sa bouche me souriait, ses yeux me caressaient du regard... non... non... Va-t'en, trompeuse image!

Et, avec un geste de dépit et d'amertume, la



mutine enfant jeta loin d'elle son jouet... Puis, comme si elle eût craint d'être grondée, ses yeux se reportèrent sur sa mère.

Chose incroyable, la mère ne faisait aucune attention à son enfant, ses yeux était fixés sur les vagues de la mer qui venaient, en murmurant, mourir à ses pieds, et de grosses larmes bordaient ses paupières.

— Maman, qu'avez-vous?... Bonne maman, vous ai-je fâchée sans le vouloir? dit la jeune fille, se penchant sur l'épaule de sa mère, et lui prenant les mains pour les baiser.

— Non, ma Joséphine, répondait Mme de la Pagerie, s'efforçant de retenir ses larmes; — non, mais cette vaste mer fait naître en moi d'affreuses idées de séparation.

— Penseriez-vous toujours à m'envoyer en France? cria presque Joséphine.

Et comme sa mère se mit à pleurer sans lui

répondre la jeune fille reprit avec toute la chaleur de son âme ardente.

— Que vous ai-je fait?..... Pourquoi m'exiler?..... Maria n'est plus, et je suis votre seule enfant!..... Qu'importe des projets de fortune? Qu'est-ce que la fortune sans le bonheur? et le bonheur est-il loin de sa patrie, loin de ses parents chéris?..... Oh! ma mère, parlez à votre Joséphine : depuis quelque temps, vous êtes rêveuse; mon père, lui qui m'aime tant, ne peut me serrer dans ses bras, sans que je ne sente des larmes tomber de ses yeux sur mes cheveux; vous roulez tous les deux un projet dans votre tête; ce projet me concerne, je le vois..... Ah! ma tante Renaudin me réclame près d'elle, je le devine..... Parlez, maman, parlez, votre silence me fait mourir.

— Chère enfant! dit Mme de la Pagerie, avec l'expression de la tendresse et de la douleur la plus vive, — nous sommes bien malheureuses

l'une et l'autre, car tu vas entreprendre une longue et pénible navigation.

— Ah! mon cœur l'avait pressenti! cria Joséphine en fondant en larmes: — on nous sépare.

— Pour ton bonheur, répondit Mme de la Pagerie.

— Pour mon malheur, répliqua Joséphine.

— Ton père a disposé de ta main, ma fille; c'est un mariage superbe et honorable; ta tante l'a conclu... Elle te réclame... Joséphine, en cédant à la volonté de ton père, tu nous donneras la plus grande preuve de ta tendresse, et le ciel te bénira. C'est lui, mon enfant, n'en doute pas, qui ordonne dans sa sagesse que tu fasses un établissement en Europe... Joséphine... nous ne serons séparés que momentanément: nous nous reverrons un jour..... Oh! cache-moi ta douleur, pauvre enfant, si tu veux me donner la force de supporter la mienne.

Depuis cet entretien jusqu'au moment qui précéda le départ de Joséphine, ce ne fut plus que des larmes et des sanglots dans cette maison, asile, jadis, de la joie et de la paix.

Enfin le navire est prêt, il faut partir. M. Tascher de la Pagerie confia sa fille aux soins d'une fidèle amie, Mme de B..... Les effets sont embarqués; Mme de B..... elle-même est montée sur le bâtiment, et, pour la troisième fois, le capitaine a envoyé son second à terre inviter Mlle de la Pagerie à se rendre à bord.

— Du courage, lui disait sa mère, qui en manquait elle-même, — du courage, et sois bien persuadée, trop chère et trop malheureuse enfant, que mes regrets et ma tendresse te suivront en France..... Avec toi s'éclipse tout mon bonheur.

Pâle et troublé, M. de la Pagerie ne cessait de presser, en sanglotant, sa fille sur son sein;

enfin, donnant lui-même le signal d'un départ que dans sa sagesse et dans son amour il avait résolu, il remit sa fille aux bras de ses négresses.

Celles-ci l'emportèrent presque évanouie.

Mais avant de monter sur le vaisseau, Joséphine parut avoir retrouvé toute son énergie, s'arrachant des bras de ses femmes, elle se jeta à terre :

—Terre! terre, qui m'as vue naître, crie-t-elle avec désespoir, tu seras toujours ma terre préférée!... Oh! je puis trouver un ciel plus pur, des lieux plus beaux; mais jamais, non jamais, aucuns ne me seront aussi chers.

Et baisant à plusieurs reprises cette terre fortunée, elle l'arrosa de ses larmes.

— Emmenez-moi vite, dit-elle en se relevant.

On la hissa à bord, le vaisseau leva l'ancre, et la jeune créole quitta sa patrie, pour aller

accomplir, sur un autre hémisphère, une partie de la prédiction d'Euphémie.

Joséphine épousa d'abord M. de Beauharnais, duquel elle eut deux enfants, le prince Eugène, prince si loyal et d'un si beau caractère, et la belle et bonne Hortense, qui fut reine de Hollande, et qui n'est plus aujourd'hui que duchesse Saint-Leu. Mais nous anticipons sur les événemens, revenons.

Eugène et Hortense n'étaient que des enfants quand la révolution de 93 éclata; M. et Mme de Beauharnais furent emprisonnés.

Tous les jours, Joséphine, bonne qu'elle a toujours été, faisait la lecture aux prisonniers, et tous les jours la fatale liste de ceux qui étaient exécutés donnait à Joséphine l'occasion de déployer toute la richesse de son âme, en consolant la veuve ou la mère affligée... Un jour... que le journal à la main ses yeux parcouraient la fatale liste, et se portaient ensuite avec an-

goisse sur les parents de la victime désignée, un nom frappe sa vue, un cri douloureux lui échappe, le journal glisse de ses mains, elle s'évanouit..... Elle venait de lire le nom de son mari, condamné à mort et exécuté.

Quelques années après, Joséphine devint l'épouse de Bonaparte, et monta avec lui sur le premier trône du monde.

Mais, bien que descendue de ce trône peu de temps avant la chute de l'empereur, elle ne mourut pas malheureuse !... non !... car ses enfants entouraient son lit et lui fermaient les yeux ; car elle fut pleurée de tout le monde, comme elle en fut adorée ; car, en mourant, elle put dire, comme se disait jadis la charmante enfant, comme se dit plus tard la bonne mère, et plus tard encore l'impératrice couronnée : — Jamais je n'ai fait verser une larme, et j'ai essuyé toutes celles que j'ai pu.

Joséphine, impératrice et reine couronnée,

mourut en mai 1814; elle fut appelée *la Bienfaisante*, mesdemoiselles : et on oubliait tous ses titres auprès de celui-ci; c'était réellement de cette femme, bonne et estimable, que l'on pouvait dire : Son souvenir vit dans tous les cœurs.



MADEMOISELLE DE LAJOLAIS

OU

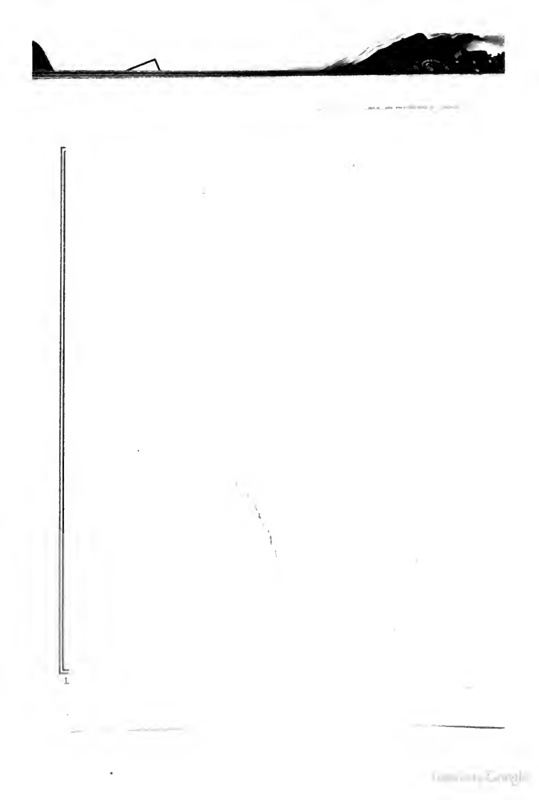
LA COURAGEUSE ENFANT.





Louis Lassalle del et lith. Lith. de Derebergue.

Mlle. de Lajolais.



I

Un dimanche du mois de juin de l'année 1804, de grand matin, une voiture hermétiquement fermée passait, au grand galop de quatre chevaux, sur la route de Strasbourg à Paris : des gendarmes à cheval l'escortaient, et prouvaient, par leur nombre suffisant et l'active surveillance qu'ils exerçaient, de quelle importance devait être la prise qu'ils avaient faite.

Chaque fois que la voiture, forcée par les inégalités du terrain, ralentissait son pas ou

qu'elle s'arrêtait pour changer de chevaux, on entendait des sanglots ou des prières ferventes s'échapper de son intérieur; mais, en vain un œil curieux aurait-il voulu pénétrer par la fente de la portière, les gendarmes repoussaient brusquement les gens qui s'approchaient de trop près; ou cette question si simple venait-elle à leur être adressée : — Qui conduisez-vous donc ainsi ? Ils répondaient durement : — Cela ne vous regarde pas, et passaient outre.

Arrivée devant les murs de Bicêtre, la voiture entra dans la cour de la prison : les portes massives, qui s'étaient séparées pour la laisser passer retombèrent lourdement sur leurs gonds, et un gendarme, ouvrant la portière du carosse, invita les prisonniers à descendre.

Deux femmes parurent alors.

Leur costume était riche, bien que souillé de poussière, on voyait qu'on les avait saisies à la hâte et sans leur laisser à peine le temps

de se vêtir; elles avaient la tête, le cou et les bras nus; un châle de cachemire de l'Inde, chose très-rare et très-chère alors, jeté à la hâte sur leurs épaules, les enveloppait toutes deux.

De ces deux têtes qui sortaient de ce châle rouge, l'une était couverte de beaux cheveux noirs, et cachait son visage dans son mouchoir; l'autre était une tête blonde de jeune fille, une tête d'enfant presque; elle paraissait avoir quatorze ans, au plus. Extrêmement pâle, et au moins aussi inquiète qu'affligée, cette jeune fille, tout en se serrant contre sa mère, examinait avec effroi ces hautes murailles qui s'élevaient autour d'elle, ce noir bâtiment avec ses fenêtres toutes grillées, et plus que cela encore, ces hommes à figures rébarbatives qui l'entouraient, et qui causaient tout bas, en jetant, sur elles deux, pauvres femmes effrayées, de sinistres regards.

Bientôt un de ces hommes, ayant un énorme

trousseau de clefs à sa ceinture, se détacha du groupe et s'approcha des prisonnières :

— Il faut nous suivre, madame, dit-il à celle qui cachait sa figure dans son mouchoir.

Les deux femmes firent un pas.

— Oh! pas vous, dit-il à la plus jeune, vous êtes libre.

— Je ne quitte pas ma mère, répondit celle-ci d'une voix douce, et serrant le châle qui les entourait toutes deux.

— Dam, faut pourtant bien que vous la quittiez, ma petite mère, je n'ai pas ordre de vous enfermer, vous.

— Oh! ne me séparez pas de ma fille! s'écria la jeune femme, en serrant convulsivement sa fille sur son sein et tournant vers le geôlier des traits amaigris par la souffrance.

— J'ai des ordres, madame, interrompit brusquement cet homme.

— Il est impossible que vous en ayez d'arra-

cher une fille à sa mère, répliqua la pauvre femme en fondant en larmes.

— Bast, bast! impossible, murmura le geôlier; c'est possible, puisque j'ai des ordres, je vous dis. Suivez-moi, madame; mais que mademoiselle se retire.

— On me tuera plutôt que de me séparer de ma mère, s'écria la jeune enfant, enveloppant de ses deux bras le cou de la prisonnière.

En ricanant niaisement, le geôlier posa sa main rude et noire sur ce bras blanc et potelé d'enfant :

— Savez-vous, la petite mère, lui dit-il, que nous faisons obéir de force, ici, les gens qui n'obéissent pas de bonne volonté.

—Mais si vous me l'arrachez, où voulez-vous qu'elle aille ? demanda la prisonnière, repoussant avec l'énergie du désespoir le geôlier qui s'interposait entre elles deux.

— Est-ce que ça me regarde, moi? dit le

geôlier ; est-ce que je m'en embarrasse? est-ce que vous m'avez demandé conseil pour assassiner l'empereur.

— Ma mère est innocente, monsieur, cria la jeune fille, rouge d'indignation.

— Votre mère est innocente, ça se peut, ça ne me regarde pas; c'est au tribunal à savoir ça. Quant à votre père, la preuve qu'il ne l'est pas, c'est qu'il y a huit jours, lui, et Georges Cadoudal, et les autres, ils ont tous reçu leurs sentences.

Les deux femmes restèrent pâles de saisissement; aucune d'elles n'eut la force d'ouvrir la bouche pour demander quelle était cette sentence; hélas! le ton du geôlier le leur disait assez clairement; le froid qui les saisit leur fit croire qu'elles allaient succomber à cette horrible nouvelle.

La voix du geôlier les arracha à l'abattement du désespoir :

— Allons, mesdames, disait-il, radoucissant, autant qu'il pouvait, la dureté de son organe, du courage, et obéissez de bonne grâce ; il faut bien que j'exécute mes ordres, moi : j'ai ordre de mettre au secret la femme du général Lajolais.

— Oh ! ma mère, murmura douloureusement la jeune fille, laissant tomber sa tête sur l'épaule de sa mère.

— Ma pauvre Maria ! dit Mme Lajolais, collant ses lèvres au front pâle de son enfant.

— Mais rien que la femme Lajolais, reprit le concierge à Maria ; vous voyez bien, la petite mère, qu'il faut vous retirer.

— Voyons, finissons-en donc, dit brusquement un gendarme, nous ne pouvons pas rester ici jusqu'à demain.

— Prenez votre prisonnière, père Chorion, et que nous nous en allions, répliqua un autre.

— Oh ! un moment, encore un moment ! crié-

rent les deux femmes étroitement serrées l'une contre l'autre.

— Pas un moment de plus, dirent plusieurs gendarmes, en s'avançant vers les deux infortunées.

La scène qui s'ensuivit était à faire verser des larmes.

Regardant avec effroi ces hommes qu'elle voyait approcher d'elle, Maria se cramponnait à sa mère, et criait :

— Oh ! pitié, pitié ! messieurs, ne m'ôtez pas mère ; où voulez-vous que j'aille, moi, pauvre enfant, toute seule, sans appui ; enfermez-moi avec elle dans son cachot ; qui le saura ? qui le verra ? Pour l'amour du ciel, messieurs les gendarmes, écoutez-moi.

— Va, ma fille, disait la pauvre mère, repoussant mollement ces bras chéris qui entouraient son cou. — Va, un cachot pour toi ! oh !

non, pauvre enfant, tu n'y pourrais respirer.

— Mais toi, toi, tu y seras; je veux y aller, disait Maria avec cette mutinerie qui sied à un enfant gâté, et qui souvent fait sourire les bons parents, toujours prêts à céder à leurs enfants; mais qui, dans cette occasion, et devant des gens endurcis aux larmes, ressemblait assez à de la folie. Je veux y aller, répétait-elle en sanglotant.

Les gendarmes étaient émus : toutefois, l'un d'eux, essuyant une larme que les accents si jeunes et si désolés de Maria lui arrachaient, s'écria :

— C'est de la bétise, allons, voyons, finissons-en, saisissant dans ces bras robustes cette jeune enfant, qui s'y débattait vainement, il réussit à la détacher de sa mère.

— Maman, maman, criait-elle, dans le plus affreux désespoir, maman..... Mais bientôt ses

veines se gonflèrent, sa voix s'affaiblit et elle demeura sans connaissance dans les bras des gendarmes, qui profitèrent de son évanouissement pour la transporter hors de la prison.

II

Quand Mlle Lajolais revint à elle, et qu'elle ouvrit les yeux, le premier objet qu'elle chercha fut sa mère; ne la voyant plus à ses côtés, elle se leva du banc de pierre où on l'avait posee, et s'élançant vers la porte de la prison, se cramponnant aux barres de fer qui la garnissait, elle fit retentir l'air de ses cris.

— Maman... maman! criait-elle; rendez-moi ma mère... Oh! mais c'est affreux de séparer un

enfant de sa mère!... Ma pauvre mère, où es-tu, maintenant?

— Mademoiselle, dit une voix douce, derrière elle, mademoiselle, ne criez pas si fort... ou on vous forcerait à aller plus loin.

—N'importe, dit Maria, que le désespoir faisait déraisonner, et dont les petites mains, se meurtrissaient à vouloir ébranler les barres de fer de la porte.

— Je veux ma mère, je la veux, ou je ferai tant de bruit, qu'on me renfermera moi aussi en prison.

— Oui, reprit la voix douce, mais pas avec votre mère.

Comme par enchantement, ce peu de paroles eut l'art de calmer le désespoir de Mlle Lajolais. Tournant la tête vers celle qui lui parlait, elle vit une jeune fille de son âge; un vêtement brun et grossier accusait des formes robustes; un bonnet de velours noir, garni d'une dentelle noire,

encadrait un rond et bon visage, sur lequel de grosses larmes coulaient.

— Est-ce que vous avez du chagrin, vous aussi? lui demanda Mlle Lajolais.

— Non, répondit la jeune fille; c'est de vous voir pleurer, que je pleure.

— Ah! c'est que je suis si à plaindre! dit Maria, quittant la porte et se rapprochant de la jeune fille. — Vous avez peut-être vu qu'on vient de m'arracher des bras de ma mère..... Mais ce que vous ne savez pas, ce qui est plus horrible que tout, ce qui me fait mourir d'y penser..., c'est que mon pére..., mon pauvre père est peut-être condamné à mort.

Et comme si ce souvenir eût ravivé toutes les douleurs de cette jeune enfant, elle se remit à pleurer et à pousser des cris qui fendaient l'âme.

Sa compagne ne lui répondit pas; elle semblait attérée par cette nouvelle, bien qu'enfant, elle sentait qu'il n'y avait aucune parole qui

pût calmer de pareilles douleurs, et elle n'en adressa pas; mais elle regarda Maria avec tant d'intérêt, sa figure ronde et fraîche exprimait si clairement la part qu'elle prenait à son chagrin, que Maria interrompit ses sanglots pour lui dire :

— As-tu ta mère, toi?

La jeune fille fit signe qu'oui.

— Et ton père aussi?

Le même signe se renouvela.

— Et tu n'en es pas séparée? tu peux les voir quand tu veux? tu peux embrasser ta mère, ton père? Oh! que tu es heureuse!

Puis, un moment après, elle ajouta, en essuyant ses larmes qui coulaient toujours avec abondance :

— Comment te nommes-tu?

— Julienne, pour vous servir, répondit la jeune fille.

— Que fait ton père?

— Il est concierge de la prison, dit Julienne.

— Concierge! s'écria vivement Maria; il voit maman, il lui parle, il pourra me donner de ses nouvelles..... lui dire toutes les larmes que j'ai versées..... Oh! non, il ne faut pas qu'il lui dise ça; pauvre mère! ça lui ferait trop de peine.

Julienne secoua tristement la tête.

—Personne ne peut voir madame votre mère, ni lui parler, mademoiselle; elle est au secret.

Dans ce moment, le son d'une cloche s'étant fait entendre, mademoiselle Lajolais tressaillit.

— C'est l'heure du déjeuner pour les prisonniers, dit Julienne, donnant ainsi l'explication de la cloche.

— Et de celui de ma mère aussi? demanda Maria le cœur serré.

— Oh! soyez tranquille, mademoiselle, on ne l'oubliera pas.

— Pauvre mère! dit Maria, pleurant avec

amertume, — elle qui est si délicate ! Où sont ses domestiques, sa table si bien servie, et sa petite Maria à ses côtés pour l'engager à manger?... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! peut-on autant souffrir !

— Mais vous, mademoiselle, si vous preniez quelque chose? demanda Julienne.

— Moi ! oh ! je n'ai pas faim, cria-t-elle d'un accent tellement rempli de vérité, que Julienne répondit :

— Je le crois, mademoiselle; tout de même, si vous mangiez seulement une cuillerée de soupe ?

— Manger ! répéta Maria en redoublant ses pleurs, — manger, quand ma mère est au cachot, quand peut-être je ne verrai jamais plus mon père ! oh ! non... non...

— Si vous ne mangez pas, vous mourrez, mademoiselle.

— Et tu crois que je vivrai, même en mangeant!...

La garde montante, qui venait pour relever la garde de la veille, interrompit les jeunes filles.

Quelques officiers sortirent du poste pour recevoir les nouveaux venus; on échangea le mot d'ordre; un nouveau factionnaire remplaça l'ancien; et cela fait, quelques jeunes officiers s'accostèrent.

— Quelles nouvelles? se dirent-ils.

— Une étonnante! L'empereur a fait grâce à Polignac, répondit celui à qui on s'était adressé.

— Bast! conte-nous ça, dit le premier.

— C'est un roman, mon cher, répondit le second officier; tu sais, toi, que j'étais hier de garde à Saint-Cloud; appuyé contre les jalousies du petit salon vert, je m'amusais à regarder la jeune et belle princesse Louis qui

arrosait les fleurs des jardinières de sa mère. lorsque l'empereur entra sans se faire annoncer.

— Que faites-vous là, Hortense? lui dit-il.

— Surprise à l'improviste, Mme Louis rougit; puis, montrant son arrosoir encore plein d'eau, elle répondit:

— Vous le voyez bien, sire.

— Et que fait-on chez Joséphine? demanda encore l'empereur.

— On y pleure, dit la princesse, essuyant elle-même une larme.

— On y pleure, répéta l'empereur; et, sans se donner le temps de demander pourquoi, il s'élança chez l'impératrice.

Intrigué au dernier point, comme tu peux le penser, je me glissai dans le château, et me mêlant à d'autres personnes, j'arrivai une seconde après Bonaparte à la porte de la chambre à coucher de l'impératrice. Une femme était aux pieds de l'empereur: c'était Mme de Polignac;

l'empereur la regardait attentivement : toutes les autres dames, et Joséphine elle-même, joignaient leurs mains en demandant grâce.

Affectant un air de froideur que sa voix démentait, Napoléon dit à Mme de Polignac :

— Je suis étonné, madame, de trouver monsieur votre mari mêlé dans une si odieuse affaire; a-t-il donc oublié totalement que nous avons été camarades à l'École-Militaire?

Je ne pus bien entendre ce que répondit la dame : d'abord, parce qu'elle pleurait à chaudes larmes, et que les sanglots lui couvraient la voix; mais je crois qu'elle voulait persuader à l'empereur que son mari n'avait jamais eu l'idée de participer à ce crime, et puis, bien que ses phrases n'avaient aucune suite, l'accent de la douleur prêtait une grande force à tout ce qu'elle disait.

Visiblement ému, l'empereur la prit par le bras pour la faire relever, et lui dit :

— Assez..... assez..... Comme, du reste, ce n'était qu'à ma vie que votre mari en voulait, je puis lui pardonner... Allez, madame, et dites-lui que c'est moi, son ancien camarade, qu'il a voulu assassiner, moi, qui lui fais grâce de la vie.

— C'est superbe, dirent tous les autres officiers, c'est très-beau de l'empereur.

— Allons boire à sa santé, messieurs, s'écria l'un d'eux.

— Adopté, répondit-on en chœur.

Et, se prenant par le bras, ils s'éloignèrent.

Maria n'avait pas perdu un mot de leur conversation ; ils n'étaient plus là qu'elle avait l'air de les écouter encore.

— Julienne, dit-elle en se tournant soudainement vers la fille du geôlier, qui la considérait toujours en silence, tout à l'heure tu m'as offert de la soupe...

— Et vous acceptez, s'écria la jeune fille en sautant de joie.

— Oui, et un morceau de pain aussi.

— Et de la viande, et tout mon dîner, ma chère demoiselle, dit Julienne en frappant à la porte de la prison, qui s'ouvrit pour elle.

Un moment après, elle revint tenant d'une main une écuelle de soupe fumante, et de l'autre un verre de vin.

Trop occupée d'un projet qui lui roulait dans la tête, Maria remercia à peine Julienne, elle prit le potage, le mangea, prit le verre, but le vin; et comme Julienne lui offrait encore un plat de viande et un morceau de pain, Maria prit seulement le pain, qu'elle enveloppa dans son mouchoir.

— Je ne sais comment reconnaître ce service, dit Maria cherchant à ses oreilles des pendants qu'elle portait ordinairement et qu'elle n'avait

eu ni la pensée ni le temps de prendre en quittant Strasbourg.

— Ce service, mademoiselle, dit Julienne en rougissant; donner à manger à ceux qui ont faim, est-ce donc leur rendre un service?

— Tu as raison, ou du moins tu devrais avoir raison, répondit Mlle de Lajolais, qui avait découvert un simple anneau d'or à son doigt et qui essayait de le glisser au doigt de Julienne. Au reste, ce n'est point ta soupe ni ton pain que je voudrais te payer, Julienne, ce sont tes larmes, tes soins, tes douces paroles. Oh! que ça fait du bien, quand on souffre, de rencontrer une âme qui vous plaigne... C'est mon premier chagrin, Julienne, vois-tu?... je ne savais pas ce que c'était il y a quelques jours, je croyais qu'on ne pleurait que quand on vous faisait du mal... et maintenant... maintenant je sais qu'une peine au cœur est ce qu'il y a de plus sensible au monde; aussi, je ne verrais plus pleurer per-

sonne sans faire comme toi, Julienne, sans essayer de les consoler... et on me bénira comme je te bénis, bonne petite... Mais, prends donc cette bague, prends-la pour l'amour de moi, je t'en prie...

A ce moment une voix, une grosse voix qui fit pâlir et chanceler Maria sur ses jambes, car c'était la voix du concierge, appela Julienne.

— J'y vais, mon père, répondit Julienne ; et, refusant toujours la bague, elle voulut se retirer.

— Tu me refuses, Julienne, dit Maria si tristement que Julienne revint sur ses pas.

— Ce n'est pas pour vous faire de la peine, mademoiselle, mais je n'ose, en vérité... je n'ose.

— J'ai bien pris ton pain, moi, ta soupe, ton vin...

— C'est bien différent, ça se mange, ça.

— Et ça, ça se garde comme un souvenir de la pauvre fille qui ne t'oubliera jamais.

— Oh ! si c'est ainsi... donnez, mademoiselle, c'est différent.

Puis, la voix du concierge s'étant fait entendre une seconde fois, Julienne s'enfuit en jetant avec un geste d'enfantillage charmant, un baiser d'adieu à Mlle Lajolais.

La porte de la prison se referma sur Julienne ; à ce bruit, le cœur de Maria se serra tout à fait ; jusque-là la présence de cette enfant, ses larmes, sa voix caressante, tout l'avait soutenue ; mais quand elle ne la vit plus, qu'elle se vit seule dans cette rue déserte, seule au monde, elle faillit encore une fois perdre connaissance.

Toutefois une idée que la conversation des officiers avait fait naître en elle, un projet qu'il fallait mettre à exécution, ranima son courage ; elle essaya de faire quelques pas dans la rue, mais bientôt elle s'arrêta ; son cœur battait avec tant de violence, ses jambes tremblaient telle-

ment qu'il lui devenait impossible d'avancer... puis elle avait peur... bien peur...

C'était la première fois que la pauvre enfant se trouvait sans appui, sans le bras de sa mère! sans personne au monde autour d'elle, seule, enfin!

III

Une garde nombreuse et choisie veillait à la grille du château de Saint-Cloud, il pouvait être six heures du soir; des carrosses qui entraient dans l'avenue et s'y succédaient, des cavaliers à cheval, et un nombre infini d'allants et de venants, tout prouvait que l'empereur habitait ce lieu de plaisance.

Contre la grille du parc, entre les deux guérites des factionnaires, plusieurs soldats récemment revenus d'Egypte causaient en fumant.

— Encore donc des conspirations, disait l'un, en battant son briquet pour rallumer sa pipe qui s'était éteinte.

— Bast! elles lui portent bonheur les conspirations, à notre empereur, répondit son voisin en lâchant une bouffée de fumée à celui qui parlait de bonheur.

— Joli bonheur, ma foi! reprit le premier; toujours craindre pour sa vie.... au champ de bataille... je ne dis pas... c'est son état... mais chez lui, dans sa maison... ça passe la consigne.

— Tout de même, quand Bruzaud dit que ça porte bonheur à Bonaparte, il n'a pas tort, répliqua un troisième soldat en se mêlant à la conversation des deux premiers. La conspiration de la machine infernale l'a fait consul à vie, celle-ci, qu'on juge maintenant, l'a fait empereur des Français... C'est un fort joli grade, par ma foi!

— Qu'est-ce donc que celle-ci, demanda un

quatrième soldat en se rapprochant du groupe.

— Il est bon là le conscrit, dit celui qu'on avait appelé Bruzaud;—et d'où viens-tu donc? du Congo?

— Je ne sais pas si l'Egypte en français veut dire Congo, mais j'arrive de ce pays de sable où ce qu'il pousse des pyramides, répondit le conscrit, d'un air ironique et niais à la fois.

— Alors, tu n'es pas tenu de savoir ce qui s'est passé ici en ton absence, reprit Bruzaud, et je vais, en bon camarade, te l'apprendre.— Tu sauras donc que les nommés Pichegru, Georges Cadoudal et Moreau, — ce dernier, c'est dommage, parce que c'était un brave; je me souviendrai toujours, à Hohenlinden... — Mais on dit que c'est la jalousie contre son ancien camarade d'armes qui l'a conduit là. — Donc, ces trois individus imaginèrent de faire un débarquement d'Anglais sur les côtes de France; et pendant que l'un d'eux se glisserait jusqu'à

Bonaparte et l'assassinerait, les autres se rendraient maîtres de la capitale et des provinces... le pis de tout ça c'est que tous les partis, royalistes et républicains, qui s'étaient réunis pour faire le coup, se seraient ensuite battus pour se disputer le gâteau, et ça aurait fait une guerre civile.

— C'est bien heureux qu'elle ait été découverte à temps, dit Sans-Souci.

— Et quand je pense que l'empereur a déjà fait grâce à deux des chefs, dit Bruzaud, à Polignac et à Rivière.

— Tiens, Rivière! je ne savais pas celui-ci, dit son voisin; ce sera encore un tour de Joséphine.

— Oui, c'est elle qui a sollicité son mari; elle s'était chargée, envers la tante et la sœur de M. de Rivière, de leur faciliter un libre accès auprès de l'empereur, bien que la veille celui-ci le lui ait formellement défendu; mais ayant ap-

pris que ces deux dames devaient se tenir aux aguets quand il irait à la chapelle, il promit leur grâce. J'étais là, et je lui ai entendu répéter plusieurs fois, l'air content tout juste : — Les misérables ! vouloir m'assassiner ! quelle lâcheté !...

Un soupir ayant, à ce mot, été poussé près de Bruzaud, il se retourna, et, à son grand étonnement, il vit tout près d'eux une jeune fille tout en larmes.

— Que voulez-vous, la jolie enfant? lui dit-il.

— La route qui conduit au château de Saint-Cloud, répondit cette jeune fille, d'un air si modeste, si timide, d'un ton si doux, que pas un de ces soldats ne pensa à lui adresser une plaisanterie.

— Vous y êtes, mademoiselle, lui dirent-ils.

— Oh ! mon Dieu, merci ! dit l'inconnue comme accablée d'une grande fatigue; et dites-moi, messieurs, peut-on parler à l'empereur?

—Certes, ce n'est pas défendu, mademoiselle, dit le plus vieux de la troupe, dont une grande balafre ornait le front, tout le monde peut lui parler; mais pour mieux savoir son goût et sa convenance, il faut vous adresser au concierge. Entrez dans la cour, la petite mère, traversez là, à droite; vous voyez une porte vitrée, frappez là, on vous répondra... Allez et séchez vos larmes, croyez-moi... Ça fait mal tout de même, de voir une jeune et jolie fille pleurer, ajouta le balafré, en regardant l'inconnue le remercier seulement du regard, et s'acheminer tremblante et indécise vers l'endroit désigné.

— Monsieur, dit-elle la voix basse et timide, à un gros homme en habit bleu et parements rouges, qui se tenait devant la porte du château, — je voudrais parler à l'empereur.

— Avez-vous une lettre d'audience, mademoiselle?

— Non, monsieur.

— Alors, je suis bien fâché, mademoiselle, mais vous ne pouvez pas lui parler.

— Et comment faire, monsieur, pour avoir une lettre d'audience, lui demanda-t-elle le cœur gros et retenant ses larmes prêtes à couler.

Mais sans l'écouter, le gros homme lui avait déjà tourné le dos. Néanmoins, un moment après, s'apercevant qu'elle était encore là, il lui dit :

— Allez-vous-en, mademoiselle, il est défendu de séjourner dans la cour.

— Mais il faut que je voie l'empereur, que je lui parle, répéta la pauvre enfant en sanglotant ; ne me renvoyez pas, monsieur, je vous en supplie.

— Bast, si je laissais ici tous ceux qui veulent voir l'empereur et lui parler, la cour serait encombrée de gens... Voyons, retirez-vous, mademoiselle.

— Oh ! monsieur, par pitié !

Nous avons des ordres, mademoiselle, nous sommes obligés de les exécuter; retirez-vous donc, vous dis-je, ou je me verrais obligé de vous faire chasser.

— Chasser! répéta Maria; et elle allait peut-être obéir, car tout son courage faiblissait devant la honte d'être chassée, lorsqu'elle vit passer un huissier de service. Courant à lui, elle s'écria :

— Monsieur, monsieur, accordez-moi une grâce; oh! par pitié, écoutez-moi!

Ces accents si purs, cette voix qui semblait exprimer toutes les souffrances de l'âme de cette jeune fille, émurent cet homme.

— Que puis-je faire pour vous, mademoiselle? lui dit-il.

— Me faire parler à l'empereur, monsieur; oh! ne me refusez pas, ajouta-t-elle avec anxiété.

— L'empereur est parti depuis ce matin pour

la chasse, mademoiselle, il ne reviendra que ce soir tard ; mais que lui voulez-vous ?

— Ce que je lui veux, mon Dieu! et la pauvre enfant s'étonnait... comme si dans l'altération de ses traits on n'eût pas dû lire ce qu'elle désirait, comme si chacune de ses larmes ne décélait pas ses angoisses et ses douleurs... Ce que je lui veux! reprit-elle, un moment après, et dans le plus déplorable abandon : mais la grâce de mon père, monsieur, du général Lajolais, condamné à mort par l'empereur.

— Pauvre demoiselle ! dit l'huissier d'un accent si plaintif, que Mlle Lajolais reprit avec l'abandon le plus naïf :

— Vous voyez bien que vous ne pouvez me refuser de me laisser parler à l'empereur.

— Il n'y est pas, vous ai-je dit.

— Ou au moins à l'impératrice, ou à Mme Louis, car elle se rappelait les éloges

qu'on donnait à la bonté de cette jeune princesse.

— Suivez-moi, lui dit enfin l'huissier ému au dernier point.

IV

Mlle Lajolais se pressait sur les pas de son conducteur ; on aurait dit qu'elle craignait de ne pas arriver à temps, ou qu'elle avait peur que l'huissier ne se dédît de la protection qu'il lui accordait. Ses petits pieds touchaient à peine la terre ; l'air de fatigue répandu sur toute sa personne avait disparu comme par enchantement : pauvre petite, c'etait l'espoir qui l'avait ranimée ainsi ; le moindre échec l'aurait anéantie bien plus vite encore.

L'huissier s'arrêta à l'entrée d'un petit salon

tendu en vert ; et indiquant à Maria une très-jeune femme qui tournait le dos à la porte d'entrée, occupée qu'elle était à considérer des fleurs rares plantées dans des jardinières, il lui dit à l'oreille :

— C'est la princesse Hortense : adressez-vous à elle ; sa bonté est infinie, allez.

Puis il se retira.

Maria resta debout à la même place ; son cœur battait à lui ôter la respiration. Oh ! comme elle craignait un accueil froid, hautain, une réponse évasive, un mot dur ; comme elle tremblait, la pauvre enfant ! Hélas ! elle sentait qu'elle était au terme de ses forces, et que, si une voix douce ne l'encourageait un peu, elle était perdue ; car la vie de son père, c'était la sienne : tantôt une chaleur dévorante, tantôt un froid glacial la saisissaient au moment où elle essayait d'ouvrir la bouche pour avertir la princesse de sa présence.

Celle-ci avait toujours le dos tourné à la porte. On ne pouvait voir que ses beaux cheveux blonds relevés à la grecque, que sa taille souple et gracieuse.

Un moment après, voyant que la princesse ne faisait pas attention à elle, Maria se hasarda à dire :

— Madame...

Au son de cette voix basse et tremblante, la princesse se retourna ; la vue d'une jeune fille tout en larmes la surprit au dernier point.

— Que voulez-vous ? lui demanda-t-elle avec cet air de bonté, qui lui gagnait tous les cœurs... mais la jeune fille ne répondant pas, elle ajouta : — Qui êtes-vous ?

— M[lle] Lajolais, dit Maria avec un sanglot convulsif.

La figure charmante de M[me] Louis se couvrit subitement d'une vive compassion.

— Pauvre jeune fille ! Et que puis-je faire pour vous ?

— Me faire parler à l'empereur, madame.

— Impossible ! ma pauvre enfant, dit la princesse, cherchant à adoucir, par l'inflexion de sa voix, l'amertume d'un refus.

— Oh ! ne dites pas impossible, madame, s'écria Maria, qui pensait que là était la planche de salut de son père ; ne dites pas ça.... Si vous saviez tout ce que j'ai souffert pour parvenir jusqu'à vous, vous auriez pitié de moi, vous ne me diriez pas *impossible*...

— Il est si en colère contre tous les auteurs de cette conspiration, reprit Mme Louis.

— Oh ! mon Dieu !... Et pourtant, non, je ne puis croire mon père coupable... car alors tout mon courage m'abandonnerait. — Et Maria se laissant conduire, par la princesse, près d'un canapé, s'y laissa tomber comme anéantie par la fatigue ; Hortense prit sa main, la

serra avec amitié, et s'assit près d'elle. Enhardie par ce témoignage d'intérêt, la jeune fille reprit : — Imaginez-vous, madame, notre douleur à nous deux maman, quand nous apprîmes la conspiration, et que mon père y était impliqué... Non, vous ne pouvez en avoir une idée... puis lorsqu'il a été condamné à mort!... je ne sais pas comment je ne suis pas morte moi-même à cette affreuse nouvelle... je crois que ma pauvre maman à consoler était la seule chose qui me soutenait... Enfin, un jour... oh ! quelle horrible journée ! nous venions de nous lever, maman achevait de m'habiller, lorsqu'un grand bruit se fait entendre dans l'hôtel ; soudain notre porte est enfoncée, notre chambre se remplit d'hommes armés, et l'un deux s'adressant à maman, lui dit : — Il faut nous suivre, madame. — Et sans écouter un seul mot, sans nous laisser le temps de prendre un chapeau, de mettre des gants, on nous fait descen-

dre, entrer dans une voiture ; la voiture part, elle ne s'arrête que dans une prison... Ma pauvre et chère mère ! nous étions ensemble au moins ; c'était une consolation, ajouta Maria pleurant toujours à chaudes larmes. — Mais on veut nous séparer. — Oh ! plutôt la mort ! et malgré mes cris, mes larmes, mes prières, on m'arrache des bras de ma mère : on l'enferme, elle ; moi, on me jette à la porte, évanouie. C'est pour le coup que j'ai cru mourir, madame ; puis, quand je suis revenue à moi, que je me suis vue seule, seule au monde, sans secours, sans protecteurs, moi, pauvre enfant, si faible, si peureuse... vous pouvez le croire, madame, j'avais le cœur froid comme de la glace, et des nuages devant les yeux. — J'ai cru un moment que je faisais un rêve affreux... Mais non, c'était vrai, bien vrai... Alors j'ai pensé à Dieu, et je l'ai prié... pour un moment j'ai cessé de l'implorer pour mon père ;

je ne lui ai plus demandé qu'une grâce, celle de me donner la force et le courage de parvenir jusqu'à vous, ou jusqu'à l'impératrice. Il me semblait que lorsque je vous aurais vues, l'une ou l'autre, mon père serait sauvé... et maintenant vous me dites : impossible ! Oh ! tout est donc fini ! Mon Dieu !...

— Eh bien !... nous verrons... dit la princesse, qui ne pouvait retenir ses larmes au récit touchant et simple des douleurs de cette jeune enfant. Mais calmez-vous... Depuis quand avez-vous quitté votre mère ?

— Depuis ce matin...

— Et sans doute vous n'avez rien pris ?

— Pardonnez-moi, madame ; une cuillerée de soupe, que la fille du concierge de la prison m'a donnée ; elle m'avait aussi donné un morceau de pain... je ne sais plus ce que j'en ai fait.

— Mais vous devez avoir faim, mademoi-

selle ?... et puis, si vous avez marché jusqu'ici, vous devez aussi être bien fatiguée?

— Ah ! je n'ai ni faim, ni froid, ni fatigue, madame ; je ne sens qu'une chose, c'est que ma mère est au cachot, c'est que mon père est condamné à mort.

L'accent de Mlle Lajolais, en disant ces mots, était si plaintif, que la princesse Hortense se leva en disant : — Attendez-moi là ; je vais chez ma mère, et nous aviserons ensemble aux moyens de vous faire parler à l'empereur.

— Pourquoi parler à l'empereur? demanda une voix douce qui fit retourner la tête aux deux jeunes personnes.

— Maman, c'est Mlle Lajolais, s'écria Hortense, courant à l'impératrice, et l'amenant devant Maria qui s'était levée aussi.

— La fille de celui qui a voulu assassiner Bonaparte! dit Joséphine presque malgré elle.

Maria cacha son visage dans ses mains.

— En est-elle responsable ! maman, dit Hortense, passant son bras autour du cou de l'impératrice, et l'embrassant tendrement : — Si vous saviez combien elle est à plaindre, tout ce qu'elle a souffert !

— Oh ! Dieu seul le sait, dit Maria avec un accent de conviction si profonde, que l'impératrice la considéra attentivement.

— Qui vous a accompagné ici, mademoiselle ? lui demanda Joséphine.

— Personne, maman, se hâta de dire Hortense ; elle y est venue seule.

— Si jeune et seule ! dit l'impératrice, se rapprochant avec intérêt de Maria.

— Oui, seule, dit Maria avec une explosion de douleur ! — Et si je ne vous intéresse pas, madame, si je n'obtiens de vous de voir l'empereur, si je n'attendris pas l'empereur, je serai bientôt et pour toujours seule au monde !...

— Certes, je ne vous abandonnerai pas, dirent à la fois l'impératrice et sa fille.

— Je le crois, vous êtes bonnes toutes deux, mesdames, vous aurez de la pitié pour moi ; mais l'amour d'une mère! qui me le rendra, ô mon Dieu !

— Maman, dit Hortense à sa mère, tu lui feras parler à l'empereur, n'est-ce pas?

— Je suis désolée, ma chère enfant, répondit Joséphine, mais Bonaparte m'a tellement ordonné de lui épargner ces scènes, qu'en vérité je crains... et puis... il est à la chasse, tu le sais... il faudrait que cette jeune fille revînt.

— Et quand ?...

— Demain, après demain. Je voudrais au moins avoir le temps de prévenir Bonaparte de cette nouvelle demande en grâce.

— Mais d'ici là, maman, son père sera peut-être exécuté.

L'impératrice réfléchit un moment ; elle hé-

sitait; puis, voyant l'anxiété se répandre si vive sur le visage pâle et expressif de Mlle Lajolais, elle dit à sa fille :

— Il faut la garder ici avec toi... la cacher à tous les yeux, car, si Bonaparte en était instruit, tout pourrait manquer... et demain... demain, nous verrons ce qui nous restera à faire.

Conformément aux désirs de sa mère et aux siens, Mme Louis emmena Mlle Lajolais dans son appartement particulier; elle l'y tint cachée toute la journée et toute la nuit. La princesse lui porta elle-même ses repas, l'engageant à manger; mais la pauvre fille avait le gosier si serré, que rien ne pouvait y passer... La nuit, la princesse l'entendit soupirer tout le temps; et quand elle se leva, bien qu'elle lui eût fait préparer un lit dans sa même chambre, elle remarqua qu'elle ne s'était pas couchée.

La princesse lui en fit un reproche, et Mlle La-

jolais lui montra une petite place du parquet où elle s'était agenouillée toute la nuit, et lui dit :

— Je ne voulais prier Dieu qu'un moment ; mais l'idée que le jour qui allait se lever était peut-être le dernier de la vie de mon père, me retenait collée à cette place... Oh ! que Dieu prête à ma voix des accents pour attendrir l'empereur !...

La princesse Louis détourna la tête pour cacher une larme qui roulait dans ses beaux yeux bleus.

— Attendez-moi ici, dit-elle, après une pause ; je vais chez ma mère savoir si elle a prévenu Bonaparte.

— Et moi, je vais encore prier Dieu, répondit Maria, en se remettant à genoux.

V

La galerie que devait traverser l'empereur pour se rendre au conseil, est une vaste pièce longue, éclairée par des croisées parallèles, les unes ayant vue sur la cour d'entrée, les autres sur les jardins. Neuf heures venaient de sonner, et peu à peu les deux côtés de cette galerie se remplirent de monde, de curieux, de solliciteurs, des officiers de service, des gens de la maison. Parmi tout ce monde, deux femmes se faisaient remarquer ; la première, par sa

beauté, sa toilette, et l'air gracieux avec lequel elle accueillait les saluts respectueux de tous ceux qui passaient près d'elle ; et la seconde, par son extrême jeunesse, la pâleur qui donnait à sa beauté un caractère extraordinaire, et ses beaux cheveux blonds tombant en boucles nombreuses sur ses épaules nues.

— Allons, du courage ! disait la première à la seconde ; du courage !

— J'en ai, répondait la seconde. Et le son de sa voix démentait ses paroles.

— Je ne vous quitterai pas, disait encore la première. Puis, pour donner plus de poids à ses paroles, sa main allait chercher la main de la jeune fille, et la serrait avec amitié.

Le regard le plus expressif et le plus triste répondait à cette faveur ; et incontinent les beaux yeux de l'enfant se retournaient vers la porte par où devait paraître l'empereur. Toute cette âme jeune, aimante, exaltée, semblait

avoir passé dans ses yeux ; tout le reste de son corps paraissait inanimé.

Deux heures se passèrent ainsi ; deux heures d'attente, de peines, d'angoisses, et, pendant ces deux heures, ni l'une ni l'autre de ces femmes n'avait bougé.

La plus jeune, tenant ses yeux attachés sur cette porte fermée, attendait qu'elle s'ouvrît pour respirer, pour vivre ; l'autre ne détournait pas les yeux de dessus sa compagne. Le plus profond silence régnait dans cette galerie; on n'entendait que la respiration plus ou moins agitée de tout ce monde, qui attendait aussi.

Enfin onze heures sonnent, les deux battants de la porte s'ouvrent, et un huissier annonce : L'empereur.

Plusieurs personnes paraissent à la fois.

— Lequel? demande Maria dans la plus vive anxiété.

— Le seul qui ait son chapeau sur la tête, lui répond vivement Hortense.

La jeune fille n'en écoute pas davantage; ne voyant plus qu'un seul être dans toute cette foule qui l'environnait, elle sort des rangs, s'élance aux pieds de celui qu'on lui a désigné, s'écrie : Grâce ! grâce ! et joint les mains avec force en les levant vers le ciel.

A ces cris, à cette action imprévue, l'empereur s'arrête en fronçant les sourcils.

—Encore!.. s'écrie-t-il d'un ton d'impatience; j'avais pourtant dit que je ne voulais plus de ces scènes-là!

Et, croisant ses bras sur sa poitrine, il voulut passer outre.

— Sire ! cria la jeune fille, à laquelle la position de son père donnait une énergie au-dessus de son âge, je vous en conjure, écoutez-moi!... au nom de votre mère, sire, écoutez-moi ! au nom de votre père, accordez-moi la grâce du

mien!... C'est mon père, sire; il aura été entraîné, séduit; pardonnez-lui!... Oh! sire, vous tenez la vie de mon père, la mienne dans vos mains... Ayez pitié d'une malheureuse enfant qui vous demande la vie de son père... Sire! sire! grâce... pitié... pardon.

— Laissez-moi, mademoiselle, dit l'empereur, la repoussant assez rudement.

Mais, sans se laisser intimider (il y allait d'une existence trop chère), M[lle] Lajolais, se traînant sur les dalles de marbre de la galerie, criait avec angoisse :

— Oh! pitié, pitié, sire!... grâce!... pour mon père! Oh! jetez au moins un regard sur moi, sire!

Il y avait quelque chose de si déchirant dans cette voix d'enfant demandant la vie de son père, que l'empereur s'arrêta malgré lui, et regarda celle qui l'implorait avec tant d'instance.

M[lle] Lajolais était fort bien, mais, dans ce

moment, sa beauté tenait de l'ange. Blanche comme un cygne, la douleur donnait à ses traits un caractère énergique et passionné; ses beaux cheveux blonds ruisselaient sur ses épaules nues; ses petites mains, crispées par la fièvre, avaient fini par saisir une des mains de l'empereur, et lui communiquaient leur chaleur brûlante... Agenouillée, le visage baigné de larmes, levant ses yeux grands et bleus vers celui duquel elle semblait attendre la vie ou la mort. Elle ne pouvait plus ni parler, ni pleurer, ni respirer.

— N'êtes-vous pas Mlle Lajolais? lui demanda l'empereur.

Sans répondre, Maria pressa la main de l'empereur avec plus de force.

Il reprit avec sévérité : — Savez-vous que c'est la seconde fois que votre père se rend coupable d'un crime envers l'état, mademoiselle?

— Je le sais, répondit Mlle Lajolais, avec la plus grande ingénuité; mais la première fois il était innocent, sire.

— Mais, cette fois, il ne l'est pas, répliqua Bonaparte.

— Aussi, c'est sa grâce que je vous demande, sire, reprit Maria, sa grâce... ou je me tuerai devant vous.

Ce n'était pas tant ce qu'elle disait, que l'angoisse qui se lisait dans son regard, que cette expression sinistre qui passa sur ce visage charmant et le couvrit d'une pâleur mortelle, que ces jolies mains mignonnes et douces que l'empereur sentait frissonner dans la sienne. Ne pouvant plus maîtriser son émotion, il se baissa vers elle en lui disant :

— Eh! bien, oui, mademoiselle, oui, je vous l'accorde. Mais relevez-vous.

Et, lui jetant un sourire d'encouragement

et de bonté, il dégagea ses mains tenues toujours avec force, et s'éloigna vivement.

Le saisissement de la joie fut plus dangereux pour Mlle Lajolais que la douleur. La pauvre enfant tomba lourdement et sans connaissance sur le marbre de la galerie.

VI

Grâce aux soins de l'impératrice, de la princesse Hortense et de leurs dames, M[lle] Lajolais reprit bientôt connaissance. — Mon père, mon père ! murmura-t-elle, aussitôt qu'elle put parler... mon père... Oh ! que je sois la première à lui annoncer sa grâce.

Et se levant, elle voulut s'échapper des bras qui la retenaient ; mais trop faible pour tant d'émotions diverses, elle y retomba sans force.

— Rien ne presse maintenant, mademoiselle, dit une des dames ; prenez un peu de repos et de nourriture, vous irez une heure plus tard.

— Une heure plus tard, se récria Maria ! vous voulez que je retarde d'une heure l'annonce de la vie à un homme condamné à mort, surtout quand cet homme est mon père. — Oh ! madame, ajouta-t-elle, se tournant vers l'impératrice, laissez-moi partir,... de grâce ; songez que c'est mon père : qu'il a sa grâce, et qu'il ne le sait pas encore.

— Soit, mon enfant, lui répondit l'excellente Joséphine ; mais vous ne pouvez aller seule à sa prison.

— Je suis bien venue seule à votre château, répondit-elle vivement.

— Que votre majesté nous permette d'accompagner Mlle Lajolais, demandèrent à la fois plusieurs officiers et aides de camp de l'empereur, que l'action, pourtant bien naturelle

de Mlle Lajolais, avait remplis d'admiration.

— M. de Lavalette me rendra ce service, dit l'impératrice, souriant gracieusement à l'un d'eux; ainsi que monsieur (désignant un aide de camp de service). — Vous vous servirez d'une de mes voitures;... allez, messieurs, je vous confie Mlle Lajolais.

Bien qu'épuisée de fatigue, de besoin et d'émotion, Maria refusa de prendre et nourriture, et repos. Elle voulut elle-même voir atteler les chevaux, presser le gens, et ne se tint en place, que lorsqu'elle et ses conducteurs furent installés sur les coussins de la voiture.

Alors la voiture partit au galop de six bons chevaux; elle franchit avec une rapidité incroyable la distance qui séparait Saint-Cloud de la prison. Pendant tout le trajet, Maria, droite et roide, tenait ses yeux fixés sur le chemin qu'elle avait encore à parcourir; son regard semblait vouloir dévorer la distance; sa poi-

trine haletait, comme si c'était elle, et non les chevaux qui traînassent le carrosse : et elle était pâle, si pâle, que deux ou trois fois ses compagnons lui adressèrent la parole, mais inutilement, elle ne les entendait pas.

Quand la voiture s'arrêta, elle s'élança pardessus le marche-pied, avant que M. de Lavalette ait eu le temps de lui offrir la main pour descendre : et ne pouvant articuler que ce mot, vite, vite! elle parcourait les longs corridors de la prison, précédant le geolier et ses guides, et répétant toujours, vite, vite! Arrivée à la porte du cachot, il fallut bien qu'elle attendît que le geôlier en eût ouvert la serrure, et tiré deux énormes verroux ; mais à peine la porte eut-elle cédé, que, se précipitant dans l'intérieur, elle alla tomber dans les bras de son père, en criant : —Papa... l'empereur... la vie... grâ...Elle ne put achever : sa voix se perdait en longs cris, chaque parole commencée finissait par un sanglot.

Le général Lajolais crut un instant qu'on venait le chercher pour le conduire à la mort, et que sa fille ayant trompé la vigilance des gardiens, avait tout bravé pour lui faire ses adieux.

Mais M. de Lavalette le détrompa bientôt: voyant que Maria vaincue par l'émotion ne pouvait articuler un son, il prit la parole:

— L'empereur vous accorde votre grâce, général, lui dit-il, et vous la devez au courage et à la tendresse de votre fille.

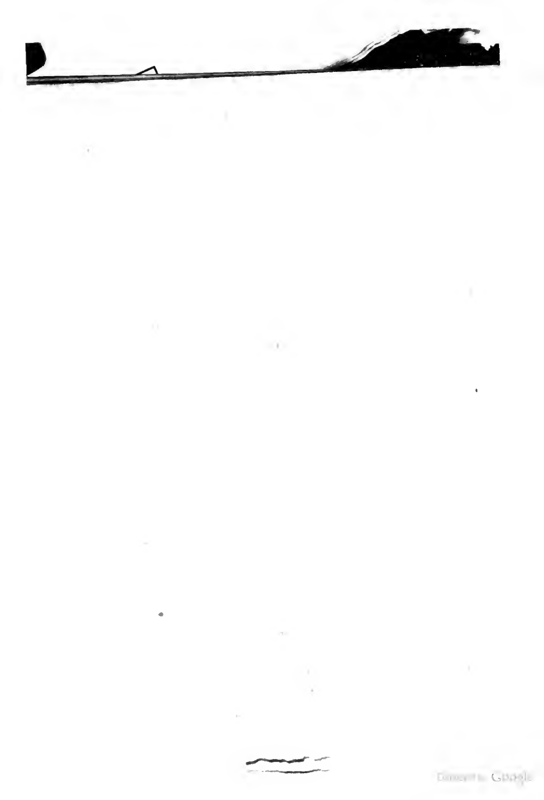
Puis, avec une émotion dont il ne pouvait se défendre, il raconta au général Lajolais tout ce que sa fille avait fait pour lui.

Oh! combien elle était heureuse cette jeune fille! comme ce moment compensait et bien au delà tout ce qu'elle avait souffert jusqu'alors: souffert! avait-elle réellement souffert? elle ne s'en souvenait plus. Toutes ses souffrances s'étaient effacées devant son pére qui la serrait avec transport dans ses bras, qui couvrait son

visage de baisers et de larmes, et qui l'appelait, elle, sa fille, son sauveur, sa providence.

Le premier transport un peu calmé, on songea à Mme Lajolais. Mais la bonne et excellente princesse Hortense, qui vit encore bénie et aimée de ceux qui la connaissent, ne l'avait point oubliée. Encore par l'intercession de sa mère, aussi bonne qu'elle, elle avait obtenu la grâce et la liberté de Mme Lajolais condamnée à être déportée.

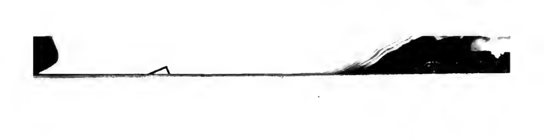
Elle dut avoir un bien beau moment, Mlle Lajolais, celui où par son courage et sa persévérance, elle se trouva enfin réunie à son père et à sa mère! Il faut avoir souffert soi-même, il faut avoir été séparé des auteurs de ses jours, et avoir tremblé pour leur vie, pour comprendre tout ce *que ce moment de réunion* avait de saint, de délicieux, d'ineffable; Dieu seul peut en procurer de pareil à ses élus.



LES PETITS GATEAUX

OU

SOEUR MARTHE, LA PAYSANNE DE THORAISE.







M.lle Collin del.t — Lith par M.elle L.se Marigny

Sœur Marthe.

Paris, François et Louis Janet, rue S.t Jacques 59 — Lith de Lemercier à Paris



I

LES HOMMES ROUGES.

— Songez que si vous n'avez payé demain... je vous donne jusqu'à demain soir... les cent écus d'arrérages de votre ferme, je vous chasse ; j'ai déjà des fermiers tout prêts, et plus solvables que vous.

Disant ces mots, un homme habillé de brun sortit brusquement d'une chaumière du joli vi-

lage de Thoraise, situé sur les rives du Doubs, à peu de distance de Besançon.

— Monsieur l'intendant ! lui dit une femme en le suivant et en joignant les mains... ayez pitié de mon pauvre homme qui a été malade tout l'été, et qui l'est encore...

— Pitié ! je ne demande pas mieux, madame Biget, répondit l'intendant ; mais je ne suis pas le maître. Monseigneur est absent... il arrive, m'a-t-on dit, aujourd'hui ou demain ; il faut que mes comptes soient en règle ; je n'ai pas envie de me faire chasser pour vous faire plaisir, madame Biget. Ainsi arrangez-vous comme vous pourrez.

— Mon Dieu ! fit la pauvre fermière, en levant les mains et les yeux au ciel : je n'ai plus espoir qu'en vous ; je mets en votre sainte bonté toute ma confiance... ne m'abandonnez pas, mon Dieu !

La fermière rentra à la chaumière, et l'in-

tendant dépassa la haie d'églantiers qui servait d'enclos à un petit jardin. Pendant un moment on distingua encore les pans de son habit brun à larges boutons de métal, sur le chemin qui conduisait au château, dont on apercevait les tourelles sur la côte opposée.

— Anne, Anne! crie la fermière, ouvrant le tiroir d'une grande table en bois blanc, placée au milieu de l'unique pièce de leur chaumière, pièce qui servait de chambre à coucher, de grange pour la volaille, de cuisine et de salle à manger, et y prenant un morceau de pain tout coupé : — tu n'as pas déjeuné, ma fille, dit-elle à une jeune enfant, âgée de neuf à dix ans : tiens, mange, je n'ai ni beurre ni confiture à te donner aujourd'hui, pauvre petite!

— Eh! bien, maman, qu'importe? dit la petite, prenant son pain sec; je n'en serai pas plus malade pour cela, ni moins gaie, je vous

assure... Mais vous paraissez bien triste, vous maman?...

— Ca ne te regarde pas, enfant! répondit la mère Biget, ne voulant pas, sans doute, attrister son enfant du récit de ses peines... — Dépêche-toi à déjeuner; ta tante, celle qui est cuisinière à Besançon, nous a envoyé ce matin, par le père Gervais, quelques gâteaux: je désire que tu les portes à tes frères et sœurs à l'école... Tu peux en prendre un, si tu veux.

— Merci, maman; et puisque vous le permettez, j'en prendrai un, mais je ne le mangerai qu'en compagnie de mes frères et sœurs: ainsi, si vous voulez les mettre tous ensemble, et mon pain avec, je partirai tout de suite.

Ainsi dit, ainsi fait; et un moment après, Anne, un panier au bras, descendait gaîment la côte qui menait à la grande route.

Le soleil jetait ses rayons sur le chemin que l'enfant parcourait. On était au mois d'octo-

bre 1757, et soudain du côté de la ville de Besançon, une grande poussière s'éleva... Elle approchait en tourbillonnant, et à mesure qu'elle approchait, on distinguait d'abord quelques officiers à cheval, avec le costume de royal-dragon ; puis derrière ces officiers une troupe innombrable d'hommes à pied, tous vêtus de rouge : on aurait dit des soldats, mais sans armes.

Anne s'était arrêtée pour voir défiler ce cortége ; un moment après, elle se vit environnée d'une foule de curieux : c'était Manon revenant de la ville, où elle était allée vendre son lait ; c'était Pierrot, le meunier, avec son âne chargé de sacs de farine, c'étaient plusieurs blanchisseuses allant à la rivière du Doubs laver leur linge, qu'on voyait entassé dans de grandes corbeilles sur leur tête ; et puis quelques laboureurs la pelle sur le dos, et le cabaretier Simplice qui avait laissé sa boutique de garde à sa femme

Javotte ; celle-ci, à son tour, l'avait confiée à son valet Rigobert, qui s'était enfui aussi pour voir passer les hommes rouges : ce qui faisait que le cabaret se gardait tout seul ; et puis des enfants de deux sexes, de toutes les couleurs et de toutes les grandeurs.

Tous ces gens faisaient un tintamare affreux.

— Tiens, qu'est-ce que c'est donc que ça ? se demandaient les paysans les uns aux autres.

— Sont-ils blonds et pâles, ces hommes rouges. de quel pays donc que ça vient ?

Et comme alors le capitaine fit faire une halte à sa troupe, les paysans se mêlèrent aux soldats français et aux hommes rouges.

— Tiens, c'est le cousin Marcellin, dit le cabaretier, frappant sur le dos d'un cheval, monté par un royal-dragon : tu en es donc revenu de la guerre ?

— Sain et sauf, comme tu le vois, cousin Simplice, répondit le cavalier.

— Ah çà ! et qu'est-ce que c'est que toutes ces écrevisses qui vous suivent ?

— Ah ! dame, mon vieux, c'est qu'il faisait chaud d'où nous revenons, dit le royal-dragon. Il est vrai de dire que nous avons combattu sous les ordres du maréchal d'Estrée, un bon capitaine, faut voir ! et que l'ennemi avait à sa tête le duc de Cumberlan, le fils du roi d'Angleterre, excusez du peu ! Eh ! bien, mon cousin, malgré ça, nous vous avons enfoncé les Anglais à Hastenbeck... d'une fameuse façon, allez : ceux que nous n'avons pas tués, nous les avons faits prisonniers ; ceux que nous n'avons pas faits prisonniers, ma foi, ils se sont enfuis. Ah ! c'était beau tout de même ! et notre bon roi Louis XV doit être content de nous.

— Ce sont des prisonniers, ces gens-là? demandèrent plusieurs paysans, qui s'étaient approchés de Marcellin pour écouter son récit.

— Comme vous dites, les braves gens, répon-

dit Marcellin... Mais dis donc, cousin Simplice, vends-tu toujours de quoi rafraîchir les gosiers altérés des gens du roi ?

— Et que je ne le fais pas payer aux parents, répondit Simplice, en riant.

— A ce prix-là, cousin , je suis ton frère, si tu veux, dit Marcellin, mettant pied à terre, passant la bride de son cheval sous son bras, et offrant le bras qu'il avait de libre au cabaretier.

— Mais tu me raconteras la campagne, dit le cabaretier, se faisant faire place dans la foule. Tu sais combien j'aime les récits de guerre, et surtout ne sois pas avare de paroles.

— Pourvu que tu les arroses; sois tranquille, mes paroles arrosées de vin poussent comme l'herbe à la pluie.

Les deux cousins s'éloignèrent, et Anne qui s'était arrêtée pour écouter leur conversation, voulait aussi continuer sa route. Pour cela, il fallait traverser le grand chemin, et passer au

milieu des prisonniers. Comme elle essayait de se frayer un passage, un soupir lui fit tourner la tête, et elle aperçut un de ces hommes étendu sur l'herbe, et si pâle, si pâle, que la jeune enfant s'élança vers lui, et lui dit :

— Bonne gens, qu'avez-vous ?

Celui auquel Anne s'adressait ne répondit pas, mais son camarade qui savait un peu de français répondit :

— Comme nous, il se meurt de faim, ma petite.

— Il se meurt de faim! répéta Anne toute saisie ; et son premier mouvement fut d'ouvrir son panier et d'offrir au prisonnier les gâteaux qu'il renfermait : une réflexion l'arrêta.

— Ils ne m'appartiennent pas, se dit-elle. Néanmoins, comme elle pouvait disposer d'un gâteau et de son morceau de pain, elle les prit tous les deux sans hésiter, et les présenta au malheureux, qui se jeta sur ces aliments, et

se mit à les dévorer de l'air d'un homme mort de faim...

Au même instant plusieurs autres prisonniers tendirent leurs mains vers la jeune enfant; ils paraissaient si malheureux, leurs regards étaient si tristes, si suppliants, que les larmes en vinrent aux yeux de la pauvre petite.

— Non, se dit-elle, tout haut, je n'ai pas la force de les refuser.

— Mon Dieu! si mes frères et mes sœurs voyaient leur misère, ils leur donneraient bien ces gâteaux... tant pis... ils se fâcheront s'ils veulent, maman me battra peut-être, mais n'importe! je ne puis pas voir souffrir ces pauvres gens... ça fait tant de mal la faim! je sais ce que c'est, moi...

Et avec une bonté sans exemple, cette enfant, qui n'avait pas déjeuné elle-même, et qui, depuis un moment, sentait la faim l'aiguillonner, ouvrit une seconde fois sa corbeille, et avec une

grâce qui ne venait que de sa bonté et de son action si touchante, leur offrit les gâteaux qu'elle contenait.

— Prenez, prenez, leur dit-elle.

Et elle était ravissante à voir cette enfant, entourée d'hommes lui tendant une main large et forte : et elle, de sa petite main mignonne, distribuant ses provisions.

— Je n'en ai plus, dit-elle enfin, avec un accent de tristesse si profond à ceux qui n'avaient rien reçu, que le capitaine français qui commandait le détachement, et qui depuis un moment la considérait en silence, s'approcha d'elle.

— C'est joli, lui dit-il, affectant un ton sévère, de donner son déjeuner à des ennemis...

— Cà des ennemis, répondit Anne ; ce sont des malheureux, monsieur l'officier...

— Oui, mais des Anglais ! et les Anglais sont les ennemis de la France...

— Ah ! dame, monsieur, je vous demande bien pardon, dit Anne avec une grande naïveté, mais ils souffraient...

Emu de cette réponse si simple, si expressive, et qui peignait si bien la beauté de l'âme de cette enfant, l'officier lui prit la main.

— Et toi , as-tu déjeuné, mon enfant ?

— Non, monsieur.

— Alors tu dois avoir faim ?

— Oh ! ce n'est pas la première fois, je sais ce que c'est...

— Eh ! quoi, ta mère te laisserait-elle manquer de quelque chose ?

— Ma mère ! oh ! non, monsieur l'officier... ma mère ne déjeune jamais que tous ses enfants n'aient leur déjeuner : et certes, si je manque quelquefois, ce n'est pas sa faute...

— Et laquelle donc, mon enfant ?

— La mienne, monsieur l'officier : mais que

voulez-vous, il y a des gens si malheureux au village...

— Et tu te passes de ton déjeuner pour le leur donner?

— Il le faut bien, monsieur; peut-on manger, quand il y a près de vous des gens qui meurent de faim...

— Mais, pauvre petite, reprit l'officier attendri, si tu distribues ainsi tous tes repas...

— Oh! maman y met bon ordre, monsieur, dit la petite en riant; je suis obligée de dîner devant elle.

Sur ces entrefaites, un officier d'ordonnance s'étant approché du capitaine pour lui demander quelques ordres, Anne Biget s'éloigna; et ne voulant pas aller à l'école sans rien porter à ses frères et sœurs, elle reprit la route de la chaumière, mais son panier vide, et toute tremblante d'être grondée; car, que répondre à sa mère qui lui demandera compte des gâteaux?

— Hélas ! la vérité, se dit-elle tout en marchant, et il m'arrivera ce que Dieu voudra.

Toutefois, la vue de la porte de la chaumière entr'ouverte, et la voix de sa mère qu'elle entendit au loin, lui donnèrent le frisson.

II

LES PLEURS.

Toute la cabane était sens dessus dessous ; les meubles au milieu de la chambre, les hardes en paquets sur la table, la vaisselle de terre entassée en pile ; et Biget, Biget, qui ne quittait pas le lit depuis six mois, était levé, assis, pâle et mourant sur une chaise. La fermière comptait de l'argent sur ses genoux, et, de

temps à autre, s'interrompait pour essuyer ses larmes qui lui obscurcissaient la vue.

— Ah! mon Dieu! maman, que veut dire tout ça? dit Anne, en mettant le pied sur le seuil de la cabane.

— Hélas! répondit la pauvre mère, cela veut dire que nous sommes ruinés, perdus, et que nous n'avons plus qu'à aller mendier notre pain.

Anne fut si saisie de cette réponse, qu'elle en oublia et ses gâteaux et les prisonniers. Jetant son panier dans un coin de la chambre, elle courut à sa mère en pleurant.

— Ne vous désolez pas, maman, je suis aimée au pays; je trouverai de l'ouvrage, et je travaillerai pour vous.

— Pauvre enfant! dit la mère, regardant avec attendrissement le corps faible et délicat de sa fille.

— Ne faites pas attention à la petitesse de mes bras, reprit Anne, qui avait compris le

coup d'œil de la fermière ; le courage donne des forces, mère... Mais expliquez-moi, maman, comment ça est venu tout d'un coup.

— Ah! pauvres enfants, je voulais vous le cacher ; mais voici le moment de tout vous dire. — Nous ne pouvons pas payer à monseigneur de Varenne l'argent que nous lui devons ; tout ce que nous possédons n'y suffit pas. Son intendant nous a déclaré sa volonté ce matin : il faut quitter la ferme.

— Et comment se fait-il, maman, que ce soit à vous, qui êtes pauvre, à donner de l'argent à monseigneur, qui est riche ? il me semble que ce serait plutôt à lui à vous en donner.

— Mais nous ne lui donnons que ce que nous lui devons, ma fille. Les terres appartiennent à monseigneur, nous les affermons, nous les faisons travailler...

— Et elles vous rapportent du blé, du foin,

du vin, des pommes. Je comprends, maman; alors, c'est juste, il faut payer monseigneur.

—Oui; mais cette année les pluies ont pourri le blé et le foin, la grêle a dévasté les vignes et le verger; joint à cela, la maladie de ton père...

— Au lieu de conter ça à cet enfant, interrompit le fermier avec humeur, tu ferais mieux de faire le dîner, Catherine.

—Le dîner est fait et mangé, mon ami, répondit sa femme avec douceur; ne t'ai-je pas donné ta soupe tout à l'heure?

— Mais toi, mais ces enfants?

— Oh! ni eux ni moi n'avons besoin de rien. Ma sœur m'a envoyé des gâteaux; Anne en a porté une provision à ses frères et sœurs à l'école : ça leur servira de dîner.

La pauvre Anne se sentit toute froide à ces paroles, elle en pâlit même si visiblement, que son père, qui la regardait, s'écria :

— Je parie qu'Anne n'a pas déjeuné, et qu'à son ordinaire, elle a donné son déjeuner à quelques pauvres.

— Oh! si je n'avais donné que le mien! dit Anne en fondant en larmes. Maman, papa.... ne vous fâchez pas.

— Quoi! qu'as-tu fait encore? dit la fermière se levant en colère.

— Hélas! dit Anne, en tombant à genoux devant sa mère, j'étais allée porter les gâteaux à mes frères et sœurs; voilà que sur la route j'ai trouvé des prisonniers : ils se mouraient de faim... Maman, dit l'enfant avec force, dans le catéchisme que nous fait réciter M. le curé, il y a que Jésus-Christ s'est découvert pour couvrir ses frères; il y a : Donnez à manger à ceux qui ont faim, donnez à boire à ceux qui ont soif.

— Oui, vilaine enfant, dit la mère en colère de ce que sa fille allait peut-être souffrir de la

faim; mais il n'y a pas de donner plus qu'on a.

— Dieu nous le rendra, dit Anne la voix suppliante.

— Et en attendant, il faudra que toi et tes frères vous vous passiez de dîner.

— Dieu donne à dîner aux petits oiseaux; ils ne nous abandonnera pas, maman, reprit Anne d'un accent si persuasif envers la divinité, et si soumis envers sa mère, que Mme Biget, un peu adoucie, répliqua :

— J'ai encore à vous en donner aujourd'hui, mais demain!...

— Demain... répéta la jeune enfant; pourvu que vous ne me grondiez pas, chère maman, je ne pense pas à demain.

— Mais j'y pense pour vous, moi, dit la fermière.

— Et Dieu peut-être y pensera aussi, chère maman, dit Anne en se relevant.

— Tu ferais une bonne religieuse, dit la fer-

mière, rallumant son feu pour faire le dîner de ses enfants; il est dommage que je ne sois pas assez riche pour te faire entrer à la Visitation.

— On y reçoit des filles pauvres comme des riches, répondit Anne.

Puis, comme la charmante petite mangeait sa soupe, elle remarqua que sa mère préparait des écuelles pour tous les autres enfants, excepté pour elle.

— Et vous, ma chère maman.

— Moi! je n'ai pas le cœur à manger, répondit la fermière en soupirant.

Ces mots rendirent Anne rêveuse. Après avoir fini sa soupe elle se leva.

— Maman, dit-elle, voulez-vous me permettre de sortir jusqu'à la nuit.

— Et où iras-tu?

— Ne me le demandez pas, maman, je vous en prie.

— Laisse-la aller où elle veut, dit le fermier

à sa femme; il y a quelques pauvres dans le village à aller voir ou soigner... Va, ma fille, va, ajouta Biget, en s'adressant à sa fille, sois toujours pieuse et bonne; et, comme tu le dis, le bien qu'on fait n'est jamais perdu... Seulement, quand tu as donné ton déjeuner, viens en demander un second.

— Alors où serait le mérite? dit Anne, embrassant tendrement son père.

Ensuite, au grand étonnement de ses parents, elle s'approcha d'un miroir, arrangea sa chevelure sous son béguin de toile blanche, rajusta son fichu, puis passa entre la ruelle des deux lits, s'agenouilla devant un bénitier de faïence bleue, prononça quelques mots que ses parents n'entendirent pas, mais qui devaient être une prière à Dieu, puis elle se releva et sortit.

— Où va-t-elle donc? dit la mère, la regardant aller.

— Bast! dit le père, jouer avec quelques en-

fants, peut-être, ou lire le catéchisme auprès de la vieille Suzon.

Mais Anne avait passé devant toutes les chaumières de Thoraise sans y entrer; elle y avait dit *adieu* à tous les enfants qui jouaient sans s'arrêter avec eux, et quelqu'un lui ayant demandé où elle allait ainsi, si sérieuse et si vite, elle avait répondu : *Au château!*

III

LES ENFANTS DU SEIGNEUR.

Le soleil descendait à l'horizon, lorsqu'une petite paysanne vêtue avec propreté, mais pauvrement, s'approcha d'une vieille femme qui filait sa quenouille, assise devant une chaumière, sur les bords du Doubs.

— Bonjour la mère Simonne, dit la petite, en faisant une révérence.

— Eh ! bonjour, Anne Biget, répondit la vieille ; tu es bien loin de chez toi, si tard.

— Mais il n'est pas cinq heures, la mère Simonne.

— Tu as l'air fatiguée, petite ; assieds-toi là, sur ce banc. As-tu faim?... veux-tu goûter?... Je t'aime beaucoup, Anne, parce que tu es bonne, et que chacun, dans le village, fait ton éloge. Encore hier, on m'a dit qu'au risque de t'égarer toi-même, tu avais ramené le vieux aveugle chez lui.

— Qui ne l'aurait fait à ma place, la mère Simonne, répondit la petite avec simplesse ; il est si vieux, le pauvre Thomas ; avec ça qu'il n'y voit goutte.

— C'est bien, Anne, c'est très-bien ce que tu dis là ; mais où allais-tu ainsi quand je t'ai appelée?

— Au château, la mère Simonne.

—Ah ! tu vas voir les réjouissances qu'on fait pour l'arrivée de monseigneur !

— Monseigneur est arrivé ? ah ! tant mieux, s'écria Anne en frappant ses petites mains l'une dans l'autre. C'est précisément à lui que j'ai affaire.

La mère Simonne fit un éclat de rire.

—Vraiment ! Mais sais-tu qu'il ne te sera pas facile de lui parler aujourd'hui.

— Mon Dieu ! comment alors donc faire? dit Anne tristement.

— C'est donc bien pressé, ce que tu as à lui demander, que tu ne saurais attendre à demain ?

— C'est pressé, comme de boire et de manger quand on a faim, mère Simonne... Mais quels sont donc ces deux enfants qui viennent de ce côté ; voyez, voyez, la mère Simonne, comme ils sont bien mis.

— Ce sont mes enfants, Anne, mes nourris-

sons, les enfants de monseigneur. A peine arrivés de la ville, ils viennent voir leur vieille nourrice... Chers enfants, ajouta-t-elle, en tendant les bras à un petit garçon de dix à douze ans, et à une petite fille d'un an plus jeune, venez, venez.

— Nous as-tu fait une galette, nourrice, dit le petit garçon, en lui sautant au cou?

— Vois donc la belle écharpe que papa m'a apportée, dit la petite, étalant sur les genoux de la nourrice une écharpe de soie, brodée aux deux bouts, et garnie de franges. Hein! n'est-ce pas que c'est beau... il y a des perles : elle coûte cent écus, a dit papa.

Anne, qui s'était levée à l'approche des enfants du seigneur, et qui s'était glissée honteuse et confuse derrière la chaise de la nourrice, jeta les yeux sur cette écharpe si riche.

—Cent écus! dit la pauvre fille en elle-même, cent écus! c'est ce que doit mon père...

Et cette idée de tant de richesse si près de tant de pauvreté, fit rêver cette jeune enfant... Le coude appuyé sur le dossier de la chaise de la nourrice, la tête penchée sur sa main, elle réfléchissait à cet argent qui coûtait tant de sueurs à son père pour le ramasser, et que le père de cette autre petite fille jetait dans un morceau d'étoffe.

— Comme cette petite paysanne a l'air triste, demanda la fille du seigneur ? remarquant pour la première fois la présence d'Anne Biget.

— Elle voudrait parler à ton père, Marie, lui dit sa nourrice.

— A papa ; ce n'est pas bien difficile, dit Marie, car il n'est pas loin ; il est derrière ta maison, nourrice : c'est lui qui nous a accompagnés jusqu'ici.—Papa, papa... Cyprien, appelle donc, toi qui as la voix plus forte que la mienne. — Papa, cria-t-elle à un jeune officier qui s'avançait causant avec un homme âgé, vêtu de

brun. — Papa ! ah ! il m'a entendue : voici qu'il me sourit,et me fait signe qu'il vient... N'ayez pas peur, ma petite, répliqua Marie à Anne, qui était toute pâle et toute tremblante... Papa n'est pas méchant : il a l'air sévère ; il a une grosse voix, mais il est bon... bon... vous verrez... — Papa, ajouta-t-elle, s'adressant au jeune officier qui saluait la mère Simonne, et lui demandait des nouvelles de sa santé, — papa, voici un enfant qui veut vous parler... avancez-vous, ma petite amie.

Et prenant Anne Biget par la main, Marie la présenta à son père.

Pauvre Anne ! Elle avait dans sa petite tête concerté un discours, qui devait, selon elle, émouvoir le seigneur... elle avait arrangé tout cela en marchant ; elle devait commencer par ces mots : — Monseigneur, prenez pitié de nous !... Et quand elle fut en face du seigneur, elle ne sut que dire : elle avait oublié même le

premier mot de son discours ; elle ne put que rester rouge, et les yeux baissés devant M. de***.

Mais lui, à peine l'eût-il envisagée, qu'il s'écria : — Eh ! mais c'est la petite aux gâteaux !... — et que me veux-tu, ma chère enfant? reprit-il en riant de l'embarras d'Anne ; sont-ce de nouveaux gâteaux pour achever de remplir les mains de ceux qui t'imploraient ce matin?

— Oh! monseigneur... articula la fille du fermier avec peine : — c'est bien autre chose...

— Eh bien ! quoi, mon enfant? parle, ne crains rien ; tu es une bonne petite : je t'ai vue faire ce matin une action que je donnerais une partie de mon sang pour avoir vue faire par Marie... — Je t'ai cherchée après, et je ne t'ai plus trouvée... Allons donc, relève ta tête, regarde-moi, et parle... Si la chose que tu veux est en mon pouvoir, je te jure ici de ne pas la refuser à celle qui, ce matin, s'est privée de son

déjeuner pour le donner à de pauvres prisonniers...

— Entendant ces paroles, Anne tomba à deux genoux, et levant les bras au ciel, elle s'écria :

— Oh ! mon père ! oh ! ma mère ! vous ne pleurerez donc plus... — puis, sans quitter sa position, elle reprit : Monseigneur... mon père vous doit cent écus... il ne peut pas vous les payer, à cause de la grêle, à cause de la pluie...

— Bast, bast, bast !... interrompit l'homme brun qui accompagnait M. de ***, si monseigneur voulait écouter tous ses fermiers, la pluie, la grêle, ou le soleil les empêcheraient tous de payer.

— Chut ! M. Dubois... chut ! reprit le seigneur froidement... Si cette petite m'assure que son père ne peut pas payer, cela doit être. Les parents, capables d'élever un enfant comme celle-là, ne peuvent être que de braves gens... Relève-toi, mon enfant, et retourne chez tes

parents: dis-leur qu'ils ne se tourmentent pas... que j'irai demain les voir... Tiens, et en attendant, voilà pour remplacer les gâteaux, dont tu t'es privée ce matin...

M. de *** mit dans les petites mains d'Anne une bourse pleine de gros écus de six livres: la jeune enfant croyait rêver!...

— A moi, à moi!... dit-elle, ouvrant ses grands yeux noirs.

Et M. de *** ayant renouvelé le signe qu'oui, Anne se donna à peine le temps de saluer, de remercier, et se mit à courir à perdre haleine vers Thoraise.

Elle n'arrêta sa course qu'en entrant dans la chaumière... alors, jetant la bourse à sa mère, elle cria: —Tiens, prends... monseigneur viendra ici demain... Et elle resta si longtemps sans respirer, que ses parents crurent qu'elle allait étouffer...

Un déluge de larmes la soulagea ensuite...

alors elle put raconter ce qu'elle avait fait, et recevoir la plus douce récompense de sa conduite par le contentement qu'elle vit répandu sur le visage de ses parents.

Anne Biget, mesdemoiselles, ne devint point une femme célèbre par ses sciences et ses talents, mais elle le devint par sa bienfaisance et ses vertus : et cette célébrité vaut mieux que l'autre, croyez-moi. Quand vint le moment de se choisir un état, sa forte santé, l'habitude du travail, et une vie pieuse, la firent recevoir sœur converse au couvent de la Visitation, fondé par Mme la baronne de Chantal, sous le nom de sœur Marthe. Les saintes filles de cette maison s'adonnaient également aux pratiques de la dévotion monastique, comme à la vie extérieure.

Dès son entrée au couvent, l'archevêque de Besançon, M. Durfort lui avait permis de visiter les prisonniers : et quand la révolution dé-

truisit tous les ordres des religieuses, sœur Marthe leur consacra tous ses soins.

Après la révolution, sœur Marthe, propriétaire d'une petite maison, continua de vivre à Besançon; comme ancienne religieuse, elle avait une pension de 333 fr., et avec d'aussi modiques ressources sa maison était devenue un lieu de refuge pour les vieillards, les enfants, et les malades de la classe indigente. Elle ne se nourrissait que du pain le plus grossier et du lait, pour pouvoir faire plus de bien.

Le 23 mars 1805, un incendie dévasta la moitié d'un petit hameau, près de Besançon. Sœur Marthe se rendit la première sur les lieux ; son activité était infatigable : ses paroles comme ses actions redoublaient l'ardeur des travailleurs. Une chaumière habitée par une femme, nourrice de deux enfants, Catherine Simon, devint si spontanément la proie des flammes, qu'on croyait impossible de leur porter aucun secours,

malgré les prières et les larmes de pauvre sœur Marthe. Ses menaces mêmes ne purent décider personne à hasarder sa vie pour celle de ces infortunés: elle offrit jusqu'à sa croix d'or, la pauvre fille, et ce fut en vain... Alors ne calculant que son courage, elle n'hésita plus... On la vit s'élancer, elle, vieille femme et cassée, au milieu des débris enflammés! Mais il est une providence pour les cœurs généreux: elle parvint à arracher aux flammes la pauvre femme et les deux enfants !...

Une autre fois, en 1807, allant recueillir des plantes sur les bords du Doubs, elle entend un bruit sourd, comme celui d'un corps qui tomberait à l'eau; c'était un jeune enfant de neuf ans, Adrien Ledieu, fils d'un pauvre berger; la bonne vieille, sans savoir nager, se précipita après l'enfant, et parvint à le sauver.

Je n'en finirais pas, mesdemoiselles, si je voulais raconter toutes les bonnes œuvres de sœur

Marthe : on en ferait des livres entiers. En 1809, six cents prisonniers espagnols furent amenés à Besançon; bien qu'âgée de soixante-deux ans, il semblait que la charité eût doublé ses forces; elle inventa, elle créa des ressources pour prodiguer à ces malheureux étrangers les soins les plus touchants. Le général, qui commandait la place, lui dit un jour :

— Vous allez être bien affligée, sœur Marthe, vos bons amis les Espagnols vont quitter Besançon.

— Oui, répondit sœur Marthe, mais on amènera des Anglais; et ils deviendront aussi mes bons amis, puisqu'ils seront malheureux.

Les hasards de la guerre réunissaient à Besançon des prisonniers et des blessés de toutes les contrées de l'Europe ; et on a pu savoir, par des voyageurs, en quelle vénération était, dans toutes ces contrées, le nom de la paysanne de Thoraise, de sœur Marthe ; elle avait sauvé et

renvoyé guéris un grand nombre d'enfants du Midi et du Nord, aux familles qui les pleuraient déjà sur les bords du Tage, de l'Oder et du Volga.

Mais ce fut dans les déplorables années de 1813 et de 1814 que la charité courageuse de sœur Marthe fut mise à de nouvelles épreuves; la France était envahie et désolée par les fléaux de la guerre. Sœur Marthe bravait tous les dangers des champs de bataille pour aller secourir, sans distinction, tous les blessés français ou ennemis : on la vit souvent les aller recueillir jusque sous le feu des canons; après les actions les plus meurtrières, on la retrouvait encore dans les ambulances et dans les hôpitaux : aussi ce fut dans une de ces ambulances, en 1814, que, rencontrée par le duc de Reggio, sœur Marthe reçut de ce guerrier illustre cet éloge si complet : *Je vous connaissais depuis longtemps, sœur Marthe; quand mes soldats*

étaient blessés, ils s'écriaient tous : Où est notre sœur Marthe?

Elle reçut un jour, peu de temps après, la plus douce récompense pour un cœur aussi noble que le sien.

Elle obtint la grâce d'un pauvre conscrit déserteur, déjà conduit sur la place pour être fusillé.

Cela vaut mieux que des couronnes et de la gloire, mesdemoiselles: qu'en pensez-vous?

Et, toutefois, il plut, à sœur Marthe, des couronnes et des médailles ; en 1801, la société d'Agriculture de Besançon lui offrit une médaille d'argent avec cette inscription : *Hommage à la vertu ;* en 1815, le ministre de la guerre lui fit remettre une croix ; l'empereur de Russie et le roi de Prusse lui envoyèrent, cette même année, une médaille d'or. Ce dernier monarque fit écrire, par un de ses ministres, le prince de Hardenberg, une lettre de

remerciments pour les soins que sœur Marthe avait donnés aux prisonniers et aux blessés des armées prussiennes; cette lettre était accompagnée d'une offrande de cent pièces d'or. L'empereur d'Autriche lui accorda la médaille du mérite civil; le roi d'Espagne lui fit aussi remettre une décoration.

A sa rentrée en France, Louis XVIII voulut la voir, et lui fit l'accueil le plus honorable.

La famine de l'an 1817, qui suivit de près, les dons que sœur Marthe avait reçus des puissances étrangères, comme de la générosité française, épuisa tous ces dons; elle trouva le moyen de faire distribuer gratuitement aux pauvres deux mille soupes par jour.

Quand le retour de l'abondance eut mis un terme aux souffrances du peuple, quand la paix eut remplacé la guerre, la paysane de Thoraise rentra dans l'obscurité. Restée seule avec ses bonnes œuvres, sœur Marthe, rendit paisible-



ment sa belle âme à Dieu, le 29 mars 1824, âgée de soixante-seize ans.

De toutes les gloires de ce monde, mesdemoiselles, c'est celle de sœur Marthe que j'envie le plus.

LES

ORPHELINS DE SAINT-GRATIEN

OU

FANCHETTE BRULARD.




BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Hélène Savoia Aosta
Napoli



Mme Collin delt — Lith par Mlle Lle Marigny

Fanchette Brulard.

Paris, François et Louis Janet, rue St Jacques. 59 — Lith. de Lemercier à Paris.



Paris, François et Louis Jarret, rue S.t Jacques

Lith de Lemercier à Paris.

I

LA NUIT DE NOEL.

C'était la veille de Noël; il faisait nuit, la neige tombait à gros flocons, le vent soufflait avec force et s'engouffrait dans les ais mal joints d'une cabane de Saint-Gratien, non loin de la vallée de Montmorency; mais le mauvais temps du dehors n'était rien en comparaison de la

désolation qui régnait dans l'intérieur de cette chétive cabane.

Sur un lit de sangle recouvert d'un seul matelas gisait une femme, jeune encore, mais dont les traits maigres et souffrants paraissaient altérés plutôt par la misère et le chagrin que par l'âge. Il était aisé de voir qu'elle se mourait; au pied du lit, deux enfants dormaient dans un berceau, et dans un coin de la chambre, au-dessous d'un grand crucifix de bois noir appendu à la muraille, une jeune fille, de douze ans à peu près, priait et pleurait.

Un silence presque solennel semblait peser dans l'air de cette misérable chambre; dans l'intervalle que chaque bouffée de vent imprimait à la porte et à la fenêtre, en les faisant crier sur leurs gonds rouillés, on n'entendait d'autre bruit que celui que faisait la malade en se tournant et se retournant sur sa couche dure, puis le souffle doux et égal des deux enfants; quant

à la jeune fille, retenant sa respiration et ses larmes, on l'aurait prise pour une statue, si ce n'eût été les regards craintifs et suppliants qu'elle jetait tantôt sur sa mère, comme si elle guettait son réveil, et tantôt sur le crucifix, pour implorer le dieu dont il représentait l'image.

Une chandelle de suif brûlant dans un chandelier de cuivre usé, mais brillant comme de l'or, éclairait cette scène lugubre.

Bientôt la malade, qui depuis trois jours avait cessé de parler, se souleva tout à coup sur son séant et prononça distinctement le nom de Fanchette : la jeune fille était déjà près du lit de sa mère.

— Tu ne t'es pas couchée, enfant? lui dit-elle d'une voix faible et presque éteinte.

— Je ne m'endors pas encore, maman, répondit Fanchette, affectant un air tranquille et serein.

— Quelle heure est-il donc ?

— L'horloge de Saint-Gratien vient de sonner huit heures.

— Assieds-toi près de mon lit; j'ai à te parler, Fanchette.

Et la jeune fille s'étant assise sans rien dire, car il y avait dans l'accent de la mourante quelque chose de grave et de religieux, comme le son d'une voix chérie qui se fait entendre pour la dernière fois; la pauvre femme reprit :

— Demain, ma fille, c'est la Noël; tu iras au service divin, n'est-ce pas ?... tu y mèneras ton frère et ta sœur... n'importe ce qui arriverait... quand même je serais... La mourante ne dit que ces deux mots : *plus mal ;* mais il était aisé de voir que sa pensée n'était pas exprimée par cette phrase.—Fanchette la comprit si bien qu'un sanglot lui échappa.

Une larme coula aussi lentement sur la joue

amaigrie de la pauvre femme, et levant les yeux au ciel, elle dit :

— Mon Dieu! je vous les confie... mon Dieu! n'abandonnez pas mes pauvres enfants! — Et comme elle s'aperçut alors que Fanchette ne pouvait plus retenir ses cris, elle ajouta :

—Dieu est grand, ma fille, respectons les décrets de sa sainte providence! Murmurer est un crime... Celui qui a foi en lui ne sera pas trahi, dit l'Écriture... et pendant qu'il me reste assez de force pour parler, écoute-moi...

Fanchette essuya ses yeux, et le sein gonflé, mais sans répondre, elle essaya de contenir sa douleur pour recueillir les paroles de sa mère.

— Pauvre enfant! dit la mourante, passant sa main longue et sèche dans les beaux cheveux noirs de sa fille, — depuis six mois, garde-malade de ta pauvre mère, presque la nourrice de ton frère et de ta sœur; tu dois être bien fatiguée!...

Et la pauvre mère regardait avec attendrissement le visage déjà fané de cette jeune enfant, dont les veilles continues et le travail avaient effacé cette fleur de santé et de jeunesse qui, il n'y avait pas bien longtemps encore, colorait ses joues et la distinguait d'entre ses compagnes.

— Fatiguée, répéta Fanchette, embrassant avec effusion la main de sa mère, qu'elle fit glisser de sa tête à sa bouche, — oh ! ma mère, est-on fatiguée quand on soigne sa mère !

— Bonne petite !... comme tu ressembles à ton père !... à mon pauvre Brulard... en tout... aussi bonne fille qu'il a été bon fils... car, lui aussi, il a soigné sa pauvre vieille mère... jusqu'à l'heure de sa mort... il a adouci ses derniers instants, comme tu adoucis les miens... Pauvre Pierre !... Je l'épousai alors... nous vécûmes six ans heureux !.... Six ans !.... Mon Dieu, je te remercie de ces six années de bon-

heur !... Sans doute, nous fîmes alors quelques fautes qui nous attirèrent ta colère... qu'elle s'appesantisse et retombe sur moi, ô mon Dieu! mais pitié et grâce pour mes enfants!

L'onction avec laquelle la veuve Brulard prononça ces paroles l'ayant épuisée, elle resta un moment sans parler. Fanchette, inquiète, se pencha vers elle.

— Mère, lui dit-elle, une cuillerée de ta potion, veux-tu?

Et comme la malade fit un signe affirmatif, Fanchette courut à une fiole, en versa le contenu dans une cuiller d'étain, et, revenant au chevet du lit, du bras qu'elle avait de libre, elle aida sa mère à se soulever sur son séant; de l'autre elle lui fit avaler sa potion.

Dieu sans doute fit que ce breuvage releva les forces de la mourante, car elle continua d'une voix plus ferme, plus nette.

— La pluie et la grêle détruisirent nos ré-

coltes ; nous allions tomber dans la plus horrible misère... Un jour... je m'en souviens, tu avais cinq ans, Fanchette, tu jouais près de moi, je nourrissais Petit-Pierre et j'étais enceinte de Suzon, Brulard entra dans cette chambre... ses traits étaient pâles, altérés; il jeta une bourse sur mes genoux.

— Femme, dit-il, voici de la part de l'empereur.

— Et que lui as-tu vendu en échange? lui demandai-je.

— Peu de chose, reprit-il, un corps et deux bras inutiles sur une terre frappée du fléau céleste... Je pars demain pour rejoindre l'armée qui est à Erfurth...

C'était le 2 septembre 1808... Le 7 juillet 1809, je lus son nom sur la liste des morts de la bataille de Wagram...

La mourante s'arrêta une seconde fois, comme

vaincue par sa faiblesse, ou par un souvenir si douloureux.

— Depuis... je n'ai plus fait que souffrir!... Encore, si la santé m'était restée!... mais, non... je reçus le coup mortel en lisant cette liste fatale... je n'ai jamais pu m'en relever... le chagrin et le travail ont échauffé mon sang... Je me meurs, Fanchette... je voudrais en vain te le dissimuler, pauvre enfant! il faut que je te le dise... ne pleure pas... J'ai une mission à te confier... une mission sainte et noble... à toi, qui n'as pas douze ans, à toi, qui es toi-même un enfant, qui ne devrais connaître de la vie que les rires et la joie; à toi, Fanchette, je lègue ton frère et ta sœur... sers-leur de mère... mon enfant,.. apprends-leur à prier Dieu... Dis à ton frère d'être honnête homme... enseigne la sagesse à ta sœur... soyez tous trois probes, vertueux... et quand je ne serai plus... venez prier quelquefois sur ma tombe.

Ici la pauvre mère fut obligée de s'arrêter ; un silence profond succéda à cette voix mourante ; il n'était interrompu que par les soupirs convulsifs de la pauvre Fanchette, qui sentait s'en aller son âme avec celle de sa mère, et qui, le visage caché dans les couvertures du lit, cherchait à étouffer ses cris et ses sanglots.

— Fanchette, Fanchette, murmura bientôt la malade... où es-tu ?... ma fille... La lumière est-elle éteinte, je ne te vois plus ?

Fanchette oublia sa douleur pour aller ranimer la chandelle, dont la clarté effectivement faiblissait... mais quand elle revint près du lit de sa mère, elle fut effrayée de la fixité de ses yeux et de la roideur de toute sa personne.

— Ma mère !... ma mère !... cria la malheureuse enfant.

Et n'en obtenant pas de réponse, voyant la respiration de sa mère s'embarrasser de plus en plus, Fanchette crut qu'elle allait mourir, et

cette idée la remplit de terreur ; néanmoins, la courageuse enfant ne perdit pas la tête : — il fallait un médecin ; et sans calculer l'heure avancée de la nuit, sans voir le temps affreux qu'il faisait, elle s'élança hors de la chaumière ; puis, sans bonnet, sans souliers, ne sentant, ni la neige qui tombait sur sa tête, ni la glace qui craquait sous ses pieds, insensible à l'âpreté d'un froid de douze degrés, elle franchit avec la rapidité d'une flèche lancée, la distance qui séparait sa chaumière de la demeure du docteur.

Il était dix heures quand elle frappa à la porte ; le docteur allait se mettre au lit : déshabillé, en robe de chambre, il n'avait plus qu'à ôter ses bas quand Fanchette parut devant ses yeux.

— Ma mère se meurt ! Ce fut tout ce que put dire la pauvre enfant ; et en effet cette phrase

était suffisante pour motiver l'importunité de sa visite.

Depuis longtemps le docteur, vieillard respectable, avait partagé sa clientelle entre son fils et son gendre. Toutefois, ne gardant pour lui que les pauvres de sa commune, il connaissait la maladie de la veuve Brulard : il savait qu'elle avait atteint le dernier terme de ses souffrances, et bien qu'il fût positivement persuadé de l'inutilité de sa visite, il ne s'en rhabilla pas moins pour se rendre chez elle.

— Approche-toi du feu, dit-il à Fanchette, dont les dents claquaient de froid, et qui grelottait de tous ses membres ; chauffe-toi, — je serai bientôt prêt, et nous partirons ensemble.

— Oh ! monsieur le docteur, excusez, dit Fanchette, mais peut-être, dans ce moment, ma pauvre mère a-t-elle besoin de moi... Elle est seule... et se meurt, monsieur.

— Mais tu es glacée, toi, lui dit le docteur

en lui prénant sa petite main, qui ressemblait à un morceau de marbre.

— Moi! dit Fanchette, dégageant ses mains, au contraire, j'étouffe, monsieur... Vous excusez, n'est-ce pas? ajouta-t-elle d'une voix suppliante, et en gagnant la porte.

Puis, profitant du silence du docteur qui cherchait ses bottes, la jeune enfant s'esquiva adroitement, et revint en toute hâte au logis.

Le même silence régnait dans la chaumière. Fanchette s'élança vers le lit; les yeux de sa mère étaient fermés, sa respiration lente et douce, sa main avait perdu de sa roideur, seulement elle était molle, humide et froide, Fanchette la prit entre les deux siennes pour la réchauffer.

Le docteur la trouva ainsi.

— Chut! elle dort, dit-elle en apercevant le docteur. Ah! vous l'avez réveillée!...

Effectivement, au moment où celui-ci s'ap-

prochait du lit, la mourante ouvrit les yeux, les porta sur Fanchette, de là vers le berceau où les deux autres enfants dormaient, et un soupir léger, bien léger, s'exhala de sa poitrine.

Le docteur vit que c'était le dernier; pour Fanchette, elle doutait encore.

— Maman... dit-elle, avec une précaution presque maternelle, maman, c'est le docteur... que te sens-tu?... dis-le lui... Il a quitté son lit pour venir te voir... Maman!.. réponds-moi!..

Mais voyant l'immobilité de sa mère, à laquelle sa voix n'avait plus le pouvoir de l'arracher, sentant la main tremblante du docteur qui essayait de l'éloigner du lit, elle poussa un cri terrible, et se cramponna plus fortement à sa mère.

— Ma mère! cria-t-elle avec désespoir, oh! mon Dieu, n'ai-je plus de mère!...

Et à ces cris les deux enfants s'étant réveil-

lés et l'ayant appelée, Fanchette se retourna vers eux, et, avec un accent que rien ne peut rendre, elle leur cria :

— Vous êtes orphelins!

II

LA VEILLÉE DU MORT.

Le jour, en pénétrant à travers les vitraux plombés de la petite chaumière de Saint-Gratien, éclaira le plus triste spectacle.

Un mauvais drap de toile grise recouvrait le corps de la veuve Brulard, et lui cachait le visage ; un cierge, envoyé par le docteur, brûlait au pied du lit ; contre ce lit, la pauvre

Fanchette, agenouillée, sanglottait en répétant avec désespoir le nom de sa mère. Les deux enfants, assis dans le berceau, regardaient, ébahis, leur sœur, et le lit où ils n'apercevaient plus le visage de leur mère.

— Fanchette, Fanchette, viens nous lever, sœur, je t'en prie ; il fait jour, disaient-ils de temps à autre.

Et Fanchette sans se lever, mais retournant vers eux son visage baigné de larmes, leur disait seulement :—Chut ! mes enfants ; puis elle recommençait ses prières.

— Comment va maman aujourd'hui ? se hasarda à demander Petit-Pierre, d'un an plus âgé que Suzon.

— Maman... répéta Fanchette en redoublant ses pleurs, maman, vous ne la verrez plus... ni moi non plus... Oh ! ma mère, c'est donc fini... mon Dieu !... mon Dieu !...

La journée se passa ainsi. Fanchette ne quitta

sa place qu'à de légers intervalles, soit pour faire manger les enfants qui avaient faim, ou pour leur rendre les petits services dont ils pouvaient avoir besoin; mais elle ne les leva pas. Ils étaient trop jeunes pour comprendre la perte qu'ils avaient faite; et peut-être auraient-ils été jouer dehors... Jouer! pendant que le corps de leur mère gisait encore étendu sur sa couche de douleur! La jeune fille sentit tout ce qu'il y aurait eu de cruel et d'inconvenant dans l'insouciance de l'enfance dans un jour aussi solennel.

Quant à elle, elle ne prit rien; ce ne fut ni par réflexion, ni parce que sa douleur était plus forte que la faim, ni parce qu'elle supposa que ce pourrait bien être un sacrilége de manger devant le corps de sa mère; non, elle n'y pensa pas. Voilà tout; la perte qu'elle venait de faire absorbait toutes ses facultés et ne lui en laissa qu'une, celle de veiller sur le dépôt

précieux que sa mère lui avait légué en mourant.

Vers le milieu du jour, le curé parut inopinément dans la chaumière; il était accompagné de plusieurs paysans et paysannes qui venaient pour ensevelir la morte, puis d'un homme portant une bière.

A cette vue, Fanchette poussa un cri de douleur.

— Éloignez ces enfants, dit le curé à une voisine.

Mais lorsque la voisine s'approcha de Fanchette pour l'emmener, la pauvre enfant demanda en grâce de rester.

— Vous avez besoin de vos forces, ma fille, lui dit le prêtre avec bonté.

Et il lui parlait comme il aurait fait à une femme plus âgée; car la raison précoce de cette jeune fille, les soins assidus qu'elle avait donnés à sa mère, son travail pour soutenir les

frais d'une longue maladie, tout cela empêchait qu'on regardât Fanchette comme un enfant.

— Pourquoi les excéder par la vue de ces terribles apprêts? lui dit le curé. Vous voulez voir votre mère jusqu'au dernier moment, dites-vous : votre mère est là haut, enfant, elle vous contemple ; ici, ce n'est que sa dépouille; laissez-nous la rendre à la terre.... Vous avez rempli votre tâche de bonne fille... laissez-nous accomplir notre saint ministère... Allez; suivez la mère Simonne.

— Mais les enfants... dit Fanchette, encore indécise.

— Ils dorment, nous ne les réveillerons pas... et puis, jusqu'à votre retour, ma gouvernante veillera sur eux.

— Eh! bien, soit, monsieur le curé, dit Fanchette en pleurant; mais accordez-moi une grâce, ne me la refusez pas... ce sera une con-

solation pour moi ; je veux accompagner ma mère à sa dernière demeure.

— C'est trop juste, lui dit le curé ; je vous le promets.

Et Fanchette se retira, emmenée par la mère Simonne.

Le curé lui tint parole. Quand le triste cortége se mit en marche pour conduire le corps au cimetière du village, Fanchette reparut au milieu des paysans qui portaient le cercueil ; elle marchait seule, les yeux fixés sur le drap noir recouvrant un être qui, hier encore, lui parlait et la consolait ; elle pleurait, mais ses larmes avaient ce caractère de résignation qui fait plus de mal à voir que lorsque c'est le désespoir qui les fait couler.

Avant de quitter ce dernier asile, Fanchette s'agenouilla sur la terre où elle avait vu disparaître tout ce qui restait encore de sa mère ; puis ayant acheté d'un paysan qui les vendait

une humble croix de bois peinte en noir, elle la planta de ses mains sur la tombe fraîchement fermée. Après, accompagnée du curé qui lui prodigua non des consolations, mais des conseils sur les nouveaux devoirs que la mort de sa mère lui imposait, elle revint au logis.

Le curé la laissa à la porte. En voyant la jeune paysanne, la gouvernante du curé se retira pour aller préparer le souper de son maître. Il ne faisait pas encore nuit, mais le jour baissait considérablement; ce moment de la journée a toujours quelque chose de lugubre et de solennel; et Fanchette se sentit glacée en se retrouvant seule, pour la première fois, dans cette demeure que sa mère venait d'abandonner si récemment.

Les enfants dormaient; le temps de la veille s'était calmé, et ce silence profond des champs imprima à l'âme triste de la jeune fille comme un effroi, comme une terreur panique : elle eut

presque peur. Néanmoins, secouant cette espèce d'engourdissement qui la saisissait, elle s'approcha du berceau où reposaient son frère et sa sœur, les baisa doucement au front pour ne point les réveiller, et puisa dans cette vue des forces qui semblaient l'abandonner.

Elle passa encore une partie de cette nuit en prière, suppliant à mains jointes sa mère, dont elle imaginait que l'âme veillait sur elle, de la protéger, ainsi que son frère et sa sœur; puis enfin cette jeune fille, pour la première fois depuis six mois, se déshabilla pour se coucher.

Le lendemain au matin, en se réveillant, sa première pensée fut pour sa mère; il y avait si peu de temps qu'elle ne la soignait plus qu'elle se leva à la hâte, par instinct, et comme pour la soigner encore; mais le lit vide de sa mère la rappela à la réalité, et ses larmes recommencèrent à couler.

Alors les enfants se réveillèrent; et, comme Fanchette, leur première parole fut : — Maman.

Fanchette courut à eux, les prit dans ses bras, et, les embrassant tendrement, leur dit :

— C'est moi qui suis votre mère, maintenant, mes chers enfants; vous n'en avez plus d'autre... Appelez-moi maman, j'en aurai pour vous l'amour et les soins..... aimez-moi bien, pour me consoler de la perte de notre pauvre mère, et moi, je vous aimerai aussi pour vous faire oublier qu'elle vous manque..... Petit-Pierre... Suzon... embrassez-moi.

— Et où est donc maman? demandèrent les enfants.

— Elle est allée là haut rejoindre notre père, répondit Fanchette.

— Et nous ne la verrons plus?

— Plus jamais!... répondit encore Fanchette, à qui ce souvenir arracha de nouvelles larmes.

Toutefois, calmant un peu sa douleur afin de ne pas trop affliger ces orphelins, trop jeunes pour sentir la perte irréparable d'une mère, elle sécha ses yeux, leva les enfants, et les emmena devant la porte de la chaumière.

Elle était assise sur un escabeau, tenant Suzon devant elle, et ayant appendu à son bras Petit-Pierre, qui lui répétait : *Tu es notre maman, donc?* lorsqu'une jeune dame, montée sur un âne que tenait par la bride un petit garçon, s'arrêta devant la chaumière.

Fanchette reconnut de suite la fille du docteur, et se leva.

— Pauvres enfants ! dit la jeune femme, s'asseyant sur la chaise que lui céda Fanchette, et prenant sur ses genoux la petite Suzon qui lui tendait les bras ; mon père m'a raconté vos chagrins.

Puis, avec un geste doux et amical, faisant

mettre Fanchette devant elle, sur un escabeau de bois, elle ajouta :

— J'ai pensé à toi, Fanchette, à ta petite famille, et, ce matin avant le jour, j'ai parcouru, à ton intention, tous les alentours de Saint-Gratien. Tu es fort aimée dans le pays, ma petite, et avant que je n'aie parlé, chacun s'était empressé de me faire son offrande. — Tiens, reprit la fille du docteur, en sortant d'un petit panier en osier, qu'elle avait posé à terre, une bourse pleine d'argent qu'elle présenta à Fanchette.

Sans la prendre, celle-ci se recula étonnée.

— A moi, madame ? dit-elle.

— Oui, ma fille... mais prends donc.

— A moi ! répéta encore Fanchette, dont les joues se couvrirent d'une vive rougeur... Vous êtes bien bonne, madame... en vérité... je ne sais comment reconnaître tant de bontés... mais ma mère m'a toujours dit de ne point recevoir

d'argent que je ne l'aie gagné... et je n'ai pas gagné celui-ci, madame.

— Ta mère n'est plus, enfant; tant qu'elle a vécu, elle pouvait pourvoir à vos besoins, maintenant... il faut bien qu'on y songe pour elle.

— Mais je n'ai besoin de rien, madame, répondit Fanchette, avec une modestie sans fierté, j'ai encore un peu d'argent pour faire aller mon petit ménage. Mes parents, bien que très-malheureux, n'ont jamais mendié, et tant que j'aurai de la santé et des bras, j'espère n'avoir pas besoin d'aumône pour vaquer aux soins de ma chère petite famille... Puis, voyant la dame interdite et émue, elle craignit de l'avoir fâchée, et ajouta : — Il y a tant de pauvres ici, ma bonne dame, que vous pourrez mieux placer votre argent... Moi, ce que je vous demande, et encore si vous voulez bien avoir cette bonté, c'est de vous intéresser en ma faveur auprès de

vos connaissances, pour qu'on ne me laisse pas manquer d'ouvrage.

— Charmante et noble enfant, répondit la fille du docteur, en essuyant une larme d'attendrissement, non, je n'insisterai pas pour te faire accepter cet argent : tu veux le gagner, tu le gagneras, ma fille... Adieu... ménage ta santé, et compte toujours sur l'amitié de toutes celles qui ont un cœur. Disant ces mots, la jeune dame embrassa tendrement Fanchette et les enfants, remonta sur son âne, et disparut.

Fanchette ravaudait des bas et cousait fort bien. Vous devinez sans doute, mesdemoiselles, que toutes les personnes de Saint-Gratien, d'Enghien, de Montmorency et des environs, qui s'étaient empressées de fournir à la quête de la fille du docteur, s'empressèrent bien plus vite, quand on leur rapporta l'argent, d'envoyer de l'ouvrage à la charmante orpheline ; vous devinez encore qu'on ne le lui marchan-

dait pas, et qu'on aurait voulu même ajouter à ce qu'elle demandait: mais impossible : on n'osait pas le lui proposer.

L'orpheline de Saint-Gratien prouva bientôt ce que peuvent l'ordre et l'économie unis au courage. Levée à quatre heures du matin, la diligente fille se mettait à l'ouvrage ; à sept heures en été et à huit heures en hiver , elle réveillait les enfants, les levait, les lavait, les habillait, les embrassait, et leur donnait à déjeuner; elle déjeunait aussi, puis elle apprêtait la nourriture pour le reste de la journée, rangeait son ménage, où l'ordre et la propreté se faisaient remarquer. Vers midi, si le temps était beau et sec, elle menait les enfants dans les bois environnants, et pendant qu'ils couraient, ramassant du bois mort, de la mousse, des feuilles sèches pour alimenter son feu, elle s'asseyait à terre, et se mettait à ravauder des bas ou à confectionner tout autre ouvrage de cou-

ture ; s'il faisait mauvais temps, les enfants jouaient près d'elle dans la chaumière.

De retour de cette espèce de promenade, exercice aussi salutaire pour elle que pour les enfants, elle travaillait encore jusqu'à la nuit tombante, puis elle couchait les enfants. Il s'en fallait encore de beaucoup, mes jeunes amies, que l'intéressante orpheline crût avoir fini sa tâche : elle ne se couchait qu'après avoir brossé, lavé et racommodé les effets un peu mûrs de Petit-Pierre et de Suzon. On eût dit la mère la plus tendre et la plus dévouée; ce n'était que tous ces soins remplis, que Fanchette allait enfin se livrer au repos.

A mesure que Petit-Pierre et Suzon grandissaient, les besoins devenaient plus multipliés, plus difficiles à satisfaire; il est vrai aussi que Fanchette grandissait et se renforçait; mais son zèle croissait avec les besoins de sa petite famille. Ils étaient bien pauvres ces trois or-

phelins, certes la misère était grande chez eux : un morceau de pain sec faisait leur déjeuner, une soupe au lait ou aux légumes complétait leur dîner, il en restait quelquefois pour souper, mais rarement. On ne mangeait de la viande qu'aux fêtes carillonnées. Et cependant, jamais on ne les vit malpropres et déguenillés ; les pièces qu'on adaptait aux vêtements étaient toujours de la même couleur et de la même étoffe que le vêtement; cependant, l'été, ils allaient tous trois nu-pieds.

Puis vint le moment où il fallut mettre Petit-Pierre et Suzon à l'école. Eh! bien, mesdemoiselles, Fanchette, par son ordre et son travail, trouva encore les moyens de subvenir à cette dépense ; et elle ne négligeait pas pour cela, croyez-le bien, les exercices de la religion. Tous les dimanches elle conduisait elle-même les enfants à la messe, de là sur la tombe de sa mère, où elle leur faisait promettre de lui obéir, et où

elle leur promettait, à son tour, de les aimer, de les chérir toujours.

L'époque de la première communion arriva pour Petit-Pierre ; il fut habillé de neuf ce jour là, des pieds jusqu'à la tête ; Fanchette était aussi fière que lui de son beau costume. Hélas ! que d'heures de veillées de plus pour avoir pu amasser l'argent nécessaire à l'acheter !

L'année d'ensuite, vint le tour de Suzon ; appelée à remplir les mêmes devoirs, elle n'en fut pas moins bien mise ; mais il faut tout dire, Suzon, élevée par la plus tendre des sœurs, et accoutumée de bonne heure à l'ouvrage, avait elle-même confectionné sa robe blanche et brodé son voile de mousseline.

Nos trois orphelins vivaient donc heureux, bien que pauvres, et contents, bien que travaillant toujours. Fanchette venait d'atteindre sa dix-neuvième année, Petit-Pierre avait quatorze ans, et Suzon entrait dans sa treizième

année, lorsque le 25 août 1822, de très-grand matin, un brillant équipage traversa rapidement le village de Saint-Gratien; il gravit avec peine une petite côte boisée, et, au grand étonnement des habitants qui se rendaient à leurs travaux, il prit le sentier qui conduisait *à la chaumière* de Fanchette.

III

UNE SÉANCE A L'ACADÉMIE.

—Fanchette, ma sœur, un beau carrosse qui passe par ici; viens donc voir, disait, ce même jour du mois d'août, Suzon, à Fanchette, occupée à étendre du linge dans un petit grenier formé dans la soupente.

— C'est sans doute pour demander son chemin, répondit Fanchette sans se déranger.—

Appelle Petit-Pierre, et dis-lui de le leur enseigner.

— Petit-Pierre est devant la porte, dit Suzon... le carosse s'arrête... un monsieur met la tête à la portière... il parle à Petit-Pierre... le monsieur descend... Tiens! M. le curé est avec lui... il descend aussi, puis le bon docteur... ils viennent tous de ce côté... Descends, descends vite, Fanchette; je parie que c'est de l'ouvrage qu'on nous apporte.

Elle n'avait pas plutôt fini sa phrase, que les trois personnages, conduits par Petit-Pierre, entrèrent dans la cabane.

— Bonjour, Suzon, lui dit M. le curé; où est ta sœur? mon enfant.

— Elle va descendre, monsieur le curé, répondit Suzon, accompagnant sa phrase d'une petite révérence... en attendant, donnez-vous la peine de vous asseoir, messieurs; et la jeune

fille avança des chaises en bois blanc, garnies en paille, mais d'une propreté remarquable.

Le docteur et le curé s'assirent; celui des trois personnages, inconnu à Suzon, resta debout, parcourant la chambre des yeux. Toutefois, il était aisé de voir que la curiosité seule n'animait pas son regard, on y lisait comme un doux attendrissement.

— Quand je vous le disais! lui dirent le curé et le docteur.

A ce moment parut Fanchette, grande, forte, le visage resplendissant de santé et de ce parfait contentement que procure une conscience pure; elle s'avança poliment vers les trois visiteurs et leur demanda ce qu'elle pouvait faire pour leur service.

— Nous suivre, mademoiselle, répondit l'inconnu.

— Oserais-je vous demander où, monsieur? répliqua Fanchette avec étonnement.

— Ne t'en inquiète pas, mon enfant, répondit le docteur, qui, l'ayant vue naître, avait conservé l'habitude de la tutoyer.—Seulement, va t'habiller... et toi aussi, Suzon... et toi aussi, Petit-Pierre; faites-vous beaux, nous vous emmenons à Paris.

— A Paris! répétèrent Suzon et Petit-Pierre en regardant leur sœur aînée.

— Puisque M. le docteur et M. le curé le désirent, c'est à nous à obéir, répondit Fanchette, et faisant un signe à ses enfants, ils s'élancèrent tous trois sur l'échelle qui menait à la soupente, et disparurent.

Un silence, qui n'avait rien de triste, régnait entre les trois visiteurs, la joie la plus vive se peignait sur les beaux traits du docteur et sur ceux plus humbles du prêtre; l'inconnu seul paraissait tranquille.

Fanchette, son frère et sa sœur ne tardèrent pas à reparaître. Une robe d'indienne grossière,

mais bien faite, un tablier de soie, un petit bonnet blanc, bien chaussée, un fichu neuf sur le cou, tel était le costume des deux sœurs, dont la propreté et l'arrangement faisaient le premier charme; Petit-Pierre se grandissait sous sa veste de gros drap bleu des dimanches; et son pantalon de coutil à raie.

— Partons, dit l'inconnu, et le cocher ayant ouvert le carrosse, il présenta sa main à Fanchette pour l'inviter à y entrer.

Fanchette devint plus rouge que le feu; mais le docteur ayant dit : — Allons donc, mon enfant! — elle s'élança par-dessus le marchepied et s'assit roide et droite sur la banquette de devant; Suzon et son frère se mirent près d'elle, les trois messieurs se placèrent au fond, et le carrosse partit au galop.

Ce premier choc, occasionné par le balancement des ressorts, fit éprouver un sentiment de frayeur aux trois orphelins, qui n'avaient jamais

de leur vie monté dans aucune voiture ; mais le respect dû au curé et à ses compagnons les empêchèrent de le faire éclater. Le carrosse roulait toujours avec la rapidité de l'éclair.

Le fracas des roues sur le pavé du village de Saint-Gratien attira tous les habitants sur les portes.

— Tiens ! voilà M. le curé en carrosse ; où va-t-il donc ? se demandaient ceux qui n'apercevaient encore que le pasteur. — Et le docteur est avec lui, s'écria un autre ; et soudain une exclamation unanime se répandit et vola pour ainsi dire de bouche en bouche.

— Et Fanchette qui va en carrosse, et Suzon, et Petit-Pierre ! Bon Jésus ! qu'est-ce que ça veut dire ? — Bonjour, Fanchette ! lui jetait-on sur son passage ; mais la jeune fille ne répondit rien, non par fierté ni par orgueil de se voir ainsi dans un bel équipage traîné par des chevaux jeunes et fringants, et en compagnie de

M. le curé, du docteur et d'un beau monsieur qui avait un ruban rouge à la boutonnière ; non certes, je vous le répète ; bien au contraire, elle était honteuse de ce luxe, elle, pauvre fille des champs, qui ravaudait du matin au soir, elle baissait les yeux ; elle n'osait regarder ni ses honorables conducteurs, ni ses compagnes qu'elle craignait d'humilier par cet excès de faveur qu'elle n'avait ni ambitionné, ni désiré, et qui la rendait si confuse qu'elle n'en éprouvait aucun contentement.

Toujours roulant, le carrosse traversa Saint-Denis, puis une partie de Paris, puis le Pont-Neuf ; puis, longeant les quais, il vint s'arrêter devant un beau monument situé en face du Pont des Arts.

Les trois messieurs descendirent, Fanchette, son frère et sa sœur en firent autant, et tous six pénétrèrent dans l'enceinte de ce bâtiment.

C'était une salle ronde éclairée par le haut,

avec des siéges disposés tout à l'entour; trois ouvertures pratiquées aux trois extrémités s'ouvraient sur autant de galeries; la quatrième extrémité se trouvait remplie par une balustrade formant une demi-lune, dans laquelle étaient disposés trois fauteuils, ayant devant eux un bureau.

Le docteur et le curé introduisirent les trois orphelins dans cette enceinte, et les firent placer sur un banc à droite de cette demi-lune, puis deux portes s'ouvrirent, et des messieurs en habits verts brodés en argent, prirent place, les uns à droite, les autres à gauche, d'autres en face de cette demi-lune.

Quand Fanchette osa lever les yeux, elle ne fut pas peu étonnée de voir devant elle, sur le fauteuil du président, le monsieur qui était venu la chercher à la chaumière.

Alors la séance commença : le président se leva, et l'assemblée ayant fait silence, il ra-

conta l'histoire de Fanchette, mais beaucoup mieux que je ne l'ai fait ici, mesdemoiselles, car il avait l'éloquence qui me manque, et l'attendrissement qu'il éprouvait lui-même, donnait à sa voix un effet magnétique.

En entendant son nom retentir dans cette enceinte, en recevant des louanges sur une action que jusqu'à ce jour, la simple fille des champs avait cru si naturelle, elle s'imagina qu'elle rêvait, qu'un songe troublait ses sens; mais quand le président termina son discours, en disant: *que le prix de vertu extraordinaire de dix mille francs, fondé par feu le baron de Monthyon, en faveur du Français pauvre qui aurait fait l'action la plus vertueuse*, était adjugé à mademoiselle Fanchette Brûlard, et qu'à travers le voile qui s'étendait sur ses yeux, elle vit le respectable pasteur de Saint-Gratien prendre une couronne des mains du président, et venir la lui offrir, à elle! elle comprit enfin que

c'était d'elle qu'il s'agissait; elle se leva, elle voulut essayer de parler, mais cet hommage public était trop éclatant, trop inespéré, pour l'âme candide de cette enfant, elle ne put résister à son émotion et tomba évanouie.

On la transporta dans une salle de l'Institut; son évanouissement la déroba aux acclamations qu'avait excitées ce récit si simple et si touchant. Elle ne revint à elle que baignée des larmes de son frère et de sa sœur, qui la pressaient avec transports dans leurs bras.

Cette même année, mesdemoiselles, l'Etat dota Fanchette, et la maria à un brave militaire, à un honnête homme, qui la rend aussi heureuse qu'elle le mérite; elle est mère aujourd'hui, aussi bonne mère qu'elle a été bonne fille, qu'elle a été bonne sœur; Suzon a juré de ne jamais la quitter.

Quant à Petit-Pierre, entré fort jeune à l'armée, il a fait la campagne d'Alger, d'où il est

revenu avec la croix d'honneur, et le grade de sous-officier.

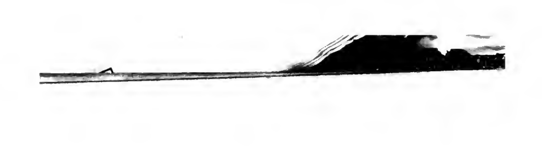
Fanchette, voyant sa famille si heureuse, ses premiers enfans légués par sa mère, tourner si bien, est, je vous assure, bien plus heureuse qu'eux tous; oh! que sont ses peines passées, maintenant, et ces journées si longues et si dures pour la jeune orpheline de douze ans? Elle remercie Dieu tous les jours, du courage qu'il lui a inspiré.

Ainsi ces trois êtres, que le sort semblait avoir condamnés à la misère, à l'infortune, par un entier dévouement de l'un d'eux, sont heureux tous les trois. Voilà ce que peuvent l'amour de Dieu, un cœur bien placé, *et un travail assidu.*

ÉLISA MERCŒUR

OU

LA PETITE INSTITUTRICE.



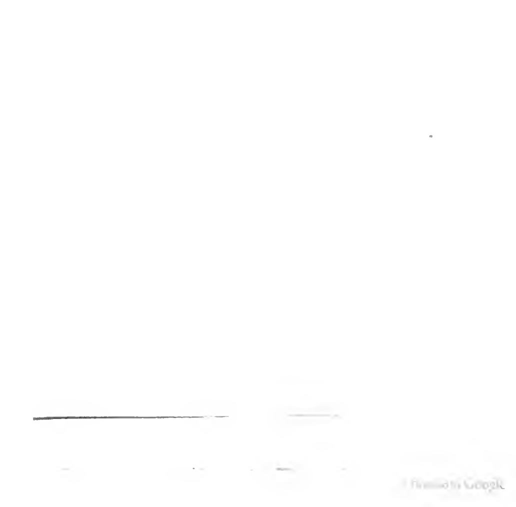

BIBLIOTECA
Fondo
Helène Savoia
Napoli



Mme Collin delt. Lith. par Mlle. L.se Marigny.

Elisa.

... Louis Janet rue St. Jacq...





Paris, François et Louis Janet rue S.t J.

I

LA PETITE POETE.

— Voyons... prenons l'air trés-sévère... la voix basse... et grave... fronçons les sourcils, ça doit faire beaucoup plus d'effet... Ma poupée va me représenter la petite de Bremond... Je commence !... —Vous avez très-mal récité votre leçon, et je suis très-mécontente de vous, mademoiselle. — Vous ne faites nulle attention à ce

que je vous dis... On dirait presque, et cela, ce serait le comble de l'insubordination, — on dirait presque, dis-je, que vous vous moquez de moi... Non, il ne faut pas leur dire cela, à ces petites filles, ça leur en ferait venir l'idée; comme à moi, quand maman me défend de faire des vers... Il me semble que je n'en ai jamais tant d'envie qu'alors... Recommençons... Si cela continue, je le dirai à votre maman... Oh ! non, il ne faut pas que je promette une chose que je ne tiendrais pas... ça les ferait gronder, ces pauvres enfants... il vaut mieux les prendre par les sentiments... La phrase de ma mère à moi, celle qui me fait tant d'effet... Vous me faites de la peine, mademoiselle... Oui... c'est mieux, ça... J'imagine qu'elle pleure... alors je l'embrasse... je la console... Mon Dieu!.. que c'est difficile de faire l'institutrice !...

— Surtout à treize ans, interrompit une voix qui fit retourner promptement vers la

porte la tête brune et spirituelle d'une jeune fille qui, debout devant une glace, forçait depuis un moment, sa figure enfantine et douce à prendre un air rébarbatif.

— Ah ! c'est vous, maman, répondit-elle, reprenant sa première attitude... vous faites bien d'arriver, vous me direz si, enfin, j'ai réussi à me donner l'air vraiment imposant...

— Et quel est ton but, en faisant toutes ces grimaces !...

— Grimace ! le plus beau froncement de sourcil qu'on ait jamais pu inventer... Du temps des dieux de la fable, Jupiter m'envierait ce froncement de sourcil-là...

— Je n'en doute nullement, ma chère Élisa, seulement je serais curieuse de savoir à quoi ce beau froncement de sourcil peut te servir.

— A me faire respecter de mes petites élèves...

— Plutôt, à les faire rire...

— Vous me désillusionnez toujours, ma chère maman,... moi qui étais si contente de cette épreuve.

— Dis-moi, Élisa, est-ce que j'ai besoin de toutes ces comédies-là pour me faire respecter de toi ?

— Oh ! c'est bien différent, maman, vous avez l'air respectable, vous, tout naturellement; mais, moi... j'ai beau faire, on ne me craindra jamais.

—Enfant, quel besoin as-tu de te faire craindre... fais-toi aimer, ça vaut bien mieux !

— Oh ! aimer ! ça vient tout seul, maman... mais c'est craindre que je voudrais... Dieu que ça me ferait du plaisir si toutes les petites filles tremblaient à mon approche...

— Pour cela, Élisa, il ne faudrait pas jouer avec tes élèves; comment veux-tu qu'elles te craignent, lorsque tu sautes avec elles à la corde, ou que tu joues aux barres, ou avec leur pou-

pée, avant ou après la leçon, et peut-être pendant... qui sait ?...

— Pendant... oh! jamais pendant, maman... avant ou après... je ne dis pas... ça... c'est vrai... dame, il faut bien égayer un peu le français, l'anglais et la géographie... mais je ne le ferai plus... je te le promets... Tu as raison... ça me donne l'air trop enfant. A propos, maman, j'ai deux leçons de plus à donner par jour... eh !... quel bonheur.

— Pourvu que cela ne te fatigue pas trop, ma fille ?

— Oh ! sois tranquille, chère maman , dit Élisa avec le sentiment le plus expressif... comment veux-tu que ça me fatigue, lorsque c'est pour toi que je travaille... lorsque je me dis : Ma pauvre mère ne veillera pas si tard cette nuit pour achever sa couture... Puis, si je pouvais gagner assez pour qu'elle soit mieux logée, mieux vêtue, mieux nourrie, surtout... pauvre

mère ! si tu savais combien je souffre quand je vois la pauvreté qui t'entoure... non pour moi... ça m'est bien égal... mais pour toi.

— Et c'est pour toi, aussi, ma chère petite, que je souffre, répondit madame Mercœur, en pressant sur son sein, sa jeune et charmante enfant... à treize ans, nourrir ta mère.... sais-tu que c'est bien beau, mon Élisa...

— Dites bien doux, ma chère maman... et encore, si vous vouliez permettre une chose...

— Quoi ?... faire encore des vers... n'est-ce pas?... Eh ! ma pauvre enfant, où veux-tu que cela te mène, la poésie ?...

— Je ne sais, maman... à la gloire... peut-être... et comme un éclair brillant s'échappa des grands yeux noirs d'Élisa.

— A la gloire ! chère petite... ah ! je vais te répéter la phrase qui te fait tant d'effet: que tu me fais de la peine !... non que je ne serais fière de tes succès et de ta gloire... mais ta santé dé-

licate souffrirait d'un travail de tête, continu et exalté... J'ai perdu ton père, ma fille, je n'ai plus que toi au monde... conserve-toi pour ta mère... Elisa... Ta santé, c'est ma santé... ta vie, c'est ma vie...!

— Allons... voici l'heure d'aller donner ma leçon, dit Elisa tristement... et prenant son châle et son chapeau... c'est pourtant bien cruel... dire que la tête vous bout de choses qui y passent, qui s'y accumulent, qui s'y confondent... Tiens, maman, si tu ne veux pas que je fasse des vers, cache-moi les livres de Chateaubriand, ceux de Lamartine, et ceux aussi de madame Desbordes Valmore... Mon dieu! que toutes ces œuvres sont belles, cependant!... mais rassure-toi... maman.., je t'obéirai ou du moins, je tâcherai...

En disant ces mots la poétique enfant roulait dans ses doigts effilés, un papier barbouillé d'écriture...

— Tu tâcheras, désobéissante petite, dit madame Mercœur d'un ton de doux reproche, et touchant le papier que sa fille tenait...

— Ne gronde pas, bonne petite maman, c'est vrai... j'ai eu tort... mais écoute ces vers.

Et comme la faible maman ne répondit pas ; Elisa déplia son papier, et lut :

« *Ne le dis pas.* » [1]

» Tiens, d'un secret je veux t'instruire,
» Mais j'ai peur de l'écho, je parlerai tout bas ;
» L'indiscret pourrait le redire,
» Il faut, petit ami, qu'il ne m'entende pas.

» Écoute : du rosier la feuille fugitive
» Tombe et s'envole en murmurant ;
» La feuille fait du bruit : je serais moins craintive,
» Le bruit m'a rassurée, et je tremble pourtant !

» Qu'un secret fait de mal quand on n'ose l'apprendre !
» Il semble qu'un lien l'attache sur le cœur.

[1] C'est la première poésie d'Elisa Mercœur, elle avait alors treize ans.

» Vois, mon regard te parle, il est plein de douceur ;
» Dis-moi donc, mon ami, ne peux-tu me comprendre ?
» Il était prêt à se trahir
» Le secret que devait t'expliquer mon silence,
» Il s'échappait, timide en ta présence.
» Ma bouche se referme et n'ose plus s'ouvrir.
» Bien tendrement la tienne a dit : je t'aime !
» Lorsque ce mot si doux fut prononcé par toi,
» Méchant, c'est mon secret que ta bouche elle-même,
» Comme un écho du cœur, t'a révélé pour moi.
» Tu le connais, et peut-être, parjure,
» Un jour, hélas ! tu le décèleras.
» Petit ami, je t'en conjure,
» Si tu le sais, ne le dis pas ! »

— Elisa, dit Mme Mercœur sérieuse, à ton âge, les facultés intellectuelles ne peuvent se développer qu'aux dépens de la santé.... Je ne te défends rien... mais, je t'en prie, ne fais plus de vers...

Un peu désappointée de ne recevoir que cette prière, en place d'un compliment qu'elle espé-

rait, la jeune Elisa tortilla son papier, le lança loin d'elle par une fenêtre ouverte sur les bords de la Loire; puis, ayant noué son chapeau et mis ses gants, elle se tourna vers sa mère et dit : Je suis prête.

La pauvre mère cacha sous un sourire approbateur, l'émotion que lui causa l'acte de dévouement de sa fille.

II

LA LEÇON DE GÉOGRAPHIE.

Deux femmes sortaient d'une petite maison bâtie sur les bords de la Loire, dans un quartier solitaire de Nantes, et s'acheminèrent vers une grille au travers de laquelle on apercevait les arbres d'un beau parc. L'une de ces femmes, jeune encore, portait sur ses traits pâles l'em-

preinte d'une triste résignation ; la gaîté la plus naïve, les douces illusions de l'enfance semblaient se jouer sur le jeune front de l'autre, et se mêler aux boucles soyeuses de ses beaux cheveux noirs.

Ayant atteint la porte de la grille, les deux femmes s'arrêtèrent ; la plus âgée baisa sa compagne au front, et se retira ; la plus jeune sonna, et entra.

Cette dernière avait à peine fait quelques pas sur la pelouse qui précédait le château, qu'elle rencontra deux petites filles qui se désolaient auprès d'une carriole arrêtée.

— Léonie, Juliette, qu'avez-vous? leur demanda la nouvelle venue.

— Tiens, est-ce que c'est déjà l'heure de notre leçon de géographie, M[lle] Mercœur? demanda Léonie, la plus grande des deux enfants, sans répondre à la question de la jeune fille.

— Mais oui, Léonie, il est midi, et au lieu de jouer, vous devriez être dans votre chambre à étudier et à m'attendre.

Le ton grave et prétentieux qu'avait affecté Mlle Mercœur en parlant, fit changer soudain le cours des réflexions de Léonie.

— Est-ce que tu veux gronder aussi, toi; faire comme notre vieille bonne? dit-elle d'un petit air lutin. — Ça ne te va pas, Elisa, je t'en avertis.

— Au fait, tu as raison, ma petite, dit Elisa, reprenant son air bon enfant; — mais pourquoi pleurais-tu quand je suis arrivée?

— Parce que Juliette veut que je la traîne dans cette carriole neuve dont maman m'a fait cadeau, et que je n'en ai pas la force...

— Pauvre chou! dit Elisa, se baissant sur Juliette, assise à terre, et l'embrassant tendrement; — veux-tu que je te traîne, moi?

— Oh ! oui, ma bonne amie ! dit Juliette avec joie.

Et voilà Elisa, sans autre réflexion que celle d'obliger ses petites élèves, qui en met une dans la carriole, qui prie l'autre de tenir la main de sa sœur pour l'empêcher de tomber, et qui, saisissant elle-même la barre de bois qui sert de brancard, se met à tirer.

— Bravo ! bravo ! disait Léonie, bravo ! ça vaut la leçon de géographie, et c'est bien plus amusant. Va donc ! Elisa, va donc !

Mais ce mot de géographie avait rappelé Elisa à ses devoirs.

— Dans le fait, dit-elle, j'allais oublier que je ne suis, pour cette heure, qu'une triste et moraliste institutrice ; je fais l'enfant au lieu de faire la femme raisonnable. Voyons, mesdemoiselles, assez couru ; à la leçon de géographie, maintenant.

— Est-ce que nous allons dans la salle d'étude ? demanda Léonie.

— Et quitter la carriole ? dit Juliette.

— Mais certainement, mesdemoiselles ; je ne peux pas vous donner une leçon dans un parc, en plein air.

— Et pourquoi pas ? demanda Léonie ; — as-tu peur que le vent emporte tes paroles ?

Elisa réfléchit un moment et s'écria : — Une idée !... elle ne pouvait venir qu'à un enfant de mon âge : mêler ensemble les plaisirs et les devoirs. Il faut avoir treize ans pour en deviner les moyens. Ecoutez-moi bien, mesdemoiselles. Ne pleure pas, Juliette. Je vais faire à la fois le cheval et le postillon ; tu me serviras de livre de poste, Léonie... Fais bien attention, Léonie ; tu sais bien comment est dessinée la carte de l'Europe, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Léonie, parfaitement.

— Eh ! bien, imagine-toi que cette pelouse,

c'est la carte de l'Europe. Juliette est une dame anglaise qui voyage ; moi, je suis un domestique ignorant ; toi, tu es un savant.... Mais prends bien garde que ce nom de savant t'engage à beaucoup... Juliette me dit, par exemple, qu'elle veut aller en Italie... je ne demande pas mieux que de l'y conduire, mais je ne sais pas où est située l'Italie... je t'ai déjà dit que j'étais un domestique ignorant ; il faut que toi, qui es un savant géographe, tu me l'indiques.. Bien plus, nous sommes ici en Angleterre... il faut encore que tu me dises mon chemin.

— Attends, dit Léonie, je crois que pour aller d'Angleterre en Italie, il faut que nous traversions la France.

— Je ne sais pas où est la France, dit Elisa, affectant un air niais.

— Elle est là, dit Léonie, désignant une place un peu au *sud-est* de l'endroit où est arrêtée la carriole.

— Ah ! mon Dieu, monsieur le savant, s'écrie Elisa, qu'est-ce que c'est donc que ce bras de mer qui m'empêche d'aller par terre en France ?

— C'est la Manche , dit Léonie.

—Bravo ! dit Elisa; la carriole va nous servir de paquebot ; nous allons nous embarquer. Bien... le temps est beau , pas de vent. Nous voici maintenant débarqués sans accident à Calais , faites-moi le plaisir de me dire, monsieur le savant, comment il faut que je traverse la France? Est-ce en long , en large ?

— Non , dit Léonie ; l'Italie est ici dans cette botte... Il faut la traverser en biais.

— Bravo encore ! dit Elisa , faisant courir la cariole, et s'arrêtant à l'endroit indiqué par Léonie. — Maintenant, voici notre maîtresse, — désignant Juliette qui se laissait carrosser sans rien dire , — qui a assez du séjour de l'Italie, et qui veut aller en Allemagne.

— Il faut remonter au nord, dit Léonie, indiquant avec précision la direction qu'offrait l'Allemagne sur la carte d'Europe.

Et ainsi, mesdemoiselles, vous voyez que c'est un jeu tout comme un autre, et auquel on peut beaucoup s'amuser; croyez-moi, j'en parle avec connaissance de cause : non-seulement j'ai inventé le jeu, mais j'y ai joué bien des fois, je vous assure.

Après avoir été en Allemagne, ces demoiselles parcoururent successivement tous les pays formant la carte de l'Europe; et Elisa, étant fatiguée de son double emploi de cheval et d'institutrice, renvoya à une autre séance le voyage en Asie, en Afrique et en Amérique. Puis on parcourut en détail, et de la même manière, la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, etc., etc. L'institutrice et les jeunes élèves trouvaient dans cette manière d'enseigner et d'apprendre, deux agréments :

celui de renforcer le corps, en satisfaisant l'esprit.

Ce fut un an après, qu'Elisa, toujours institutrice, mais ne pouvant se défendre de temps en temps de cette fièvre de poésie qui la saisissait, et la faisait crayonner, par ci, par là, quelques vers qu'elle ne montrait qu'à un ami de sa mère, pour les enfermer ensuite au fond d'un tiroir, vit sa vie changée par un incident qu'elle désirait depuis longtemps.

Je vous ai montré, mesdemoiselles, la jeune fille nourrissant sa mère du produit de ses leçons, et vivant presque inconnue, mais heureuse, dans une sphère étroite et tranquille. Je vais vous la faire voir maintenant sur un théâtre plus élevé, nourrissant toujours sa mère, mais cette fois aux dépens de son cerveau et de sa vie.

III

LA DERNIÈRE FEUILLE.

C'était vers la fin de 1834. L'appartement avait cette élégance qui vient plutôt de l'arrangement que de la richesse : on n'y voyait rien de trop, mais aussi rien n'y manquait. Une jeune fille était étendue sur un lit de repos ; on aurait en vain cherché sur son front déco–

loré, dans son regard morne, dans sa voix creuse, cette fleur de jeunesse et de santé qui distinguait, il n'y a que peu d'années encore, la petite institutrice de Nantes ; une petite table était placée près d'elle : de temps en temps la jeune fille se soulevait, sa main saisissait sa plume, et alors son regard retrouvait un de ses éclairs d'autrefois ; son front respirait la poésie, et elle écrivait et pensait ; elle écrivait et pensait jusqu'à ce que sa main fût lasse, et que sa tête brûlante succombât sous le poids des pensées qui l'obstruaient.

— Ma mère !... ma mère... disait-elle souvent, lorsqu'elle se voyait seule... oh ! mon Dieu ! que je souffre... Est-ce qu'il serait possible que je mourusse si jeune ?... je sens dans ma poitrine comme un feu qui me fait vivre et cependant me consume.

Puis elle récitait, comme on prie, deux stances qu'elle affectionnait singulièrement.

« Pourquoi donc m'égarer dans des pensers funèbres?
» Nébuleux avenir!... ah! qu'au sein des ténèbres
» Tu sois caché toujours!
» Du ruisseau de la vie, ou limpide ou bourbeuse,
» Je veux laisser passer l'onde capricieuse
» Sans regarder son cours.

» Ce voile dont le ciel couvre ma destinée,
» Ce voile qu'en fuyant soulève chaque année,
» Pourquoi le déchirer?
» Au livre du destin s'il essayait de lire,
» L'homme verrait une heure à peine pour sourire,
» Un siècle pour pleurer. »

Puis elle se taisait la jeune fille, car elle entendait un pas approcher, et c'était le pas de sa mère!

— Tu es mieux, n'est-ce pas, mon Elisa? disait la mère, ayant presque réussi dans la chambre voisine à composer un visage riant.

— Beaucoup mieux, ma chère maman... ré-

pondit Elisa, en affectant, elle aussi, un enjouement que sa pâleur démentait.

Et ces deux femmes, qui se trompaient mutuellement, ne se faisaient aucune illusion! la mère sur la maladie de sa fille, et la malade sur l'avenir que sa mort préparait à sa mère...

— Ah! pourquoi as-tu voulu venir à Paris? s'écriait alors Mme Mercœur... comme répondant à une voix intime du passé.

— N'en suis-je donc pas bien récompensée! disait Elisa gaîment. Compare la vie pauvre que tu menais à Nantes, à l'aisance qui règne ici autour de toi.

— Et ta santé! criait Mme Mercœur avec angoisse... Ah! que Dieu me rende ma pauvreté et ta santé, mon enfant!

— Ma santé est bonne, chère maman... un peu de fatigue, voilà tout... Laisse tomber les feuilles des arbres, laisse-les repousser, et je serai guérie...

Un frisson presque poétique glaça le corps de la pauvre mère, en entendant invoquer la chute des feuilles...

— Ah ! pourquoi est-tu venue à Paris ? répétait encore Mme Mercœur, ne pouvant plus retenir ses larmes...

— J'en remercie avec effusion M. Mellinet-Malassis, dit Elisa : c'est lui qui fut le confident de mes rêves poétiques ! c'est à sa générosité que je dus de voir imprimer mon premier livre... T'en souviens-tu ? maman, j'avais seize ans alors... Oh ! je n'oublierai jamais le plaisir que me causa ce petit volume in-12, avec mon portrait, dont notre illustre poëte, M. de Chateaubriand, voulut bien accepter la dédicace.

Et comme un souvenir qui lui plaisait, Elisa se mit à réciter ces vers de sa dédicace :

« Comme un son fugitif de quelque note amie,
» Accueille doucement un accent de ma voix.

» Caresse le présent au nom de l'espérance,
» Songe au peu de saisons que j'ai pu voir encor,
» Et combien peu ma bouche a puisé d'existence
» Dans ce vase rempli dont je presse le bord.
» Tends une main propice à celui qui chancelle;
» J'ai besoin, faible enfant, qu'on veille à mon berceau;
» Et l'aigle peut du moins, à l'ombre de son aile,
» Protéger le timide oiseau. »

— Puis, ajouta Elisa avec l'exaltation de la fièvre: — Je te pressais de venir à Paris... tu y consentis... J'ai eu quelques espérances déchues, c'est vrai... mais rappelle-toi l'accueil aimable de M. de Martignac, poëte lui-même! il m'accorda son appui, et 1,500 fr. de pension: cela, réui à mon faible talent, nous fit vivre avec aisance... Rappelle-toi mes succès dans les salons... mes triomphes!... Ah! ils me flattaient, car je te les rapportais, car je t'en voyais heureuse et fière... Eh bien, si le travail a excédé mes forces, si le cerveau a tué le reste... eh!

bien, je peux mourir... ma vie a été courte... mais elle a été belle !...

— Mourir ! Et moi... dit Mme Mercœur, avec un accent si douloureux, qu'Elisa répliqua :

— Meurt-on tout entière, maman ? Non, je ne le crois pas... non, je sens en moi quelque chose qui ne peut s'anéantir... La mort n'atteint que ce qui appartient à la terre, et l'âme vient du ciel... N'est-ce pas, qu'elle en vient, et qu'elle y retourne ? Le corps est un voile qui la couvre comme un nuage couvre le soleil... D'où vient-on ?... Où va-t-on ? Qui le sait ?... Mais l'homme ne tombe pas tout entier dans le gouffre du néant : c'est insulter à la puissance divine que de supposer que rien ne reste de ce que Dieu a fait. Que le criminel, épouvanté d'une seconde existence, châtiment de la première, se berce de l'idée que tout meurt en lui, je le conçois... mais que celui dont la vie est pure, la foi vive, ne voie, dans

l'instant fatal et suprême de la vie à l'éternité, que l'affranchissement de l'âme esclave jusqu'alors...

— Cette idée peut consoler celui qui s'en va, Elisa ; mais celui qui reste ? observa douloureusement Mme Mercœur.

— L'idée de la réunion doit consoler celui qui reste.—Un moment après, et ne voyant plus auprès d'elle sa mère, qui s'était éloignée pour lui dérober ses larmes, la jeune fille comprit tout ce qu'il y aurait d'affreux dans l'isolement où sa mort allait plonger sa mère, sa mère qui n'avait qu'elle, elle seule, pour soutien ! et, préoccupée par cette séparation déchirante, elle composa les vers suivants, qu'elle adressait à M. Guizot :

« Dans une route défleurie,
» Sous un ciel froid qu'oublie un soleil bienfaisant,
» Je n'ai rencontré pour ma vie
» Qu'indigence, regrets, vains désirs ; et pourtant

» J'ai peur de la quitter cette existence amère !
» Et je viens vous crier : Sauvez-moi pour ma mère !
» Pour elle qui, sans moi, ployant sous son chagrin,
» Seule au monde de l'âme, à ceux dont sa misère,
» En cherchant la pitié trouverait le dédain,
» Irait, dans sa douleur cruelle,
» Dire : Ma fille est morte ! oh ! donnez-moi du pain !
» Du pain ! je n'en ai plus ! Pauvre enfant! c'était elle
» Dont le sort faisait mon destin.....
» Ah ! que ce cri jamais à ses lèvres n'échappe !
» Quelque acéré que soit le glaive qui me frappe,
» Que Dieu ranime dans mon sein
» Le pâlissant flambeau de ma triste existence !
» Que, rendue à ma mère, et calmant sa souffrance,
» Je lui donne mes soins et charme ses vieux ans,
» Ou prenne dans mon cœur la part de ses tourments. »

Mais bientôt la jeune poëte ne quitta plus sa couche, et se voyant dépérir tous les jours, le peu d'illusions qui lui étaient restées sur son sort, s'envola tout à fait; elle regretta Nantes, sa petite maison isolée et obscure; elle regretta

ses leçons, ses élèves, et l'air pur qu'elle avait changé contre l'air enflammé de Paris.

Puis, sa mère dont le visage paraissait s'éteindre, à mesure que l'âme d'Elisa s'en allait, sa mère, dont tous les traits ne peignaient qu'angoisse et douleur, et qui avait cessé de lui reprocher ses exaltations poétiques; — reproche-t-on son crime au coupable qui en meurt; — le silence de sa mère était poignant pour elle.

Cependant, quelques amis, de ceux que la fortune ne donne pas, mais bien le talent ou le malheur, la venaient voir quelquefois, Mme Récamier, si bien nommée l'ange de l'Abbaye-aux-Bois, la duchesse d'Abrantès, le vicomte de Chateaubriand; mais tout en se félicitant d'être digne d'aussi hautes visites, la jeune fille sentait qu'en usant aussi vite son existence, elle avait manqué à sa mission de fille. Dieu lui avait donné une mère à soigner, et elle mourait, con-

sumée par les veilles et le travail : quelques heures avant sa mort, le 7 janvier 1835, elle appela sa mère :

— Pardonne-moi de mourir, lui dit-elle, d'une voix éteinte et pleine de larmes; j'ai voulu plus que je ne pouvais, j'ai voulu te donner l'opulence!... et Dieu m'a punie! ah! si le démon de l'orgueil et de la gloire ne m'eût pas tentée; si je m'étais contentée de ne faire que ton bonheur, nous serions encore à Nantes!... et je vivrais... Pauvre mère! je meurs, moi!... mais toi, tu restes. Oh! tu es bien plus à plaindre!... Que feras-tu sans moi?... qui te nourrira?... qui t'épargnera des peines et des fatigues?... qui aura soin de toi si tu es malade?... qui chantera pour t'égayer, si tu te portes bien?... Mon Dieu! oh! mon Dieu! je ne murmure pas... mais je vous en prie.... ayez pitié de ma mère... accordez-moi quelques heures, quelques jours, quelques années, mon Dieu!... oh! ne me faites pas

mourir encore... je suis si jeune, et ma mère n'a que moi!...

Ce fut en priant Dieu de la conserver pour sa mère, que la pauvre enfant rendit l'âme: son âme qui se peignait si pure et si chaste sur son pâle visage. Elisa était morte depuis un moment, que sa mère qui la croyait endormie, faisait encore chut! à ceux qui entraient.

Quand la pauvre mère s'aperçut que son enfant n'était plus, elle ne dit pas un mot, ne poussa pas une plainte, n'accusa ni Dieu, ni le sort, mais posant ses mains tremblantes sur cette jeune tête, à laquelle la mort n'avait pas imprimé son cachet redoutable, elle murmura seulement:

— Ange qui m'as précédée, attends-moi!

Les mêmes amis qui avaient visité Elisa dans sa maladie, l'accompagnèrent jusqu'à sa dernière demeure. M. de Chateaubriand, l'aigle à



l'ombre de l'aile duquel la faible enfant avait placé son berceau, voulut lui rendre un dernier, un solennel hommage : il ne quitta le cimetière qu'après avoir déposé une couronne sur la terre qu'il venait de voir s'amonceler au-dessus de sa jeune compatriote.

Par ses poésies, la belle Elisa Mercœur s'était montrée digne émule de Mme Marceline Desborde-Valmore ; sa prose était simple et belle ; Mme Mercœur prépare une édition des œuvres complètes de sa fille.

C'est tout ce qui lui reste de son enfant !

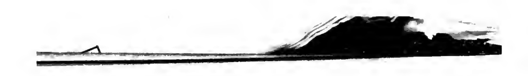
FIN.



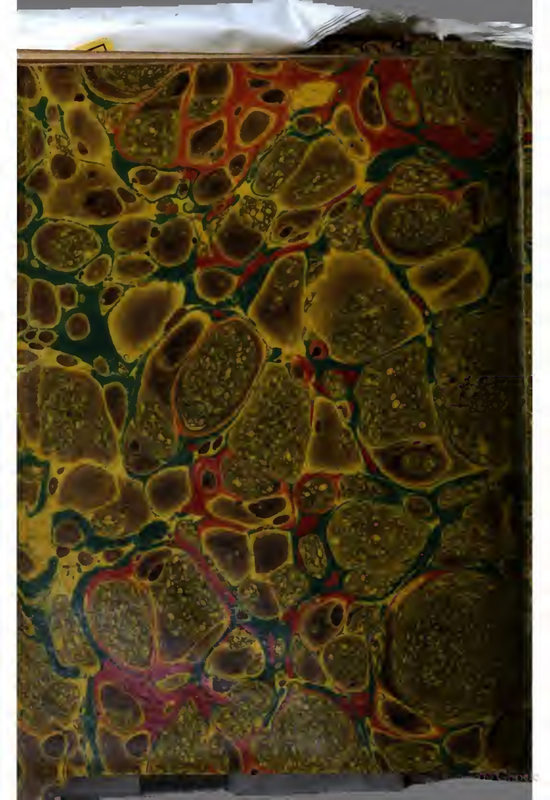
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.










BIBLIOTECA NAZIONALE
VITT. EMANUELE III
NAPOLI
VITT. EMANUELE III
NAPOLI
BIBLIOTECA NAZIONALE


BIBLIOTECA NAZIONALE